

LIV STONE

SEX & LIES



Addictives

1

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Noël, toi et moi

Noël... La famille, le réveillon, les cadeaux... Personne ne hait Noël. Personne ? Personne sauf peut-être Héloïse, perdue dans les grands magasins à la recherche de l'introuvable cadeau parfait pour sa sœur parfaite.

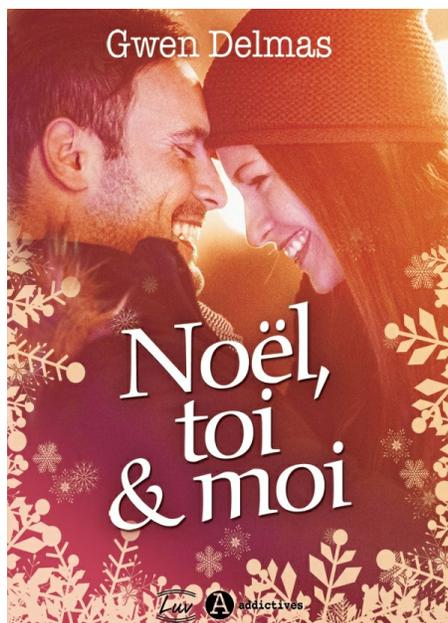
Personne sauf peut-être Alexandre, invité de force au réveillon de son patron...

Dans la cohue des préparatifs, Héloïse et Alexandre vont se croiser, se séduire et se lancer un improbable défi.

L'occasion de s'offrir une parenthèse enchantée, sensuelle et sans conséquences.

Sans conséquences... vraiment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

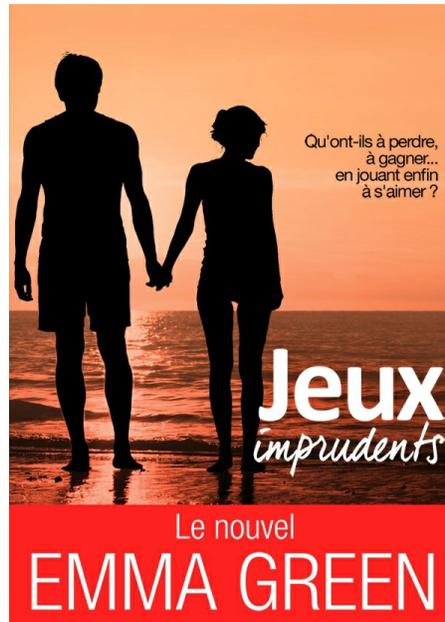


Également disponible :

Jeux imprudents

« Il avait juré de ne jamais m'abandonner. Pourquoi a-t-il brisé notre pacte d'enfants ? »
Petits, June et Harry ont partagé leur solitude et joué à ne pas avoir peur. Aujourd'hui, leur passé les rattrape et, pour sauver leur peau, ils vont devoir s'appivoiser à nouveau, s'unir enfin, se tendre la main... et ne plus jamais se lâcher.

[Tapotez pour télécharger.](#)



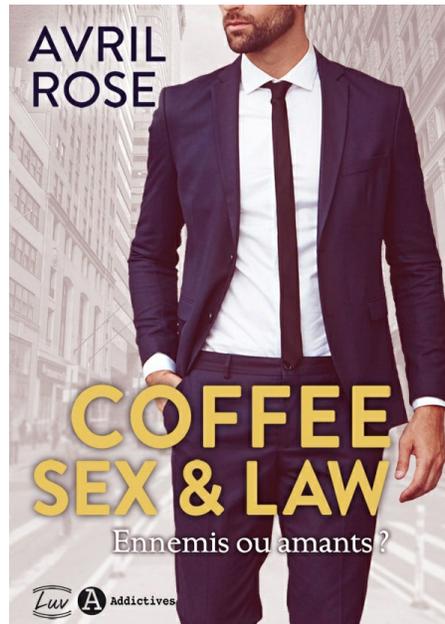
Également disponible :

Coffee, Sex and Law : Ennemis ou amants ?

Enemies or lovers ?

Liam, jeune avocat prometteur, est allergique à l'amour. Toujours entre deux avions, et dévasté par un sombre secret, il a définitivement fait une croix sur les sentiments, et ça lui va très bien ! Mais quand il croise le chemin de Zoé, toutes ses certitudes volent en éclats. Zoé est à l'opposé de ses conquêtes habituelles : naturelle, drôle, impétueuse... et l'arrivée d'un homme dans sa vie n'est pas au programme !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Perfect Bad Boy

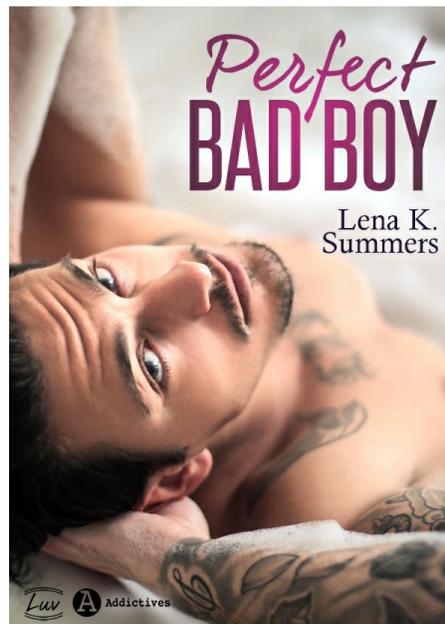
Grâce à un concours, Evie gagne un voyage de rêve aux Caraïbes. Seule condition ? Le partager avec les cinq autres gagnants.

La question ne se pose même pas ! Mais parmi ces gagnants, il y a Braden. Bad boy, arrogant, irrésistible... il est tout ce qu'Evie fuit !

Pourtant, il est décidé à la séduire. Et les plages de sable fin, la mer turquoise, les longues nuits sont un cadre de rêve pour céder à la passion !

Sauf que le voyage ne se déroule pas tout à fait comme prévu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Always you

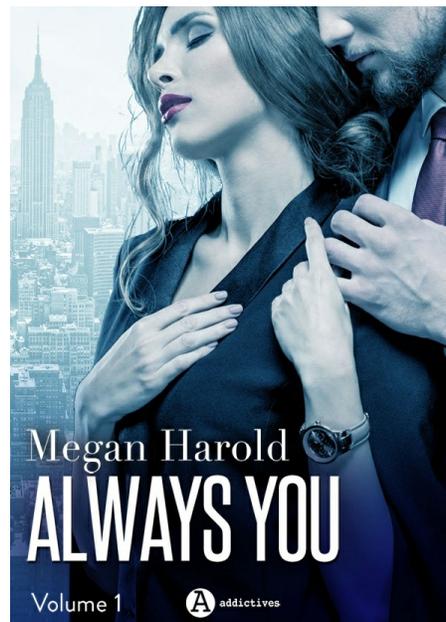
Flora est forte, indépendante et débordée. Pas besoin ni le temps d'avoir un homme dans sa vie, aussi sexy et attirant soit-il. Et surtout quand il s'agit de son patron !

Mais Sacha est aussi brillant que mystérieux, et déterminé à attirer Flora dans ses bras. Une nuit, une merveilleuse erreur... et tout bascule.

Car Flora l'ignore, mais ils sont liés, par leur passé. À quel point peut-elle se fier à un homme qui ne dit rien de lui mais qui semble en savoir beaucoup sur elle ?

Elle va devoir se décider vite, sa vie est en jeu... et son cœur aussi.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Liv Stone

SEX & LIES

Vol. 1

 **addictives**

1. Désir imprévu

Peut-on être jalouse d'une tasse ? C'est la seule question qui me turlupine lorsque je vois ses lèvres s'appliquer délicatement sur le rebord de porcelaine. L'empreinte est légère, juste le temps d'une gorgée de café noir. Puis, délicatement, elles se détachent et un bout de langue les frôle pour en ravir le parfum. Je suis serveuse ici depuis quelques années et jamais je n'ai été subjuguée par un tel spectacle.

– Ah, j'ai retrouvé ma monnaie.

La voix de la cliente me sort de mes pensées. Je porte mon regard sur elle et lui souris en encaissant. Je pivote pour préparer la boisson en regrettant de ne plus avoir le propriétaire des lèvres dans mon champ de vision. J'en ai servi des gens dans une indifférence totale, mais là, je ne sais pourquoi, mon ventre se tord d'impatience à l'idée de reprendre ma position d'observatrice.

– Un cappuccino, précise une seconde fois ma cliente.

Je tressaille en lui faisant à nouveau face. Je me rends compte que j'étais restée les bras ballants.

– Ah, oui, désolée, dis-je un peu gênée, en remontant mon chignon blond un peu lâche.

La jeune fille au bonnet bordeaux et aux lunettes rondes allonge un sourire un peu moqueur, mais tout de même bienveillant face à ma distraction. Il faut dire qu'il est tard – près de minuit. Les rares personnes qui sont encore là sont toutes des oiseaux de nuit, partageant un amour commun pour le travail nocturne et les boissons réconfortantes. Comme l'établissement propose un accès wi-fi et qu'il est situé à côté de l'université de Boston, les étudiants sont nombreux à bosser ici au calme.

Je prépare le café et fais mousser le lait. Cette étape demande quelques secondes qui me semblent propices pour plonger à nouveau dans mes pensées. On m'a souvent fait remarquer que j'avais tendance à rêvasser. C'est vrai qu'avec ce que j'ai traversé dans le passé, j'ai pris l'habitude de me focaliser sur un détail et de ne plus voir ce qui m'entoure. Et je ne m'explique pas pourquoi, ce soir, les lèvres de cet homme sur cette tasse me fascinent autant.

Une sensation de brûlure sur la main me fait sursauter. Le lait est en train de déborder du pot et de s'écouler sur le sol.

– Et zut !

Je recule, pose le pot, stoppe la machine et attrape une serviette en papier pour essuyer ma main.

– Ça va ? s'enquiert aussitôt Rosa, ma collègue, avec un froncement de sourcils.

– Oui, oui, j'étais ailleurs, grogné-je, agacée contre moi-même.

Mani, le manager, s'approche de moi avec une serpillière.

– Pas de mal ?

– Non, désolée pour le lait.

– Tu n'as jamais raté un lait chaud jusqu'ici. Il faut un début à tout.

Mani est cool. Mani a aussi une impressionnante capacité à masquer ses émotions. Il est difficile de déterminer s'il est en colère ou content. Il m'a fallu pas mal de temps pour décrypter les nuances de ses expressions. En l'occurrence, il vient de manifester un soupçon d'inquiétude avec une touche d'humour.

Avant d'aider Mani à nettoyer la machine – en plus du reste, il est toujours prompt à mettre la main à la pâte –, je termine le cappuccino en dessinant une feuille sur la mousse – ma spécialité – et le sers à la cliente.

– Et voilà, désolée pour l'attente.

– Ce n'est rien, assure-t-elle avant de baisser les yeux sur mon badge. Merci...

C'est généralement là, à l'étape des remerciements, que l'on remarque mon prénom en affichant cette petite expression à la fois perplexe, amusée et narquoise. Dans ces cas, je prends les devants :

– Aly, dis-je avec un petit geste de la main.

La jeune fille acquiesce et s'éloigne pour s'installer dans la salle. J'ai tout juste le temps de jeter un œil sur le perturbateur, assis un peu plus loin, près d'une fenêtre. Je me surprends à être soulagée qu'il soit bien là et que ma confusion ne soit pas sans raison.

– C'est la reprise des études ?

La voix de Mani me rappelle malheureusement à l'ordre.

– De quoi tu parles ?

– Si tu as besoin de prendre des jours ou des semaines de congé, d'aménager ton emploi du temps pour tes études, dis-le-moi, explique simplement Mani qui termine d'éponger le lait.

J'attrape un linge propre pour le passer après lui.

– Pas plus que d'habitude.

– Tu n'es pas en archéologie pourtant ?

– Si, et alors ?

– Tu n'es pas censée partir fouiller à un moment donné ? Botter les fesses de pilleurs, agiter ton fouet ?

Je ne retiens pas un rire tout en acquiesçant.

– Si, mais peut-être pas cette fois, réponds-je, un peu embarrassée. J’entame ma première année de thèse, beaucoup de choses se passent dans les bibliothèques.

Si j’interprète bien la très légère compression du coin droit de sa bouche, Mani est un peu déçu par ma déclaration. Là aussi, j’ai l’habitude. On s’imagine toujours des choses incroyables quand je dis que j’étudie l’archéologie.

– Bon, si un jour tu as besoin, on s’arrangera. En attendant, tant qu’il n’y a pas de clients au comptoir, tu peux mater, dit-il en s’effaçant.

Mes joues s’enflamment et je bafouille, mais je n’ai pas le temps de le contredire, il est déjà loin. Je ne mate pas ! Je... regarde avec un peu d’insistance l’homme assis là-bas. Rien à voir. Il est toujours concentré sur l’écran de son ordinateur. Sa tasse me semble presque vide. Je la guette, dans le cas où il faille dire à Rosa de la remplir à nouveau. Sa main agrippe doucement ses cheveux bruns, presque châains, accentuant leur aspect « bataille », ce qui n’est pas pour me déplaire. Je trouve chacune de ses mèches indisciplinées plus belles les unes que les autres. Puis il frotte sa joue et j’imagine le moindre poil de sa très courte barbe crisser sous ses doigts. Curieusement, j’ai toujours trouvé ce geste très masculin.

– Mani a raison, me glisse Rosa à l’oreille, me faisant sursauter par la même occasion. Tu mates, mais je comprends.

Est-ce vraiment utile de protester contre l’évidence ?

Je baisse un peu les yeux, les pommettes à nouveau teintées d’embarras.

– Je ne crois pas t’avoir vue flasher sur un client avant, réfléchit ma collègue.

Bon, d’accord, il me trouble. C’est indéniable. Mais de là à affirmer que je flashe sur lui...

– Je n’en suis pas là, marmonné-je.

– OK, fait-elle simplement avec un large sourire qui la contredit. Je ne le connais pas, hein, mais vu les coups d’œil qu’il t’a jetés, une chose est sûre : ça ne lui poserait aucun problème de te ramener chez lui sur-le-champ.

J’ai l’impression d’entendre ma meilleure amie Cassie, quand elle tente de me persuader qu’un homme me trouve à son goût. Mon célibat la questionne toujours.

– Je n’ai pas remarqué.

– Tu étais occupée à faire l’un de tes cappuccinos.

– Et tu ne penses pas qu’il regardait plutôt ce que je faisais ?

Quoique perplexe, je sens mon cœur accélérer à l’idée qu’il m’ait accordé une quelconque attention. Rosa attrape la cafetière pleine et la pose sous mon nez.

– Je pense qu’un amateur de café noir se fout un peu de la mousse de lait.

Elle tapote mon bras pour m’encourager et s’éloigne pour débarrasser une table. Je reste figée quelques secondes. Il existe une grande différence entre le fantasme et la réalité. J’ai fini par le comprendre. Et si je me sens en totale sécurité derrière le comptoir à le « mater » de loin, à imaginer le son de sa voix et la couleur de ses yeux, m’approcher de lui pour le servir me semble soudain très risqué. J’inspire doucement et décide de faire d’abord le tour des deux ou trois clients qui sirotent du café.

Ce faisant, je m’approche progressivement de lui avec une certaine nervosité. Il a une belle carrure. Son teint bronzé évoque une vie en plein air. Il a tout du baroudeur, excepté le gilet sans manches noir et le jean foncé, qui font un peu trop « habillé ». Que peut-il bien faire sur son ordinateur ? Quelle tâche accapare tant son attention ? Il ne ressemble pas à un étudiant, il doit avoir une trentaine d’années...

– Ça ira, merci, me fait remarquer le client à qui je verse du café.

Je relève immédiatement le bec de la cafetière alors que la boisson chaude manque de déborder.

– J’ai de quoi tenir encore une bonne heure, assure-t-il alors que je grimace.

– Faites-moi signe si besoin.

Il acquiesce et je me détourne, fais quelques pas, hésite franchement. Une appréhension sourde me serre la gorge. Aucun homme ne m’avait encore véritablement fait de l’effet. Bien sûr, je trouve quelques acteurs beaux, ou j’acquiesce quand Cassie me dit que le garçon là-bas est canon. Mais l’homme en face de moi me semble différent. C’est une sensation irrationnelle. Un peu comme la force gravitationnelle. Un corps en attire un autre, inlassablement ; ils n’ont d’autre choix que de se rencontrer.

Sans m’en apercevoir, je suis à ses côtés et je me retrouve plantée près de lui sans savoir quoi dire. Il ne m’a même pas vue, il semble absorbé par son écran. Au bout d’une seconde qui m’en paraît soixante, il sent ma présence et se redresse. Il me dévoile la formidable couleur de ses immenses iris. Je ne crois pas avoir déjà vu un tel bleu, aussi clair et brillant que les reflets de la banquise. Ses traits sont bien dessinés, le visage légèrement ovale, le nez droit, les cils un peu longs... Il dégage une beauté harmonieuse et virile qui m’opprime subitement la poitrine. Ses lèvres s’étirent et deux petites fossettes se creusent sur ses joues.

Un frisson glacial me saisit. Je crois que je vais rester bêtement muette. Ma main droite se resserre presque douloureusement sur la poignée de la cafetière tandis que la gauche, moite, agrippe mon tablier. Je m’imagine déjà bégayer lamentablement. Rosa passe à point nommé derrière moi et me donne un discret coup dans le dos qui me pousse en avant. Ça ne manque pas : la cafetière se déverse sur l’homme, me sortant de ma torpeur.

Il recule précipitamment sur sa chaise, en jurant à mi-voix. Mon cœur s’emballe brutalement.

– P-pardon ! Je suis désolée !

Le froncement de ses sourcils et l'expression qui anime son visage me paniquent plus que ma bourde de serveuse. Pour une entrée en matière, c'est réussi ! Je ne sais vraiment pas à quoi pensait Rosa, mais c'est raté !

– Ce n'est rien, grogne-t-il d'une voix grave et puissante, en passant une serviette en papier sur lui.

Sa vaine tentative de minimiser les dégâts réactive mes réflexes. J'attrape vite mon torchon pour essuyer les gouttes sur le sol puis, sans vraiment comprendre ce qui me prend, je me mets à l'éponger, lui. Alors que je passe le tissu imbibé sur sa cuisse d'une main tremblante, il s'immobilise. Au bout d'une poignée de secondes, je me rends compte que mon geste est déplacé. Et que j'utilise le torchon déjà plein de café dont je me suis servie pour nettoyer le sol ! Je suis pétrifiée à ses pieds. Et submergée par son odeur. Les notes ambrées me vrillent le cerveau et me perturbent davantage. Je n'avais encore jamais eu envie de m'asseoir sur les genoux d'un homme pour enfouir mon visage dans son cou et m'enivrer.

C'est seulement à cette pensée que je me redresse, empourprée, interdite.

– Désolée, soufflé-je.

Il lève les mains en signe d'apaisement.

– Ce n'est rien... répète-t-il un peu plus posément.

Je déglutis. Sa voix est plus chaude à présent, ses intonations plus douces. Je suis bien trop troublée pour remarquer son regard dirigé sur mon badge.

– ... Alaska.

Le ton est étonné, bien sûr, amusé, et... charmé ?

Je tente difficilement de reprendre mes esprits. Je n'ai pas l'habitude d'être ainsi désarçonnée par un homme et à ce point déstabilisée. Je parviens toutefois à me ressaisir et j'établis un plan pour m'en sortir avec dignité. Première étape : le reprendre sur le prénom que mes parents m'ont choisi, même si, dans sa bouche, j'ai l'impression d'enfin l'apprécier.

– Aly, dis-je pour le corriger.

Le coin de ses lèvres si adorables se courbe un peu plus.

– Jay, répond-il automatiquement.

Je me mets à sourire, incapable de résister à son charme.

Jay... Connaître son prénom le rend un peu plus réel. N'ayant pas encore le courage de le regarder

dans les yeux, je fixe ses mains de part et d'autre de son ordinateur et remarque le tatouage qu'il porte au creux du poignet droit : deux lignes manuscrites que je ne parviens pas à lire.

– Vous voulez du café ?

– Vous voulez dire dans une tasse cette fois ? D'une manière tout à fait traditionnelle ?

Sa taquinerie ne m'aide pas à conserver mon sérieux. Je n'arrive plus à contrôler mes zygomatiques, ils n'en font qu'à leur tête. Et son léger accent achève de me troubler. Aussi, je tente de reprendre le fil du plan. Deuxième étape : formuler des réponses limpides et correctes. Je m'éclaircis un peu la gorge, je repense à ses lèvres sur la porcelaine.

– Oui, dans une tasse.

– Avec plaisir, Alaska.

Je n'ai pas le courage de le reprendre, d'autant que je perçois de l'amusement dans sa voix et que mon prénom perd tout son ridicule lorsqu'il le prononce. Ses yeux pétillent en me regardant. J'ai presque l'impression qu'ils me défient, qu'ils me cherchent. Le problème, c'est que je sens ma main vaciller au moment de verser le café.

Troisième étape : viser la tasse !

Je me focalise sur ce simple geste reproduit des milliers de fois auparavant. Et lorsque j'atteins mon but avec succès, je me redresse, assez fière, et me mets à sourire à nouveau, avec un peu plus d'aplomb.

– Merci, fait-il en creusant ses deux fossettes.

Nous arrivons à la fin de tout échange possible entre une serveuse et un client. Je n'ai pourtant pas envie de m'éloigner. Et vu que, de son côté, il ne s'est pas tourné complètement vers son ordinateur, lui non plus n'a pas envie d'en rester là. Mais il ne dit rien de plus. Je me creuse les méninges pour trouver une relance, et c'est ma cafetière vide qui me l'inspire.

– Si vous en voulez encore, vous n'avez qu'à me faire signe, vous avez l'air d'en avoir besoin pour étudier.

Lui tendre une perche pour qu'il m'en dise plus sur lui me semble un plan idéal. Jay se montre à la fois surpris et divertit par mon intervention.

– Je n'étudie pas, j'écris. Enfin, je tente de finir un chapitre surtout.

Un écrivain. Je me retiens de soupirer d'admiration.

– De quoi parle votre récit ?

– D'un roi aux grandes conquêtes et aux centaines de femmes.

Il termine sa phrase en me balayant rapidement des yeux. Un coup d'œil discret, mais il ne s'en cache pas non plus. Ce qui me met un peu plus en émoi et me fait regretter de porter la réglementaire blouse bleu canard du café. Le regard des hommes est souvent grossier, voire prédateur, mais pas le sien : il me guette, comme je le guette.

– C'est de vous les mots tatoués sur votre poignet ? osé-je demander, histoire de prolonger encore notre échange.

Jay secoue la tête tout en dégageant son avant-bras pour me montrer les deux lignes indélébiles.

– J'aimerais bien, mais ils sont des Rolling Stones.

– *Black as night, black as coal*. Une erreur de jeunesse ?

– Une bêtise, tout au moins. Il faut en faire de temps en temps.

Son ton complice me fait rire doucement. Mes joues reprennent une teinte vermeille : le sous-entendu ne m'échappe pas. Je me dis même que c'est déjà une bêtise de m'intéresser autant à un homme rencontré par hasard sur mon lieu de travail. Mais impossible de résister à cette attraction souveraine.

Au summum de la nervosité, je finis par acquiescer.

– Bon, si vous voulez encore du café...

– Je vous fais signe, termine-t-il.

– Oui, je l'ai déjà dit, marmonné-je, embarrassée.

Il se contente de me sourire en baissant un peu les yeux.

Bon sang, il me plaît. Et je crois que je lui plais également.

Je m'éloigne avec quelques regrets, mais aussi un sentiment de légèreté qui me fait planer. Je retourne derrière le comptoir sans pouvoir m'empêcher de sourire. J'ai hâte de lui parler à nouveau, mais j'ai peur de me faire des illusions. Peut-être qu'il a juste voulu être gentil, peut-être que j'interprète mal les choses... Ou peut-être qu'il m'a vraiment remarquée... Comment savoir avec certitude ?

Ma poitrine est un champ de bataille, entre mon cœur qui s'emballe et mes poumons qui se déchaînent. Je jette un œil vers Jay et croise son regard. Nous détournons les yeux au même instant.

Mince alors ! Je crois que cette force qui me pousse vers lui, qui me chamboule et que je ne comprends pas, c'est tout simplement... du désir.

2. Avec lui

Deux heures du matin. Les derniers clients commencent à partir, Rosa et moi rangeons la vaisselle et nettoyons le comptoir avant de nous occuper de la salle. J'épie Jay : il éteint son ordinateur et semble prendre son temps.

– Alors, tu le ramènes chez toi ? me demande Rosa avec un demi-sourire.

Je ne sais pas quoi répondre. Ai-je envie de le ramener chez moi ? Ce serait bien la première fois que ça m'arrive... Cassie est absente, mais ce n'est pas une raison suffisante. En pleine confusion, je préfère botter en touche.

– Pourquoi tu dis ça ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Parce que je n'ai jamais vu autant d'étincelles entre un homme et une femme !

– C'est vrai, confirme Mani en surgissant de nulle part pour nous donner un coup de main. Je m'en suis aperçu depuis mon bureau.

Ils ne m'aident vraiment pas tous les deux.

– Tu lui as fait boire du café toute la soirée, c'est bien pour qu'il reste jusqu'à la fermeture, non ? enchaîne Rosa avec provocation.

OK, d'accord, elle a raison. Je veux le ramener chez moi, ça ne sert à rien de se voiler la face. Mais c'est une sacrée décision ! Je m'approche de Rosa, penaude.

– Tu crois qu'il en a envie ?

Ma collègue ouvre des yeux ronds. Elle hoche énergiquement la tête.

– C'est absolument évident, je ne sais pas comment tu fais pour ne pas le voir.

Ce n'est pas du tout mon fort. Je regarde à nouveau dans la direction de Jay : il s'est levé. Il m'adresse un sourire en coin, suave à souhait. Je déglutis. Il ouvre la porte du café et sort. Je suis prise d'une sueur froide. Rosa pose une main chaleureuse sur mon épaule.

– Ce regard n'a qu'un sens : « Je vais retirer ton uniforme et ta petite culotte en un tour de main. » Si tu as envie de lui, file maintenant. La prochaine fois, tu feras la fermeture et je partirai plus tôt.

Puis elle tourne les talons et commence à disposer les chaises sur les tables.

J'ai l'impression d'être prise dans un dilemme tout en me dirigeant vers notre vestiaire. Pourtant, je le désire. Ça, j'en suis sûre. Alors pourquoi cette sensation ? Qu'est-ce qui me retient ? J'ai envie de lui, il a envie de moi, il ne devrait pas y avoir de problème. En enfilant mon blouson et en prenant mon sac, je réalise que c'est une peur ancienne qui me freine et que je me suis promis de ne plus écouter. Elle est encore là, malgré moi, mais ce soir, j'ai l'occasion de la mettre enfin de côté. Une aventure sans lendemain, c'est parfait pour faire taire cette angoisse. Il n'a pas été insistant ni impoli avec moi, juste charmant. C'est le coup d'un soir rêvé. Je referme mon casier avec plus de détermination et presse le pas. J'espère qu'il est encore là. Je traverse la salle rapidement.

– À demain ! lancé-je avant de me ruer sur la porte.

Mes deux collègues me répondent, mais je ne les entends pas vraiment. Je pousse le battant et sors précipitamment. Au premier abord, je ne vois personne et reste immobile, déstabilisée. Son regard et son sourire étaient-ils bien une invitation ?

– Alaska ?

Je sursaute malgré moi. Jay m'attend contre le mur.

– Désolé, je ne voulais pas vous faire peur.

Je n'ose lui dire qu'au stade où j'en suis, n'importe quel bruit me ferait bondir tant je suis nerveuse.

– Non, ça va.

– Je peux faire un bout de chemin avec vous ? me demande-t-il en s'approchant.

Je ne m'étais pas rendu compte de sa taille, je ne l'ai vu qu'assis jusqu'à maintenant. Mais il a bien une tête de plus que moi. Et des épaules larges. Toujours un air séducteur et bienveillant. J'acquiesce avec un sourire débordant, assez emballée par mon coup de tête.

– Je vais de ce côté.

– C'est aussi ma direction.

Je ne crois pas avoir déjà marché aux côtés d'un homme qui ne me colle pas. Chaque brise de septembre ramène à moi son parfum et j'ai plusieurs fois l'impression que sa main frôle la mienne sans pouvoir en être sûre.

– Vous vous en êtes sorti avec votre chapitre ?

– Oui, acquiesce-t-il aussitôt. Soit votre café a des vertus insoupçonnées, soit c'est vous.

Je plisse les yeux en me mordillant la lèvre pour m'empêcher de trop sourire.

– Moi ?

– Chaque auteur a besoin d'une muse.

Il répond sur un tel ton enjôleur et facétieux, que j'éclate de rire.

- Je parie que vous dites ça à toutes les serveuses de café !
- Seulement à celles qui sont fâchées avec les tasses.

Je m'arrête, toujours amusée, mais tout de même un peu gênée.

- Désolée encore. Je peux faire quelque chose ?
- Non, je suis sûr que Boston ne manque pas de laveries.

Je décèle une fois de plus une pointe d'accent dans sa remarque. Beaucoup d'Européens vont et viennent à Boston, que ce soit pour se rendre à l'université ou pour affaires.

- Vous n'êtes pas d'ici. Britannique ?
- C'est exact.

À mon tour de le titiller :

- Les Anglais et Boston ne font généralement pas bon ménage, dis-je en esquissant une grimace.
- C'était il y a plus de deux cents ans, il y a prescription, assure-t-il comme un avocat. Et puis, aujourd'hui, nous avons bien plus de raisons de nous unir, ajoute-t-il d'une voix un peu plus grave tout en ralentissant.

Mon cœur s'emballa à nouveau. Il tend son bras dans ma direction, je retiens mon souffle. Lorsqu'il pose sa main sur ma taille, sans me quitter des yeux, mon cœur manque un battement.

- Mon hôtel est un peu plus bas, glisse-t-il à voix basse.

Il exerce une légère pression pour me ramener à lui avec un désir à peine contenu. La chaleur de son corps devient aussi vibrante que celle d'un feu. Pourtant son invitation me glace. Je ne peux m'empêcher de témoigner une aversion pour la destination alors que le but me fait frémir d'avance. Je tente de masquer ma réaction, mais Jay me relâche et recule même d'un pas.

- Désolé, se dépêche-t-il de dire. Je pensais que vous réagissiez positivement à mes avances, je ne m'étais pas rendu compte que...
- Non, ce n'est pas ça ! m'exclamé-je, affolée qu'il fasse machine arrière.

Je ne peux tout simplement pas lui dire le pourquoi de ma réaction, mais je dois rebondir immédiatement pour le convaincre qu'il se méprend sur mes intentions.

- Ma colocataire est absente, je pensais plutôt que nous irions chez moi.

L'annonce de but en blanc m'embarrasse un peu plus. Pourtant, le malentendu délie ses lèvres et les deux fossettes réapparaissent. J'ai encore l'impression que ma proposition ne suffit pas, malgré son sourire plutôt révélateur. Et comme j'ai saisi son bras, craignant qu'il ne s'échappe, je vais en

profiter : j'avale l'espace entre nous, me hisse sur la pointe des pieds, prends appui sur son épaule gauche et dépose un baiser sur sa bouche. Probablement avec maladresse – je ne fais pas ça tous les jours, non plus ! Ses lèvres ont le goût de café. Son odeur ambrée se mêle à l'arôme de l'arabica et me donne envie de m'accrocher un peu plus à lui.

Il semble surpris au premier abord, puis lentement, il porte à nouveau sa main sur ma taille et me serre fermement contre lui. Mon corps se plaque contre le sien. Je prends pleinement conscience de ce qui se joue seulement à cet instant. Mes doigts se glissent sous son blazer au col relevé et mes paumes dessinent chacun des muscles de son dos. Sculptural... Bon sang, il faut que je le ramène vite chez moi. Je n'ai plus qu'une seule envie : nous débarrasser des couches vestimentaires pour m'étourdir au contact de sa peau.

Je lâche malgré moi un gémissement, laissant libre cours à mes fantasmes, quand sa main caresse doucement ma joue avant de filer dans mes cheveux. Sa bouche emprisonne ma lèvre inférieure et ses dents la mordillent. Je m'accroche à son gilet, à la fois surprise et conquise par la manœuvre. Je n'ai jamais connu un tel baiser. Lorsque son pouce lisse le haut de ma pommette, un second gémissement jaillit involontairement de ma gorge. Ce son qui me gêne sur le coup semble plutôt l'encourager. Sa langue s'invite à l'entrée de ma bouche, je l'entrouvre timidement et laisse la visiteuse s'engager. Son grognement me fait frissonner lorsque nos deux langues se lient. Mon cœur se contracte durement et relâche une quantité de sang bouillonnant.

Il retire sa main de mes cheveux pour écarter mon blouson et la poser au bas de mon dos. Je ne porte rien sous mon uniforme à part mes sous-vêtements. Il n'y a rien entre sa peau et la mienne. Cette constatation m'emplit à nouveau d'impatience. Avec fébrilité, je m'accroche à son cou alors qu'il me soulève presque pour me rapprocher un peu plus de lui et ne pas interrompre notre baiser. La peau de sa nuque est douce. Ses cheveux chatouillent mes doigts et Jay grogne à nouveau. À court d'oxygène, il rompt le contact, me laissant à bout de souffle, le cœur à l'envers.

Nez contre nez, je passe mes mains sur ses joues. Sa barbe est douce et rugueuse à la fois.

– Pourquoi Alaska ?

Sa voix, un peu rauque, me fait frissonner. Le sens de ses paroles ne m'atteint que dans un second temps. Je me redresse, peu encline à me détacher de lui.

– Quoi ?

– Pourquoi Alaska ?

Ses lèvres rougies dessinent un tendre sourire.

On a dû me poser cette question des centaines de fois, souvent avec un gloussement moqueur. Pourtant, je ne perçois pas cette ironie ici.

– J'ai été conçue en Alaska.

– Ça aurait pu être pire, commente-t-il avec complicité.

C'est vrai.

– Je déteste ce prénom, dis-je tout de même.

Au même moment, je sens sa seconde main rejoindre la première sous mon blouson.

– Je le trouve très attirant, me contredit-il en déposant un baiser sur mes lèvres.

Bien qu'exaltée par cet homme, j'entends ma petite voix intérieure me faire remarquer qu'il est décidément très à l'aise dans le domaine de la séduction. Après tout, c'est un écrivain en déplacement, il doit avoir une serveuse dans chaque port. Il a dû en emballer tellement avant moi...

Cette pensée furtive déguerpit dès que ses mains suivent les lignes courbes de mes fesses. Il faut décidément que nous quittions ce trottoir pour nous mettre au chaud chez moi. Avec un courage qui commence à me faire défaut, je recule légèrement pour décoller ma bouche de la sienne.

– Allons-y.

Il acquiesce avec le même empressement.

– As-tu ce qu'il faut ?

Sa question me laisse perplexe quelques fractions de seconde. Le tutoiement doit en être pour beaucoup. C'est déjà une caresse. Je tente de reprendre un peu mes esprits. Je n'ai pas de préservatifs. Lui non plus. Ce qui me plaît. Il n'a pas planifié de ramener la première venue avec lui. Je me mordille la lèvre en tentant de revenir à la question. Cassie doit en avoir, mais je ne pourrais pas le jurer. Il y a un distributeur près de la pharmacie du coin – un court détour.

– Non, mais je sais où en trouver.

Jay attrape ma main et nous reprenons la route. Mon cœur cogne violemment dans ma poitrine. Je suis tellement excitée que je ne me rends compte ni de la distance parcourue ni de la durée du trajet jusqu'au distributeur. Il glisse quelques pièces, prend les deux trois emballages et je le guide jusqu'au pied de mon immeuble. D'une main tremblante, je compose mon digicode, grimpe les trois étages sans effort et déverrouille ma porte. J'ai l'impression tout d'un coup d'être dans un film. Que dois-je faire à présent ? Deux dimensions se rejoignent brusquement : mon environnement familial et intime, et cet homme, inconnu et désiré. J'enlève mécaniquement mon blouson en allumant la lumière. Le couloir, desservant de part et d'autre ma chambre et celle de Cassie, mène à une grande pièce avec un coin-salon, une petite cuisine ouverte, et une salle de bains attenante.

C'est là que je vais, pas très sûre de moi. J'ai dans l'idée que je dois lui proposer un verre. Je l'entends me suivre en silence. Une fois devant le comptoir qui partage la pièce, je réalise que je n'ai pas grand-chose à offrir.

– Tu veux boire quelque chose ? demandé-je en pivotant.

Jay est tout près de moi. Il a posé son blazer et déboutonné son gilet.

– Pas vraiment, non, réplique-t-il en attrapant ma taille pour me soulever et me déposer sur l'un des hauts tabourets derrière moi.

Il m'embrasse aussitôt, ses grandes mains se blottissant dans mon dos. Timidement, je noue mes bras autour de son cou avec un sourire qu'il remarque. Je le soupçonnais un peu taquin, j'en ai la preuve lorsqu'il se dérobe alors que j'essaie de l'embrasser à mon tour. Joueur, avec ça. Ses lèvres se déposent tendrement sur ma joue, derrière mon oreille et dans mon cou. Chaque empreinte est un détonateur de frissons. Ça chatouille, mais ce fourmillement est agréable. Mes doigts s'agrippent à ses épaules. Il déboutonne et écarte un peu le col de mon uniforme, sa bouche explore la naissance de mon cou, puis le creux de mon épaule. Je tente de dominer mon corps qui semble échapper à tout contrôle et je n'ai pas le temps de songer une seule seconde à la découverte qu'il va fatalement faire par là... Jay a un mouvement de recul, le regard fixé sur ma peau. Un peu comme les questions à propos de mon prénom sur mon badge, j'anticipe généralement l'interrogation soulevée par cette trace de mon passé. Mais là, je n'ai rien vu venir. Pour une fois depuis longtemps, ma tête est libérée de toutes ces pensées perturbatrices.

– Une ancienne cicatrice, dis-je pour le rassurer.

– Tu as toujours mal ?

Voilà qu'il me surprend encore. On me demande toujours des détails sur les circonstances de son apparition, mais il est le premier à se soucier d'une possible douleur. Cet altruisme me touche plus que je ne l'aurais imaginé. Je ne le connais pas, et pourtant je sais qu'il ne me blessera pas.

– Non, c'est vieux. C'est comme un tatouage aujourd'hui.

– Mais qu'on ne choisit pas.

– Qu'on finit par accepter, j'imagine.

Ma réponse le satisfait puisqu'il ne relance pas la discussion. Après tout, nous sommes partis sur l'idée d'un plan d'une nuit, nous n'allons pas nous épancher sur nos vies – c'est le point le plus rassurant de cette folie.

– Tu as envie de quelque chose en particulier ? me demande-t-il à mi-voix.

Pour me parasiter plus l'esprit, ses mains se posent alors sur mes genoux nus. De quoi ai-je envie ? Je n'en sais rien. Pour commencer, je n'ai jamais eu envie. Du coup, sa question me laisse défaits. Je ne m'attendais pas à cela, je pensais qu'il allait mener la danse sans me demander mon avis, ce qui m'arrangeait plutôt. Je le vois froncer les sourcils. Il paraît subitement incertain.

– Tu es... vierge ?

Sa question me fait l'effet d'une claque.

– Insatisfaite serait plutôt le mot, dis-je immédiatement, le visage rouge vif.

Il affiche un petit sourire gêné et finit par acquiescer.

– Je vois. Laisse-moi faire alors, et si tu te sens...

Ses mains bougent et remontent le long de mes cuisses, je déglutis.

– ... inconfortable, tu m'arrêtes.

C'est sûr, je n'ai jamais couché avec un homme pareil. Je hoche la tête avec empressement. Il pose son front sur le mien, nos lèvres se frôlent, nos nez se câlinent, et quand ses mains quittent mes jambes pour encadrer mon visage, quand il avance une bouche prometteuse vers la mienne, je sais que cette nuit va être unique, éphémère et transcendante.

Son baiser se pose sur ma bouche alors que ses doigts s'enfoncent doucement dans mes cheveux. Ses pouces lissent le lobe de mes oreilles, provoquant des microdécharges le long de ma colonne vertébrale. Vu le déploiement de ses caresses, je me dis que je peux suivre son exemple et lui en prodiguer à mon tour. Mes mains sont agrippées comme des serres à sa chemise. Je les détache et commence à défaire les premiers boutons. Il doit apprécier, à en croire ce son rauque qui sort de sa gorge. Sa langue s'amuse encore un peu avec la mienne, alors que je tente d'inspirer calmement. Mais mon cœur bat trop vite pour que je reprenne mon souffle. Ce n'est qu'un baiser et pourtant j'ai l'impression d'avoir couru un marathon. Mes mains se sont à nouveau crispées sur son col.

Il plonge subitement dans mon cou et fait tanguer le tabouret. Je sens ses joues rugueuses, son souffle chaud et sa bouche humide sur ma peau. Des envies bizarres surgissent dans ma tête. Je niche mon nez dans le creux de son épaule pour respirer l'odeur de sa peau. Sa maudite chemise me gêne. Si seulement je pouvais l'enlacer un peu plus et me fondre en lui... Il se met à me mordiller et je réprime un sursaut de surprise avec l'impression d'avoir un animal sauvage et magnifique entre les bras. En équilibre précaire, le tabouret bascule et nous glissons, moi en arrière, lui en avant. Jay me retient au dernier moment et rétablit le siège sur ses quatre pieds.

Nous nous dévisageons, aussi surpris l'un que l'autre, avant de rire.

– On va dans ta chambre ? me propose-t-il sans me quitter des yeux.

Son regard s'est assombri et me déshabille. Je me dépêche d'accepter.

– C'est la porte à droite.

Je m'apprête à sauter de mon perchoir quand il me soulève. Mon corps se retrouve tout contre le sien, mes jambes se cramponnent à sa taille, ses bras m'entourent et je m'appuie sur ses épaules. J'en profite pour glisser des baisers dans son cou. Son parfum est mille fois plus intense à cet endroit. Il se déplace à grands pas jusqu'à ce que mon dos heurte le mur à côté de ma porte. Sa bouche se jette sur la mienne pour la dévorer, nos langues s'enroulent dans une danse fiévreuse alors que je m'accroche à son cou comme si ma vie en dépendait. Mon uniforme s'est retroussé jusqu'à la taille, libérant mes cuisses qu'il câline en me bloquant contre la paroi. Je laisse à nouveau échapper des

gémissements, qui ne me mettent plus dans l'embarras. Ils me semblent même indispensables pour libérer ce trop-plein d'émotions qui m'assaillent. Je prends la mesure de son désir à travers le mince tissu de mon slip. Je romps le baiser et ferme les yeux. Ce frôlement de nos intimités est bien délicieux.

Jay me repose sur le sol et me sort de ma rêverie.

– On va se débarrasser du superflu.

Sur le coup, je ne comprends pas où il veut en venir. Avec un demi-sourire charmeur, il déplace ses mains lentement le long de mes bras puis de mes hanches. Il retente un jeu du bout des lèvres, me fait croire qu'il va m'embrasser, me piège, sourit de plus belle et les dépose simplement sur une commissure. Je tressaille lorsque je m'aperçois que cette parade détourne mon attention de son autre occupation : en passant sous ma blouse, ses doigts ont saisi l'élastique de mon slip. Je ferme à nouveau les yeux, sonnée par cette sensation délicieuse qui déclenche pourtant une telle violence en moi. Il baisse le sous-vêtement et l'accompagne le long de mes jambes, posément, comme pour ne pas m'effrayer. Il se retrouve accroupi devant moi, alors que je suis toujours étourdie.

– Tu veux bien m'aider, Alaska ?

Je souris jusqu'aux oreilles en repensant aux mots de Rosa et soulève mes pieds l'un après l'autre. Il jette négligemment mon slip dans le couloir tout en se relevant. Ce n'est que maintenant que je m'aperçois que mon bas-ventre est totalement chamboulé. Ma poitrine se soulève un peu plus. Je me sens mouillée pour la première fois.

– Ça va ?

Ce geste aussi bête que de retirer une culotte m'a complètement éteinte... ou allumée plutôt. Jay doit bien voir que je suis bouleversée, mais pour si peu, je comprends que ça le trouble !

– Oui, confirmé-je dans un soupir.

Je crois que je suis très excitée. C'est plutôt sexy de ne plus avoir de culotte, de songer à ce qu'il peut donc arriver et de saisir la chemise de son amant pour lui réserver enfin un sort. J'écarte rudement les deux pans pour l'en débarrasser. Son torse est comme je l'imaginai... Et je me demande encore comment un écrivain peut être aussi musclé. Et bronzé. Cet homme est bien trop beau pour être vrai... Je me niche contre lui, ravie. Son parfum ambré aux notes épicées me fait tourner la tête. Je le dévore de baisers et sens avec une pleine satisfaction que son souffle s'emporte lui aussi.

Il me maintient près de lui d'un bras solide tandis que son autre main s'aventure à nouveau sous mon uniforme. Elle saisit fermement l'une de mes fesses. Je retiens mon souffle en avalant le cri qui voulait sortir. Je transforme ce violent désir en un murmure.

– Jay...

– Je te veux, Alaska.

Secouée par des frissons, je tente d'aligner quelques mots intelligibles alors que mes doigts, échappant à tout contrôle, s'attaquent au bouton de son jean.

– Moi aussi, j'ai envie de toi...

Il reprend possession de ma bouche et ses mains jouent sur ma peau. Il me soulève légèrement en exerçant une pression sur mon fessier. Les sensations apparaissent ici et là, mon sexe se réchauffe un peu plus, des vertiges font virevolter ma tête, mes seins s'affermissent sensiblement. Je veux qu'il soit en moi avec une telle force que je gémiss de contentement quand la fermeture Éclair de son jean cède.

– Attends...

Il sort les préservatifs de sa poche et se débarrasse de ses chaussures. J'en profite pour retirer les miennes avec précipitation et les balancer dans l'entrée. Lorsque nous nous redressons, il n'est plus qu'en boxer noir déformé. J'ai envie de le toucher, mais il me devance et me soulève. Je peux presque me frotter contre son membre. Il donne un coup d'épaule dans la porte de ma chambre et entre. J'allume en passant. Je ne veux pas que nous soyons plongés dans le noir, je veux le voir, je ne veux pas le quitter des yeux un seul instant.

– Je peux débarrasser ton bureau ?

Sa demande incongrue me fait sourire un peu malgré moi. Pourquoi faire le ménage chez moi ? J'ai deux classeurs de cours, un bouquin ouvert et quelques stylos et surligneurs étalés.

– Hum, si tu veux.

Il va probablement me reposer et tout fermer pour faire place nette. Mais en fait, il se contente de tendre le bras et de tout balayer sur le sol d'un large geste avant de me déposer sur le bord de la table. Je me mets à rire, nerveuse et amusée à la fois.

– Désolé, mais je ne veux pas perdre de temps.

– Moi non plus.

Il me sourit et capture à nouveau mes lèvres tout en reprenant le déboutonnage de ma blouse. Cette fois, il va jusqu'au bout et m'en libère enfin. Je suis plutôt contente d'avoir opté pour un soutien-gorge noir très classique. Il écarte mes jambes avec une appréciation flagrante et me caresse tendrement. Ses mains me donnent l'impression d'être partout à la fois, au creux de mes reins, dans le pli d'un genou, sur ma gorge. Si bien que je ne m'aperçois même pas du moment où il dégrafe mon sous-vêtement. Il en fait rouler les bretelles et le retire complètement avant de le laisser s'échouer à terre.

Je me retrouve totalement nue sous ses yeux turquoise avec un peu d'appréhension. Il est clairement trop séduisant pour moi, nous ne sommes pas dans la même catégorie. En même temps, son opinion ne devrait pas vraiment me tracasser. Je ne sais pas trop pourquoi subitement ça compte. Jay,

du dos de son index, lisse mon épaule et ma cicatrice avant de descendre doucement sur la courbe de mon sein gauche, dans un silence contemplatif. Il le prend entièrement en main, il doit percevoir mon cœur qui s'emporte et bat puissamment. Le mamelon durcit dans le creux de sa paume, il le pince légèrement entre l'index et le pouce, en resserrant son emprise. Je déglutis difficilement. Son autre main vient flatter mon sein droit et applique la même caresse.

Je ne peux m'empêcher de me cambrer. L'attente est à son paroxysme. Je le veux tellement en moi que mon intimité palpite avec ardeur. Je décide de m'aventurer vers son entrejambe sans plus attendre. Je baisse son boxer pour saisir son membre et le presser doucement. Jay se met à grogner. Il se penche sur moi, campe ses mains au bas de mon dos. Je lève instinctivement mes jambes et les replie contre lui sans cesser ma caresse pour autant. Il semble se retenir encore un peu, mais je sens chacun de ses muscles trembler, sa respiration devient profonde.

– Tu m'excites tellement, Alaska...

J'affermis mon emprise, encouragée. Il m'embrasse fougueusement et je gémiss de plus belle. Ses lèvres et sa langue se déportent dans mon cou, filent sur ma poitrine et mordillent mes mamelons avec une soif inassouvie. Je le relâche et penche ma tête en arrière, en quête d'oxygène. Je tends les bras derrière moi alors qu'il dessine des sillons sur mon ventre. Jay s'agenouille, guide mes jambes sur ses épaules et donne un coup de langue vif sur mon clitoris. C'est une véritable décharge électrique ! Je pousse un cri et mon corps se tend. Il se rapproche un peu plus et prend en bouche le petit bouton de chair. Un sanglot m'étrangle. La confusion, l'exaltation, l'émotion, tout se lie subitement... Le plaisir, enfin, est là. C'est tellement bon que je ne pense plus, je m'abandonne à lui.

Jay plonge sa langue entre mes petites lèvres et glisse un doigt en moi. Je me cambre à nouveau, ma tête trouve un appui contre le mur, je libère une main et agrippe sa chevelure, pour l'encourager. Il répond en ajoutant son majeur en moi. J'ai tout autant envie qu'il continue que de l'arrêter. Je veux qu'il ait autant de plaisir que moi à cet instant, mais je manque de force pour l'interrompre.

C'est finalement lui qui coupe court et se relève. Une fine couche de sueur le recouvre. Le bleu lumineux de ses yeux est presque entièrement dévoré par ses pupilles. Son membre, engorgé et épais, se tient droit. Sans un mot, le souffle court, il attrape l'emballage d'un préservatif pour le déchirer d'un coup de dent. Je me redresse difficilement, les tempes douloureuses. Dans un état second, fébrile, je viens l'aider et il me laisse dérouler le latex sur la peau fine de son sexe.

– Prends-moi maintenant...

Mon ton est proche de la supplique. Je ne tiendrai pas plus longtemps. J'ai déjà l'impression de marcher au bord d'un précipice sans fond.

– Viens, confirme-t-il en m'entraînant sur mon lit.

Il s'assoit et m'attire à califourchon sur ses genoux. Il me soulève un peu alors que je me love contre son torse puissant. Il place son sexe à l'entrée du mien et s'introduit sans se précipiter. Je n'ai jamais été aussi mouillée de toute ma vie, il me pénètre sans difficulté. Son membre imposant me

comble dès les premiers instants. Je me relève un peu pour le réintroduire deux ou trois fois, le temps de m'habituer à lui. Quand enfin il est au plus profond de moi, je me mets à sourire, heureuse de cette sensation si agréable et excitante. Jay partage mon engouement en m'embrassant et, sans perdre de temps, il saisit ma taille pour entamer un va-et-vient un peu plus rythmé. Je le laisse mener la danse et me livre à lui sans réserve. Mes gémissements ne sont pas feints et pourraient prendre plus d'ampleur.

Les deux mains de mon amant se campent sur mes fesses et accélèrent la cadence. Mes râles le motivent tellement qu'il leur donne la réplique. Nous nous transformons en bouillotte, la chaleur et la sueur nous enferment dans une bulle. Il m'enlace, me blottit contre lui, mes seins s'écrasent délicieusement contre son torse, il susurre mon prénom, accélère, me relâche, m'embrasse, ralentit... La chorégraphie improvisée m'enivre un peu plus.

– Tu veux prendre la main ? me propose-t-il au bout de quelques minutes.

Je hoche énergiquement la tête et il s'allonge. Je me redresse un peu plus, pose mes paumes à plat sur son ventre et dessine des cercles avec mon bassin. Je lui arrache un gémissement plus grave que les précédents. Je saisis la base de son sexe, je me retire lentement, puis le glisse de nouveau en moi. Je répète le mouvement, avant de dessiner des cercles en contractant mes muscles.

– Attends, Alaska ! s'exclame-t-il subitement.

Je m'arrête, plutôt étonnée. Il se redresse, le visage rougi.

– Je vais jouir, mais pas sans toi...

– Je viens aussi...

Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais je sais ce que je ressens. Mes sens sont exacerbés, s'immobiliser à l'instant est même une frustration déchirante.

– Viens avec moi, me dit-il alors, avec un sourire rassuré.

Jay me bascule sur le lit, attrape ma taille et me pénètre avec plus de rudesse. Il me fait littéralement décoller du matelas. La position me cambre à l'extrême et la pénétration est deux fois plus intense. Nos corps se rencontrent avec vigueur. Je replie mes genoux contre lui, son pouce vient taquiner mon clitoris. La tension monte d'un coup, en un crescendo affolant. Je bouge mécaniquement sans savoir jusqu'où cette sensation incroyable peut aller.

Jay ralentit un peu pour se repositionner.

– Non, ne t'arrête pas !

Les mots jaillissent tout seuls. Il se contente de sourire, lui aussi au bord de la jouissance. Il reprend le va-et-vient avec plus d'ardeur encore. Alors que je vogue dans des hauteurs jamais atteintes, les muscles de mon bas-ventre se déchaînent et se resserrent brutalement sur le membre de

Jay. Je me mets à planer quelques secondes, quelque part dans une brume d'extase. Mon amant gémit lui aussi, il me retient tout contre lui pour éjaculer.

Je redescends lentement et mon cœur résonne. Je n'entends que lui, il frappe mon corps de l'intérieur comme un marteau sur une enclume. Je reste assommée un instant sans plus aucune notion du temps. Je ne remarque même pas que Jay a fini par sortir de la pièce. Quand il revient, je suis proche du sommeil. Je n'arrive pas à croire ce que je viens de vivre. Mon amant s'allonge près de moi, les cheveux humides. Il me sourit, l'air de me demander comment je vais. Alors je réponds d'un rire comblé et me serre contre lui. Il rabat la couverture et m'enlace.

3. Pas un mot

Le réveil me sort un peu brusquement du sommeil. Je lève la tête, les paupières lourdes, la fatigue encore présente. J'ai pourtant l'habitude de finir le service tard et de démarrer tôt le lendemain, mais la séance sportive impromptue de la veille a avalé mon reste d'énergie. Je tends la main pour interrompre la sonnerie et replonge aussitôt le bras sous la couette. Il fait frisquet dans cette chambre ! Nous limitons notre consommation électrique, Cassie et moi. Nous ne sommes qu'en septembre, aucune de nous n'était à la maison hier, sauf moi pour la nuit : donc, pas de chauffage. C'est le lot des étudiants aujourd'hui. J'espère que Jay n'a pas eu froid...

Je me redresse comme un ressort. Jay ! Je jette un œil à côté de moi : personne. Je plisse les yeux pour éviter la lumière qui transperce mon rideau et balaie la chambre du regard : vide. Je sors du lit, je suis encore nue. J'attrape un pull et remarque à cet instant que mes cours ont été ramassés. Cette nuit, nous avons un peu chahuté, c'est le moins que l'on puisse dire. Le souvenir de ce bras balayant mes affaires et de notre étreinte passionnée sur le bureau me fait encore frissonner ce matin. Il a pris le temps de tout remettre en ordre. Même mes vêtements, semés ici et là, sont posés sur ma chaise. Je souris face à ces attentions. Peut-être est-il dans la cuisine. Je sors de la chambre en me frottant un peu le visage et en tentant de me recoiffer un minimum.

– Jay ?

Aucune réponse. Je parcours la pièce principale, frappe à la porte de la salle de bains, et lorsque je me surprends à pénétrer dans la chambre de Cassie, je secoue la tête. Évidemment qu'il n'est plus là ! Pourquoi vérifier la chambre voisine ? Je pousse un soupir devant ma propre bêtise et décide plutôt de faire du café. C'était ce qui était prévu. On couche ensemble, et au matin, on passe à autre chose.

J'allume la cafetière et prends une douche en attendant. L'eau brûlante me détend un peu. La nuit tourne en boucle dans ma tête. J'ai presque peur d'oublier. Peut-être m'a-t-il dit qu'il devait partir tôt ?... Je ne me souviens de rien. En revanche, chacune de ses caresses est encore vivante. Ses baisers, son odeur, tout est là sans qu'il soit là. Je ne peux pas réagir comme ça ! Un coup d'une nuit n'est censé durer qu'une nuit, point ! Il est temps de penser aux cours qui m'attendent et à mon sujet de thèse.

Je me lave énergiquement les cheveux, les démêle patiemment, tout en me remémorant le contenu du dernier bouquin que j'ai lu, histoire de voir si je me souviens encore des points importants. Puis, je fouille mon placard à la recherche de mon chemisier moutarde préféré. Je m'habille en me rappelant que je dois rendre deux livres à la bibliothèque, me prends les pieds dans mon jean slim en l'enfilant tout en attrapant ces foutus livres pour les glisser dans mon sac, et enfin, je mets mes bottines. Une fois dans la cuisine, je fixe mon chignon lâche avec la pince abandonnée sur le comptoir.

Le tabouret me semble subitement provocateur. Je m'empourpre sans aucune raison. C'était chaud cette nuit, quand même ! J'ai enfin quelque chose à raconter à Cassie, elle qui me parle si souvent de ses conquêtes sans que je puisse réellement participer. Je bois mon café en regardant l'heure. Elle ne devrait pas tarder à passer pour déposer sa valise, mais je ne vais pas l'attendre. J'ai rendez-vous avec Joan, pas de temps à perdre. Je rassemble mes cours, qui sont tout de même un peu en désordre. C'est curieux, j'ai comme un poids de plus en plus lourd sur mon estomac. Je ferme mon sac, prends mon manteau et sors.

Alors que je descends les trois étages, mon cœur accélère et j'ai envie de râler contre tout : la poussette qui occupe les trois quarts du couloir de l'entrée, la fraîcheur de l'automne, le taxi qui klaxonne en passant... Pourquoi je fulmine au juste ? Le campus de l'université n'est pas loin, mais je me dis que ces quelques minutes de marche pourraient être mises à profit. Je sors mon portable et cherche le contact de ma psy pour l'appeler. Elle décroche au bout de deux sonneries seulement – je peux toujours compter sur elle.

– Bonjour, Aly, tu es bien matinale.

Sa voix, sa prévenance, sa douceur, sa gentillesse, tout me rassure chez elle. Emaline me suit depuis des années, son soutien m'est encore indispensable.

– Bonjour, Emaline, je ne te dérange pas ?

– Non, je n'ouvre le cabinet que dans une heure et mon thé est trop chaud. Je t'écoute. Comment vas-tu ?

C'est bien la question qui me panique depuis que j'ai ouvert les yeux ce matin.

– Je ne sais pas trop, en fait, avoué-je.

Tout se bouscule : je suis heureuse, stressée, agacée...

– Il s'est passé quelque chose ?

Son ton devient subitement un peu plus sérieux, elle doit sentir ma confusion. Comment formuler tout ça, par téléphone en plus, au milieu des passants ?

– J'ai fait quelque chose de plutôt inattendu cette nuit et je ne sais pas trop quoi en penser ce matin... Désolée, je suis un peu embrouillée.

– Raconte-moi, m'encourage-t-elle.

– Hier soir, au café, j'ai servi un homme très attirant.

Mes lèvres ne peuvent s'empêcher de sourire et mes pommettes de rosir. J'entends même d'ici Emaline contenir un rire. Je parie qu'elle ne s'attendait pas à ça.

– Il est rentré avec moi et on a passé la nuit ensemble.

Je m'interromps pour reprendre discrètement mon souffle. Emaline laisse un blanc. J'imagine ce qu'elle doit penser et je n'ose pas vraiment la contredire. Puis, avec plein de douceur, elle entame l'interrogatoire. J'ai toujours préféré répondre à ses questions plutôt que de m'exprimer de façon spontanée. Elle le sait parfaitement.

– Cet homme t'a intimidée ? Tu as eu peur ?

– Non.

– Tu t'es sentie mal à l'aise ? T'es-tu obligée à passer à l'acte ?

– Non, à aucun moment. C'était même plutôt extraordinaire.

– C'est une bonne chose alors, tu ne crois pas ?

Judicieuse question... Était-ce une bonne chose ou pas ?

– Probablement, oui.

Je pose la main près de ma bouche et guette les passants avant de continuer.

– C'est la première fois que j'ai eu du plaisir et nous avons bien accroché tous les deux. Tout était... parfait.

– Aly, c'est vraiment une bonne chose, assure-t-elle avec complicité. Tu as désiré cet homme, il t'a désirée aussi, vous avez passé une nuit ensemble et tout s'est bien passé. C'est un grand pas que tu as franchi. Tu t'es sentie en insécurité ? As-tu l'impression de l'être en ce moment ?

Ses paroles me rassurent un peu. Oui, c'était une bonne chose. L'insécurité... Je ne l'ai pas ressentie une seule seconde, ce qui est totalement nouveau et je ne m'en rends compte que maintenant.

– Non, dis-je simplement, surprise.

– Nous en avons déjà un peu parlé, mais c'est le plaisir que tu as ressenti qui t'embrouille ? Beaucoup de femmes culpabilisent vis-à-vis de l'orgasme. Doivent-elles ressentir du plaisir, pourquoi n'en ressentent-elles pas, pourquoi subitement en ressentent-elles, sont-elles alors normales ?...

Là, elle touche un point.

– Pourquoi avec lui ? Pourquoi cette nuit ? laché-je.

– Tu étais peut-être prête à t'ouvrir à quelqu'un. Ce n'est pas uniquement lui, c'est aussi toi. À l'évidence, il s'est très bien conduit, vous avez su vous trouver. Mais ça signifie aussi que tu évolues et c'est très positif.

Emaline me rend un peu le sourire. Cette liaison était « vraie ». Aucune mascarade, aucun faux-semblant. C'était un plaisir pour lui comme pour moi. J'en arrive à d'autres pensées, un peu plus tortueuses, et que je n'osais même pas formuler intérieurement, mais qui expliqueraient bien mon sentiment de frustration ce matin, quand j'ai compris qu'il avait quitté l'appartement.

– Quand je me suis réveillée, il n'était plus là, il est parti sans me laisser un mot. J'étais d'accord

pour que ce soit juste une nuit, mais... si je suis agacée, je crois que c'est parce que ça m'a rappelé Sookie.

Ma gorge se serre douloureusement.

– Oh, Aly, Sookie n'est plus là, elle ne sera plus jamais là.

– Oui, mais...

– Tu sais ce que je crois ? m'interrompt-elle avec douceur.

Bouleversée, je déglutis d'abord.

– Quoi ?

– Je crois que tu as craqué pour ce garçon et que tu es déçue qu'il soit parti parce que, quelque part, tu ressens quelque chose pour lui.

– Mais on se connaît à peine, remarqué-je.

– Il suffit parfois d'un rien pour qu'une attirance soit très forte. Je crois que ça n'a aucun lien avec Sookie. Tu vas peut-être le revoir. Ou peut-être pas. Dans ce cas, ce sera un bon souvenir, non ?

Je souris malgré moi.

– Oui, plutôt.

Emaline a raison, comme d'habitude. Et puis, je ne peux pas me permettre d'avoir des sentiments pour un inconnu qui ne m'a rien promis. Il faut juste que je me souviene du bon temps passé avec lui et que je continue dans cette voie. Peut-être qu'un autre homme saura me toucher de cette manière... Ou peut-être que Jay reviendra au café ce soir.

– En parlant d'évolution, enchaîne Emaline. As-tu pensé aux prochaines fouilles archéologiques ? Ma chère sœur a encore insisté ?

Je souris plus franchement et reprends ma marche. Emaline et Joan sont sœurs. Emaline, l'aînée, a toujours été une personne posée et réfléchie, une psychiatre renommée et pleine de bonne volonté malgré la perte de son fils unique, David. Joan est tout son contraire. Archéologue et directrice du département des études anciennes de l'université de Boston, c'est une femme énergique, une meneuse qui ne connaît pas le mot « pause ». C'est ce qui m'a toujours plu chez elle, cette force innée, cette volonté inébranlable d'avancer, de tout prendre en main et de ne rien lâcher... Ces deux femmes, aussi merveilleuses l'une que l'autre, ont une grande place dans ma vie.

– Oui, sans surprise. Mais je ne sais pas si j'ai très envie de quitter Boston.

Mon quotidien est rassurant. Ma routine est rassurante. Ce n'est pas étonnant que je panique ce matin après la folie que j'ai faite cette nuit. Alors, partir un mois en Égypte, sans savoir à quoi m'attendre, j'avoue que ça me terrifie.

– Rien ne t'oblige à partir, Aly, et Joan n'a pas à te forcer à quoi que ce soit.

J'acquiesce, même si je sais que faire carrière dans l'archéologie implique fatalement de quitter les États-Unis.

– Certes, mais je me sens un peu ingrate, après tout ce que Joan fait pour moi.

– Joan est une force de la nature, elle peut mettre la pression comme personne, mais tu n'es pas obligée de la suivre aveuglément. C'est un conseil de psy et d'amie.

– Merci, Emaline, dis-je, réconfortée, alors que j'aperçois le campus un peu plus loin.

– Ça ira ? s'enquiert-elle.

– Oui, je vais profiter de ma journée et rejoindre Joan de ce pas.

– N'hésite pas à me rappeler si tu en as besoin.

– Je n'hésiterai pas, Emaline, merci.

Nous raccrochons et je presse le pas en franchissant le portail de l'université.

4. Mon mentor

Le département des études anciennes est l'un des plus vieux et des plus prisés du campus. Joan Bates le dirige depuis quelques années et le maintient dans le top cinq en matière d'enseignement supérieur de l'archéologie. Je me sens toujours pleine de fierté quand je traverse ces couloirs, ici je suis dans mon élément. J'atteins le bureau de Joan en saluant quelques camarades et en jetant un coup d'œil sur le panneau recouvert de multiples petites annonces pour les étudiants. Soirées à thème, groupes de travail, clubs de lecture ou de musique, il y a vraiment de tout. J'aime l'idée de me fondre dans cette masse hétéroclite, de passer inaperçue tout en ayant le sentiment d'appartenir à un tout.

Une fois devant la porte, je frappe trois petits coups et j'entre.

La tanière de Joan, comme on l'appelle ici, est une pièce très haute, aux longues fenêtres, envahie de livres en tout genre, de rouleaux de papier, de dossiers qui s'entassent et d'objets anciens. On pourrait penser que vu son caractère opiniâtre et droit, l'organisation devrait suivre, mais non. Les étudiants de première année sont toujours ébahis par cet endroit. Je commence à me dire que ce bazar est une sacrée mise en scène pour éblouir... ou effrayer. En fait, je n'ai jamais vraiment compris comment Joan pouvait être aussi bordélique et pourtant s'y retrouver.

– Tu n'es toujours pas inscrite pour l'échange avec Londres, ni pour les fouilles.

La voix vient d'en haut. Je lève les yeux : Joan est en équilibre sur une échelle, un bouquin entre les mains. Sa silhouette élancée et mince pourrait presque faire partie du décor. Comme à son habitude, elle a ramassé ses cheveux bruns en un chignon strict, mais sa mise me semble bien plus soignée que d'ordinaire. Elle porte un pantalon de laine anthracite, un chemisier blanc et une paire de bretelles bordeaux. Le tout s'allie parfaitement à ses yeux gris, à son rouge à lèvres grenat et à son teint plutôt pâle.

– Elles sont belles, tes richelieus, dis-je simplement.

Ses chaussures en cuir noir verni sont curieusement reluisantes. Joan referme son bouquin pour le reposer et redescendre.

– Ne change pas de sujet, demoiselle, tu ne fais toujours pas partie de ma liste d'étudiants pour l'échange, ni pour les fouilles.

Une fois face à moi, elle pose ses mains sur sa taille et me fixe. Elle ne fait vraiment pas ses 45 ans, mais je dois avouer que je la trouve bien blafarde ce matin.

– Tu es ma meilleure élève, il faut que tu bouges si tu veux réussir.

Je finis par acquiescer.

– Je te promets d’y réfléchir.

Elle me connaît suffisamment pour comprendre que c’est une manière comme une autre de dire non, mais sans la heurter. Alors elle pince ses lèvres et pose sa main sur mon bras.

– On en reparlera.

Joan contourne son bureau et s’avachit dans son fauteuil. Elle attrape le plaid déposé sur le dossier et l’enroule autour de ses épaules en cherchant à faire un peu de place sur sa table de travail. Je m’assois en face d’elle en retirant l’agenda de la chaise pour le glisser sous ses yeux. Elle me remercie d’un sourire.

– Alors, ton sujet de thèse t’intéresse toujours ? Tu as lu les ouvrages que je t’ai recommandés ?

Je me suis lancée dans l’étude des inscriptions que je qualifie d’« hasardeuses ». Tous ces petits mots et messages que les Égyptiens de l’Antiquité ont laissés ici ou là et qui n’ont aucun rapport avec le lieu où ils se situent. Ces empreintes du passé, curieuses et quotidiennes, m’ont toujours amusée et captivée. Pourquoi cet anonyme a-t-il un jour écrit sur une pierre près d’un temple : « Je t’ai attendue, mais tu n’es pas venue. » ? Jay aurait pu laisser un post-it à la postérité : « Je n’ai pas voulu te réveiller, on se voit demain. » Si, 1 500 ans avant Jésus-Christ, un homme a été capable d’écrire à même la pierre un message à la femme qui lui a posé un lapin, un homme du XXI^e siècle devrait être capable de laisser un mot à la femme avec qui il vient de coucher...

– La Terre appelle la Lune... ou Mars ?

Je lève les yeux sur Joan en me rendant compte que je rumine encore.

– J’adore mon sujet, dis-je rapidement. Je ramène les livres à la bibliothèque tout à l’heure.

Le regard perçant de Joan me scrute.

– Tout va bien ?

Je suis très proche d’elle, elle est tellement plus qu’une prof pour moi ou qu’une directrice de département. Elle est un peu mon mentor depuis ma première année, ma Dumbledore ou ma Obi-Wan Kenobi. Nous partageons beaucoup, nous nous parlons beaucoup, parfois nous buvons des verres ensemble. Elle cache une très bonne bouteille de whisky dans son bureau et nous fêtons souvent la fin des partiels en trinquant. Pour autant, je n’arrive pas à lui dire ce qu’il s’est passé cette nuit. Je ne sais ce qui m’empêche de lui parler de Jay alors qu’elle connaît tout de ma vie. Peut-être que j’ai peur de son jugement...

– J’ai travaillé tard la nuit dernière, je suis encore un peu fatiguée. Tu sembles éreintée toi aussi, ajouté-je, inquiète.

Joan balaie l’air d’un geste de la main.

– Ce n'est pas de la fatigue, c'est de l'énerverment, grogne-t-elle. J'ai eu une réunion ce matin à la première heure avec Henstridge.

Je la vois secouer la tête avec un regard sombre. Henstridge. Son nom surgit dans ma mémoire. Joan est une telle boule de nerfs que parfois je finis par mettre de côté tous ses démons pour ne pas m'enliser avec elle. Henstridge. Je l'avais un peu oublié, et je suis si obnubilée par mon aventure nocturne, que je n'avais pas fait le lien entre l'échange avec Londres et lui. C'est aujourd'hui que se tient la première réunion qui ouvre l'année de partage entre les deux universités.

– Dire qu'il a été nommé directeur du département des études anciennes de Londres... Mais à quoi pouvaient-ils bien penser ! À présent, je suis obligée de m'adresser à lui pour les fouilles. Ça fait des années qu'il n'a pas mis les pieds sur un chantier et voilà qu'il revient avec plein d'idées.

Henstridge est un peu l'ennemi juré de Joan. Je vais enfin pouvoir rencontrer cet illustre imposteur, cet archéologue incapable et dangereux, cet homme auquel on ne peut pas se fier, ce vil manipulateur, et j'en passe.

– Je ne crois pas avoir lu quelque chose de récent de lui, dis-je alors.

– Il n'a rien publié depuis un bon moment. C'est vraiment un bon à rien.

Si je sais bien une chose de Joan, c'est qu'il faut nourrir son animosité jusqu'à ce que cette antipathie dévorante se calme d'elle-même.

– Comment a-t-il fait pour avoir son poste alors ?

Elle hausse les épaules en poussant un « ah ! » exaspéré.

– J'aimerais bien le savoir !

D'aucuns disent que c'est un génie de la discipline, mais Joan pense surtout que venir d'une riche famille anglaise ouvre plus de portes que le talent, point de vue que je partage.

– Cette collaboration est dramatique pour les universités, mais aussi pour les étudiants, reprend-elle.

Je la crois aveuglément sur ce point. Joan s'est toujours battue pour ses étudiants, elle les a toujours soutenus dans toutes les situations possibles. Des problèmes familiaux qui parasitent les études ? Elle reçoit l'élève dans son bureau pour en discuter et trouver des solutions. Besoin d'un job alimentaire pour continuer l'université ? Elle envoie des lettres de recommandation. Des difficultés ou des doutes sur la rédaction d'un mémoire ? Elle prend sur son temps pour bosser avec l'étudiant et le motiver. Je n'ai jamais entendu personne se plaindre de son engagement auprès des élèves et je sais que c'est une faculté rare pour un professeur. Ça ne m'étonne pas vraiment que Henstridge ne soit pas aussi zélé avec ses propres étudiants.

– Au risque de me répéter, tant qu'il est là, méfie-toi de lui, il n'est pas digne de confiance, me

confie-t-elle avec gravité.

J'acquiesce rapidement.

– Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit et c'est un aimant à problèmes.

Sa déclaration me réchauffe le cœur.

– Tu peux compter sur moi, je serai toujours de ton côté.

Le lui dire me semble un peu bête, car c'est tellement évident, mais je veux la rassurer quand même. Joan m'adresse un regard touché. Elle est encore un peu sur les nerfs, et ce n'est pas près de changer dans les jours qui viennent. Je me redresse et décide de la sortir de sa mauvaise humeur.

– Allons boire un café, ça nous changera les idées.

Joan me sourit enfin et se lève. Je me dis que la faire parler d'autre chose va finir par l'apaiser. Je lui ai préparé une page entière de questions après la lecture des livres qu'elle m'a conseillés. À peine avons-nous fait trois pas dans le couloir que le doyen est en vue. Et comme Joan est encore énervée et ne lâche jamais un os aussi facilement, elle se rue sur lui. Je m'élance à sa suite en tentant de la stopper.

– Norman !

Le doyen lève les yeux au ciel en l'entendant. Les affrontements entre les deux ne sont pas rares. Il faut savoir tenir tête à cet homme d'une soixantaine d'années, imposant et sévère, à l'intemporel costume en tweed, pour conserver les crédits nécessaires à l'entretien d'un département.

– Joan, quel bon vent vous amène ? dit-il en ralentissant le pas, mais déjà impatient de fuir.

– Vous passez dans mon couloir, Norman, réplique-t-elle immédiatement.

– *Votre* couloir ? Vous voulez dire celui de la faculté que *je* dirige ?

– Je veux dire le couloir du département que *je* dirige, Norman. Département auquel vous avez insidieusement pris une salle pour la donner aux Sciences biomédicales la semaine dernière.

J'ai presque envie de rappeler au doyen que Joan a toujours le dernier mot et qu'il vaut mieux écouter ce qu'elle a à dire, puis tourner les talons. Il semble percevoir mon conseil puisqu'il soupire lourdement, épuisé à l'avance par la tornade qui s'abat sur lui.

– Que voulez-vous, Joan ?

– Je veux parler de l'échange avec Londres...

Le doyen lève immédiatement un index préventif.

– J'ai déjà reçu tous vos messages à ce sujet. Avec le doyen de Londres, on a décidé de mettre en place un programme d'échange entre nos deux universités pour préparer les fouilles en Égypte, il n'y

à rien à redire ! Vous allez recevoir patiemment ces étudiants anglais, vous vous rendrez à Londres en toute convivialité le mois prochain et vous partagerez la maison de fouilles à Louxor, point !

La maison de fouilles appartient aux deux universités depuis plusieurs années. C'est une collaboration historique. Par contre, l'échange est une première. Les deux doyens ont décidé de rapprocher un peu leurs équipes, ce qui ne cache pas des tentatives d'économie : au lieu d'avoir chacun son matériel, autant tout rassembler et dépenser moins.

Le visage de Joan devient presque exsangue. Je prends son bras pour tenter de la ramener à la raison, sans succès.

– Je n'ai rien contre l'échange, vous le savez très bien, mais plutôt contre Henstridge !

– Jasper Henstridge est votre confrère, merci de faire preuve de diplomatie, répond-il avec un sourire crispé.

Joan croise les bras en ouvrant des yeux ronds.

– Diplomatie ? Il n'y a pas de diplomatie qui tienne avec ce genre de personne ! Faut-il que je vous rappelle ce qu'il a fait il y a quatre ans ? Sa petite sortie improvisée en Égypte, vous vous en souvenez ? Il a mené trois étudiants et un collègue à la mort ! David, mon neveu et accessoirement un étudiant d'ici, de *vo*tre université, en faisait partie ! s'exclame-t-elle, le regard embrasé.

Je me fige dans un coin. Je connais cette histoire, mais c'est une source d'angoisse pour moi, pour Emaline qui a perdu son fils, et pour Joan, sa tante et son professeur. Le doyen tente alors de tempérer les choses en faisant montre d'un peu de souplesse.

– C'était une prise d'otages, Henstridge ne pouvait pas savoir que cette sortie finirait ainsi.

– Il les a emmenés dans un coin reculé sans réfléchir un seul instant aux risques !

– Les autorités égyptiennes et la commission ont tranché, Jasper Henstridge n'est pas coupable, Joan, rappelle-t-il d'une voix forte. Oui, nous avons perdu un collègue et trois étudiants, c'est un drame terrible et indéniable. Mais nous ne pouvons pas nous permettre d'en faire fuir d'autres avec ce genre de querelles !

Joan garde le silence, mais je ressens d'ici la fureur et le chagrin qui l'envahissent. Le doyen inspire et expire profondément. Ils se font face dans un silence tendu, puis il reprend la parole.

– Pour passer à autre chose, vous avez entendu parler de Pierre Lamigre ?

– Un peu, oui, répond Joan à voix basse.

– Il a les dents longues, beaucoup d'ambition et de qualités à ce qu'on dit. Il est souvent venu ici par le passé pour ses recherches et il va ouvrir un chantier proche du vôtre avec l'université de Paris. Je vois là une belle occasion d'afficher une entente cordiale entre Boston, Londres et Paris. Tâchez, vous et Henstridge, de vous montrer soudés face aux Français, invitez-le à visiter votre chantier, je vous donnerai les moyens d'offrir une belle réception, ajoute-t-il avec un sourire sympathique. Tout va bien dans le meilleur des mondes entre Londres et Boston.

Joan, fidèle à elle-même, se contente d'un grognement contraint et peu collaboratif. Je suis sûre qu'elle aurait préféré de l'argent pour embaucher des archéologues, et non pour acheter des petits-fours en vue d'une sauterie en plein désert égyptien. Sa réaction figée fait soupirer le doyen. Après le ton coulant, il opte pour la menace.

– Ce n'est pas vraiment discutable, faites ce que je dis pour une fois, ou je serai forcé de sévir. À commencer par les bourses supplémentaires que je vous accorde malgré nos difficultés.

Il jette un œil sur moi en disant cela. Je me retiens de déglutir. Joan desserre ses bras, vaincue. Elle pousse d'abord un soupir, puis répond.

– Très bien. Nous allons travailler ensemble, nous recevrons Lamigre, et j'attends votre chèque pour la réception en espérant qu'il soit bien digne de l'image que vous souhaitez renvoyer.

Joan n'est jamais totalement vaincue. Le doyen crispe ses mâchoires et hoche la tête, soulagé de se sortir de là malgré tout. Il nous salue en grommelant et s'éloigne. Joan est presque tremblante et un peu plus pâle encore. Cette collaboration imposée avec Henstridge, l'homme responsable de la mort de son neveu, la blesse profondément, et je n'aime pas la voir souffrir. Je tente donc à nouveau de détourner son attention.

– Une belle réception sur un chantier de fouilles ? dis-je avec perplexité et un tantinet moqueuse.

Les lèvres de Joan se détendent un peu.

– Oui, eh bien, on se contentera de partager la cuisine locale et on paiera un peu mieux les ouvriers égyptiens.

Elle semble quand même préoccupée.

– Joan, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, dis-je pour la rassurer, mais aussi pour l'encourager à aller dans le sens du doyen. Henstridge n'est là que quelques jours et tu ne vas pas rester longtemps à Londres. En Égypte, vous aurez chacun votre chantier, il suffira de l'ignorer à la maison de fouilles.

– Tu as probablement raison. Tu sais que j'aurai bien besoin de quelqu'un comme toi sur place ?

Évidemment, elle n'allait pas manquer une telle opportunité de rebondir. Je souris, habituée et amusée par cette faculté qu'elle a de ne jamais se laisser abattre.

– En plus, tu pourras dénicher des inscriptions intéressantes pour ta thèse.

J'en profite pour sortir ma liste de questions de mon sac.

– En parlant de thèse, j'ai plein de choses à te demander.

Joan me sourit plus franchement.

- Je me demande de qui tu tiens cet art de l’esquive.
- Oh, j’ai un excellent professeur.

Elle enlace mes épaules pour m’entraîner dans le couloir.

- Allons boire ce café et répondre à tes interrogations.

5. Le coin des pipelettes

Je dépose rapidement les deux livres sur le comptoir de la bibliothèque et me presse de retrouver Cassie, installée à notre table habituelle dans la salle de lecture. Je m'assois près d'elle, retire mon manteau, sors des feuilles et un stylo, puis pose ma main sur son bras. Cassie fronce les yeux en me dévisageant. J'ai bien trop hâte de lui parler de cette nuit pour prendre le temps de bosser un peu avant. Je sais que ma meilleure amie n'aura pas la même approche que ma psy et j'ai très envie de partager enfin une expérience « normale » avec elle.

- Allons au coin des pipelettes.
- Maintenant ?
- Oui.

Ma détermination doit être suffisamment étonnante pour qu'elle se lève aussitôt et abandonne son travail. Le coin des pipelettes est un petit endroit poussiéreux au cœur de la bibliothèque, un endroit où personne ne va jamais, que nous avons découvert par hasard et qui est devenu notre repaire pour papoter sans gêner personne. Cassie s'appuie contre une étagère, croise les bras et m'observe, tout sourire. Je remercie le sort tous les jours d'être tombée sur elle lorsque je cherchais une colocation. Elle a 23 ans comme moi, elle suit les mêmes études que moi, et nous nous sommes tout de suite bien entendues. Sa peau est aussi noire et éclatante que ses yeux, sa beauté m'a toujours fascinée. Elle arbore un look qui ne passe pas inaperçu, avec ses cheveux ras et son piercing industriel à l'oreille droite. Un peu exubérante, gentille à souhait, drôle et enjouée, elle attire tout le monde avec son air espiègle. Alors que moi, j'ai plutôt tendance à garder les autres à distance. Mais Cassie m'a toujours poussée à plus d'ouverture.

- Alors ?
- Il est chouette, ton pull. C'est du cachemire ?

Cassie me donne une tape sur l'épaule.

- Aly ! Apparemment, tu as en ta possession un potin ultra-croustillant ! Je t'écoute.
- Pourquoi serait-il croustillant ?

J'aime bien la taquiner, au moins autant qu'elle.

– C'est la première fois que tu es aussi pressée de venir jusqu'ici, en plus ça se lit sur ton visage. Oh ! s'exclame-t-elle. Tu as un truc cochon à me raconter.

Elle est décidément trop forte à ce jeu-là. Avec beaucoup d'embarras et un visage rouge vif, j'acquiesce. Cassie m'a souvent fait le récit, avec force détails, de ses aventures sexuelles en me laissant plongée dans une profonde perplexité. Comment peut-on perdre la tête pour quelqu'un ? Est-

ce qu'un cunnilingus a autant de pouvoir ? Deux orgasmes en une nuit, est-ce même réaliste ? Je n'ai jamais eu à raconter ce genre de choses encore. Par où commencer ?...

– Ne te fais pas prier, s'empresse Cassie. Rosa a fait quelque chose d'inavouable ?

Elle ne se doute même pas qu'il puisse s'agir de moi !

– Non, pas Rosa... Pourquoi Rosa ?

– Rosa est tout à fait le genre à faire des folies. Je l'aime bien, ajoute-t-elle avec un demi-sourire.

Rosa et Cassie ont dû se croiser une bonne dizaine de fois. Je suis persuadée qu'elles s'entendraient parfaitement. Ça m'a toujours rendue un peu jalouse. Égoïstement, je préfère ne pas les mettre en contact alors que je les aime beaucoup.

– Ce n'est pas Rosa.

– Joan ! dit-elle avec de gros yeux.

Je fronce les sourcils.

– Non, pas Joan.

– Ouais, peu probable. Elle est parfaitement... asexuée. Comme Dumbledore. Ou Obi-Wan.

Je croise les bras en me raclant la gorge. La sexualité de nos personnages fictifs préférés est régulièrement l'objet de très longs débats entre nous.

– Ni Rosa, ni Joan, ni Dumbledore, ni Obi-Wan.

– Pas le doyen... ? fait-elle alors avec une grimace.

Je retiens un rire nerveux.

– Non, moi !

Cassie sourit à son tour en hochant la tête avant de se figer. Elle doit voir que je ne plaisante pas. Alors la taquine fait place à la complice, elle pose sa main sur sa bouche et me désigne du doigt.

– Toi ? murmure-t-elle, excitée.

– Oui, hier soir.

– Dis-moi tout, je veux tout savoir, s'emballe-t-elle.

Je me mordille la lèvre en me demandant quoi dire et comment... Peut-être un truc du genre : « J'ai rencontré un type canon au café, je l'ai ramené chez nous, nous avons couché ensemble, c'était génial et il est parti. » Mais ça ne serait pas à la hauteur de mon exploit. En plus, je réduis Jay à une sorte de caricature. Alors que, comme me l'a suggéré Emaline, je garde un bon souvenir de ce que nous avons partagé, et je n'ai pas envie de le salir en racontant n'importe quoi.

Comme Cassie voit que je galère, elle décide de prendre les choses en main.

– Les circonstances de la rencontre d’abord.

– Au café hier soir. Il s’est assis près d’une fenêtre et je lui ai renversé la cafetière dessus. Enfin, Rosa m’a poussée plutôt. Alors je l’ai... épongé.

C’est en le disant à haute voix que je mesure a posteriori le ridicule flagrant de la situation. D’ailleurs, Cassie serre les dents, mais ne commente pas. Une vraie amie.

– Bref, il était vraiment très sexy, alors je lui ai servi du café jusqu’à la fermeture.

– Tactique très honorable, me félicite Cassie. Sexy comment ?

Mes joues s’enflamment à son souvenir. Je vais probablement bafouiller tant la nervosité me gagne. Je me dis que j’aurais dû lui laisser mon numéro. Ou lui demander le sien. J’aurais *pu*, en fait.

– Grand, brun aux yeux bleu très clair, gentil, musclé, et euh... beau.

En fait, je manque de mots pour le décrire. Curieux. « Beau » est complètement insuffisant. D’ailleurs, aucun mot ne parviendrait à qualifier tout ce qu’il peut être. Comment décrire son odeur, la façon dont il me touchait, le son de sa voix, sans être trop *cheesy* ?

Cassie reste pendue à mes lèvres.

– Musclé, tu dis ?

– Il est écrivain, mais il a un torse de statue grecque, assuré-je, toujours aussi étonnée par ce fait.

Le demi-sourire de mon amie s’allonge.

– OK. Donc, il a tombé la chemise quelque part dans le café ?

– Ah, non, non. Je suis sortie, il m’attendait, alors je l’ai ramené à l’appartement.

Je ne pensais pas un jour voir les yeux de Cassie s’écarquiller à ce point.

– Tu l’as ramené à l’appartement ? Oh, Aly, je suis si fière de toi...

Je lui donne un coup de coude alors que nous nous mettons à glousser. Cette complicité avec elle, je l’ai toujours cherchée et voulue. À cet instant, je me sens enfin « normale » et, bizarrement, acceptée. Emaline m’a déjà dit pourtant que l’activité sexuelle était, certes, une chose socialement attendue, mais qu’elle ne permettait en aucun cas de qualifier une personne de « normale ». J’ai essayé de m’en convaincre tout en me disant que ça me faisait quand même défaut.

– C’était comment ?

Là aussi, je vais manquer de mot.

– C’était...

Tellement bon que le souvenir en lui-même m’excite encore ? Très très surprenant ? Bestial quand

il a envoyé mes affaires par terre pour débarrasser le bureau et m'êtreindre sur la table ? D'une sensualité à toute épreuve quand sa peau glissait sur la mienne ? À couper le souffle ? Inouï ? Exceptionnel ? Imprévu ? Renversant ?

Je déglutis.

– ... incroyable.

– Ouh, tu as mis la main sur une perle rare. Vous vous revoyez quand ?

Voilà qu'elle me coupe dans mon élan. Je redescends sur terre.

– Quand je me suis réveillée, il était parti. C'était un coup d'un soir.

J'essaie de relativiser, mais je reconnais que ça m'agace encore un peu.

– À quel moment vous vous êtes dit que c'était seulement l'histoire d'une nuit ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais reste muette. Effectivement, on ne se l'est jamais vraiment dit. Ça me semblait simplement logique. Ramener un inconnu chez soi, avec qui on accroche bien, avec pour seul but de s'envoyer en l'air, c'est le coup d'un soir et rien d'autre. Mais pourquoi n'en avons-nous pas parlé avec Jay ?

– À aucun moment, dis-je alors.

– Tu as envie de le revoir ?

Je hausse les épaules. C'est certain, j'ai très envie de le revoir, mais je ne veux pas me donner de faux espoirs non plus. Pourtant, je vais être très honnête avec Cassie parce que j'ai confiance en elle, elle ne va pas me pousser plus en avant dans une folie si elle s'avère impossible.

– Oui.

– Rien n'est donc figé, conclut-elle habilement.

– Je ne sais rien de lui.

– Rassemblons les indices. Tu as son nom ?

– Jay. Il est britannique. Et écrivain.

– C'est déjà pas mal. On va regarder sur Internet tous les auteurs britanniques qui s'appellent Jay, il ne doit pas y en avoir des centaines.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire, touchée par l'entrain de Cassie.

– Il reviendra peut-être au café ce soir.

– Possible, oui !

Je l'espère vraiment, vraiment.

Subitement, pour la première fois dans l'histoire du coin des pipelettes, une personne débarque

inopinément : une fille, plutôt grande, à la peau de nacre, aux yeux bleus et à la longue chevelure de jais. Elle porte une jupe framboise assez courte sur des collants noirs et un pull blanc. Pas une seule faute de goût.

Ni moi ni Cassie ne la connaissons et nous ne pouvons nous empêcher de l'observer. Elle semble complètement perdue. Lorsqu'elle capte nos regards, elle s'approche avec un mince sourire.

– Salut, désolée de vous interrompre, mais je cherche le rayon consacré aux parures. Je crois que je fais fausse route depuis un moment déjà.

Il faut bien être une première année pour ne pas connaître sur le bout des doigts le dédale de la bibliothèque. Pourtant, elle a l'air d'avoir à peu près notre âge. Et son accent ne m'échappe pas : elle est probablement anglaise.

– Il faut revenir sur tes pas, confirme Cassie. Si tu continues par là, tu ne trouveras que la poussière des rayons abandonnés.

Son sourire s'allonge.

– Qu'est-ce que vous faites là alors ?

– Ici, c'est le coin des pipelettes, pour causer sans déranger.

Son visage montre son amusement. Elle ne s'attendait probablement pas à ça. Alors je saute sur l'occasion et lance la proposition.

– Tu veux te joindre à nous ? On te guidera jusqu'aux parures ensuite.

Elle fait quelques pas dans notre direction.

– Je m'appelle Susan, je participe à un échange entre Boston et Londres avec le département des études anciennes.

– Parfait ! s'exclame mon amie. On est des étudiantes de Joan Bates. Je suis Cassie, et elle, c'est Aly.

Cassie a toujours su que mon prénom me sortait par les yeux, elle ne me présente plus que comme Aly. Seul Jay peut prononcer mon prénom en entier sans que ça me hérise le poil.

Susan s'invite donc dans notre discussion et une petite part de moi est curieuse de découvrir quelques détails « croustillants », comme dirait Cassie, au sujet de Henstridge.

– Comment trouves-tu Boston ?

– Aussi frais que Londres, à vrai dire.

Tandis que Cassie et Susan échangent les premières civilités, je me contente d'observer la nouvelle venue. Elle semble réservée, tout en faisant montre d'une gentillesse naturelle. J'ai envie de

l'assommer de questions sur la littérature britannique dans l'espoir de découvrir l'identité de Jay. Si ça se trouve, c'est un auteur célèbre là-bas. Et parfaitement anonyme ici. Je pourrais l'interroger, mais il vaut mieux garder cette aventure secrète avant d'en savoir plus. Je *googlerai* Jay plus tard.

– Et toi ?

Je sens les deux paires d'yeux sur moi. Et zut... je n'ai rien suivi.

– Pardon ? dis-je en tentant de reprendre part à cet échange.

Mais Cassie dégage déjà son demi-sourire taquin.

– Un homme brouille ses pensées.

Pitié, n'en dis pas plus !

Je tourne un visage rougi vers Susan, qui se contente d'aller de Cassie à moi sans commenter.

– Excuse-moi, tu disais ?

– Je te demandais quel était ton sujet de thèse.

Parfait. Parlons de nos recherches, ça chassera Jay de ma tête.

– Les inscriptions personnelles laissées ici et là par les Égyptiens sur des morceaux de poteries ou sur des murs.

– C'est un peu comme lire leurs SMS, s'amuse Cassie. T'en avais trouvé une qui nous avait fait franchement rire, elle disait quoi déjà ?

– « J'aime beaucoup Néfer, mais je préfère sa sœur. »

Susan rit avec nous.

– Le goujat ne pouvait pas se douter que ça traverserait le temps et que son indélicatesse ferait l'objet d'une étude des milliers d'années après, ajoute Cassie.

– Et toi, Susan, sur quoi tu travailles ?

– Sur un ensemble de bracelets et de pendentifs avec des formules rares écrites dessus. Ils sont conservés dans la réserve de la maison de fouilles de Louxor. Jasper m'a dit que je pourrai les étudier si Joan donne son accord.

Je n'ai pas besoin d'échanger un regard avec Cassie pour sentir toute l'improbabilité de cet agrément. Comme Londres n'a plus participé aux fouilles depuis quatre ans – depuis la prise d'otages –, la maison a été investie par Boston et Joan détient les autorisations pour accéder à la réserve dans laquelle on entrepose les objets de valeur. Henstridge étant resté absent des chantiers jusque-là, il va devoir obtenir lesdites autorisations auprès de Joan. Autant dire que Susan n'est pas près de voir les parures qui l'intéressent.

– Tu sais, je ne veux pas te décourager, dis-je sur un ton embêté. Mais il y a peu de chances que Joan accepte une requête de Henstridge.

– Oui, Jasper me disait la même chose, confirme Susan, un peu dépitée.

– Tu pourrais intercéder auprès de Joan, toi, me lance Cassie.

– Moi ?

– Elle t’écoute.

– Pas plus que les autres.

Cassie croise les bras en me fixant.

– Tout le monde sait que vous êtes très proches toutes les deux, tu es un peu sa chouchoute.

Ça m’embête que les autres voient les choses ainsi. Bien sûr, ils ne sont au courant de rien, pas même Cassie. Elle est ma meilleure amie, mais il y a des choses que je préfère lui cacher. Je ne veux pas qu’on me regarde différemment. Ma relation avec Joan va au-delà de l’université. Et dans les yeux noirs de Cassie, je lis une soif de savoir de plus en plus forte.

– Je ne veux pas que tu aies des problèmes, intervient alors Susan. C’est suffisamment difficile entre nos universités, on dirait un drame shakespearien avec les Capulet et les Montaigu.

Sa comparaison ramène un peu de légèreté dans notre conversation.

– Je lui en parlerai, mais je ne peux rien te promettre, décidé-je avec un peu plus de volonté.

Se mettre entre Joan et Henstridge me semble à la fois audacieux et suicidaire, mais je peux essayer.

– C’est déjà beaucoup, m’assure Susan avec reconnaissance.

Elle regarde l’heure à son poignet, je me surprends à l’imiter. Midi déjà. Et je n’ai toujours pas ouvert un seul bouquin. Heureusement que Joan a répondu à mes questions tout à l’heure, sinon, à part penser à mon amant d’une nuit, je n’aurais pas fait grand-chose de constructif ce matin.

– Je dois rejoindre Nathan, un ami, ça vous dit de déjeuner avec nous ? propose Susan.

Le temps de rassembler nos affaires, d’emprunter un livre sur les parures pour Susan sur mon compte et nous voilà dehors. Il fait toujours aussi frais, mais le soleil est là. Alors que nous traversons l’une des grandes pelouses de l’université, Susan nous raconte à quoi ressemble la sienne, un peu plus petite et beaucoup plus ancienne. Cassie se réjouit de partir la visiter le mois prochain. De mon côté, j’avoue que je suis intriguée. Après tout, qu’est-ce que je risque à aller sur un autre campus universitaire ? Entourée d’amis ? Joan serait là en plus. La question mérite presque réflexion.

Le soupir agacé de Cassie nous fait ralentir. Elle a le nez dans son portable.

– Quoi ? m’étonné-je en m’arrêtant.

- Mon ex. « Est-ce qu'on pourrait parler », bla-bla-bla...
- Ce type est une ordure.
- Oui, je lui ai dit plusieurs fois, confirme-t-elle. Je ne comprends pas qu'il insiste !
- Qu'est-ce qu'il a fait ? me demande Susan alors que Cassie grogne sur son clavier.
- Il voyait une autre fille en même temps, un grand classique, dis-je, amère.

Je n'ai absolument aucune confiance en la gent masculine. Les hommes sont de sacrés menteurs. J'en viens à songer que, très probablement, Jay a remis son alliance et est reparti peinard en Grande-Bretagne. Ce serait bien un truc qui pourrait m'arriver, ça... Et qui est arrivé à Sookie. Mon cœur se serre douloureusement. C'est forcément ce que Jay a fait. C'est pour ça qu'il n'a laissé aucun mot. Il a eu ce qu'il voulait, il est retourné à sa vie.

J'inspire doucement. Je ne vais pas me laisser abattre par tout ça. Mieux vaut ignorer ce profond sentiment d'insécurité qui déferle sur moi.

- Qu'est-ce que tu lui réponds ? demandé-je alors en chassant mes pensées.
- D'aller se faire mettre, rétorque Cassie en terminant son message. Si encore il me l'avait avoué, mais non !
- Tu l'as pris sur le fait ? demande Susan, intriguée.
- Même pas. J'aurais préféré, j'aurais pu avoir une rupture des plus théâtrales. Non, j'ai seulement fouillé son portable.

Sa méthode m'a souvent laissée perplexe, mais après tout... Susan, par contre, ne masque pas sa surprise. Elle ne connaît pas encore bien Cassie. Cassie est... entière.

- C'est un truc que tu fais couramment ? s'amuse Susan avec une bonne dose de doute.

Cassie dodeline la tête.

- J'ai suivi un principe fondamental de Joan.

C'est à mon tour de croiser les bras, l'air dubitatif.

- Si, souviens-toi... Quand elle disait qu'il fallait creuser, creuser, toujours creuser plus loin jusqu'à trouver ce petit éclat de poterie qui donnerait tout son sens au trou que tu venais de faire.

Mes paupières papillonnent tandis que mon amie sourit de toutes ses dents.

- Je crois qu'elle parlait vraiment d'archéologie, là.
- Chacune de ses leçons s'applique dans un autre domaine, maintient Cassie.

Je me mets à rire en secouant la tête. Elle a, elle aussi, l'art et la manière de toujours retomber sur ses pattes.

- Tu as quelqu'un, toi, Susan ? demande-t-elle pour réorienter la conversation.

Une voile rose recouvre les joues si blanches de l'étudiante.

– Oui et non.

– Qu'est-ce que ça veut dire ! s'exclame Cassie avec curiosité.

– Je ne peux pas vraiment en parler, c'est trop tôt.

– C'est Nathan ? lance directement mon amie.

– Non, se dépêche-t-elle de répondre. Je préfère les hommes un peu plus matures, franchement.

Les étudiants sont des gamins.

Cassie se tourne vers moi et hausse rapidement les sourcils. Je lui ai souvent sorti cette excuse lorsqu'elle voulait me caser avec un camarade.

– J'ai hâte de commencer les fouilles, ajoute Susan. Il sera là et ce sera plus simple de se voir sur notre temps libre.

Son téléphone sonne à l'instant même où Cassie voulait reprendre l'interrogatoire.

– C'est Nathan, il doit nous chercher.

Elle fait trois pas pour répondre. Mon amie m'attrape le bras.

– Tu as un pronostic ? murmure-t-elle.

Par chance, c'est l'amant de Susan qui pique désormais sa curiosité assoiffée, et non plus le mien.

– Quelqu'un de Boston ? C'est pour ça qu'elle ne peut pas nous en parler vraiment.

– Ou alors...

Elle laisse la suite en suspens, captivant mon attention par la même occasion. Il n'y a vraiment qu'elle pour me faire apprécier autant l'art du potin.

– Henstridge.

Je crois que le visage éberlué que je lui offre en retour l'enchanté bien plus que sa propre déduction.

– Qu'est-ce que tu racontes encore ?

– « Jasper m'a dit que... »

– Même nous, on appelle Joan par son prénom.

Cassie lève un index passionné et me fait l'impression d'une prestidigitatrice qui sort carte sur carte de son jeu pour en arriver à la chute de son tour.

– Un homme plus mature...

Je prends la position de l'avocate de la défense.

– C'est peut-être un étudiant de dernière année.

– Les garçons de l'université sont bien légers. La preuve ! Mon ex. En plus, elle a hâte d'être en Égypte. Tout le monde vit dans la même maison pendant un mois, et fatalement, elle sera plus proche de Henstridge.

– Mais il ne sera pas le seul homme mature dans cette maison, il y aura aussi des archéologues confirmés.

– Elle aurait pu nous dire son nom si ce n'était que ça.

Bon, OK, elle commence à me convaincre.

– Henstridge n'a qu'une trentaine d'années, continue Cassie. Susan est canon, ils couchent ensemble et il l'aide à voir les parures de la réserve.

Je croise les bras.

– Possible. Après tout, vu le portrait qu'en fait Joan, ce ne serait pas étonnant qu'il profite de sa position de prof pour coucher avec ses étudiantes.

– Il ne serait pas le premier.

Je ne l'ai toujours pas rencontré, mais il me semble de plus en plus détestable. J'observe la si douce Susan raccrocher et la plains un peu. L'ascendance d'un homme peut être destructrice sans que l'on s'en rende véritablement compte. J'espère qu'elle sait ce qu'elle fait. Un garçon la rejoint, lui aussi le portable à la main. Aussi grand qu'elle, les cheveux d'un châtain plutôt clair et les yeux noisette, il s'avance vers nous tout sourire. Il porte assez fièrement un sweat avec le nom de son université et à ses couleurs : gris aux lettres rouges. Il est vraiment du genre mignon, sans trop en faire.

– Les filles, je vous présente Nathan. Nathan, voici Cassie et Aly, des étudiantes de Joan Bates.

– Vous allez pouvoir nous en dire plus sur la redoutable Joan, plaisante-t-il avec tout de même une once de sérieux.

Cassie se porte volontaire pour esquisser un portrait de notre directrice – alors que nous ne savons toujours rien sur Henstridge. Entre un « elle est au top, niveau publications » et un « je l'ai vue arriver à six heures du matin un jour, moi je rentrais me coucher », je guide nos invités jusqu'au *food truck* du campus pour leur proposer un véritable burger américain.

– Vous avez déjà publié, vous ? demande Susan en regardant le menu du jour écrit à la va-vite sur une ardoise.

– Deux fois, dis-je avec un petit haussement d'épaules. Mais ce sont des articles dans la revue de l'université, personne ne les a lus.

– T'es trop modeste, assure Cassie.

Elle dit ça pour ne pas me répéter que je me dévalue, mais c'est plus fort que moi. Je suis surtout très contente que l'on puisse signer seulement de l'initiale du prénom suivie du nom, ce qui me permet d'escamoter le choix étrange de mes parents. La communauté des archéologues ne va me

connaître que sous cette signature : A. Wick. Par-fait.

– Ses contributions sont très bonnes, ajoute Cassie. Moi, je finis mon premier article et j’ai tellement la pression ! Joan l’a déjà relu deux fois et m’a demandé d’ajouter tellement de choses !

– Il me semble qu’on reçoit votre revue à Londres. Jasper a dû les lire, me déclare Nathan avant de passer sa commande.

– Certainement, assure Susan. Tu devrais vraiment parler avec lui de ton sujet de thèse, Aly, appuie-t-elle. Ça lui plaira probablement. L’échange est fait pour ça, après tout.

Je me sens flattée. Henstridge a une certaine réputation dans le milieu. Mais le talent ou les capacités dans une discipline ne vont pas forcément de pair avec un fond bienveillant ou responsable. Beaucoup de chercheurs sont très doués, mais aussi insupportables et égoïstes.

– Je ne participe pas vraiment à l’échange, dis-je un peu plus confortée dans ma décision initiale.

– Pourquoi ? s’étonne Susan.

Nathan, les doigts dans les frites brûlantes, me fixe lui aussi avec incompréhension. Cassie, qui a déjà tenté de me convaincre d’y participer plusieurs fois et a jeté l’éponge depuis longtemps, esquisse une moue désabusée et en profite pour commander à son tour.

– Je ne me sens pas de partir à l’étranger pour l’instant.

J’ajoute une petite grimace de circonstance en espérant qu’ils se contentent de cette réponse lapidaire. J’ai déjà franchi un grand pas cette nuit, je n’ai pas envie de me précipiter plus avant dans l’inconnu.

– Tu sembles si proche de Joan pourtant, commente Susan.

– Oui, mais elle a fini par comprendre.

Même si elle n’a pas encore lâché l’affaire.

– C’est dommage, on aurait pu te faire découvrir Londres, renchérit Nathan. Mais je comprends, mon frère Will est dans la même dynamique. Enfin, dans le même immobilisme, en fait.

Son regard s’est assombri et le ton de sa voix a baissé, comme s’il se rendait compte qu’il en disait trop.

– Il ne veut pas bouger de Londres, mais je ne perds pas espoir, lâche-t-il avec un peu plus d’entrain.

Je fronce les sourcils en tentant de décrypter le véritable sens de tout ça. Susan, qui pose sa main sur le bras de Nathan avec un demi-sourire, en profite pour lui piquer une frite comme pour alléger le poids qui vient de s’abattre sur les épaules de son ami. Ce dernier, subitement plus rouge, proteste en retirant sa barquette, déclenchant un rire. Si Susan n’a pas d’attirance pour lui, en revanche, le garçon n’est pas insensible aux charmes de sa jolie compatriote.

– J’ai tout tenté pour convaincre Aly, mais rien n’y fait, intervient Cassie en me tendant un burger. Tiens, c’est à mon tour de régaler.

– Si jamais j’arrive à quelque chose avec Will, je te tuyauterai, promet Nathan, sur le ton de la plaisanterie.

– Deal ! approuve Cassie.

Susan attrape sa commande et nous nous éloignons à petits pas, l’esprit un peu plus léger. Nathan se met à marcher près de moi.

– Ne te laisse pas démonter par les autres, me dit-il d’une voix un peu plus basse. Mon frère n’a pas vécu que des choses faciles et il n’a pas forcément envie d’en parler.

Il pousse un léger soupir à la fin de sa phrase. Le poids du silence est aussi quelque chose que l’entourage doit supporter, je m’en rends bien compte.

– Mais il a ses raisons et elles sont bonnes. Je suis sûr que toi aussi.

D’une simple phrase, Nathan, ce garçon que je viens à peine de rencontrer, m’offre le meilleur soutien possible et ne me demande même pas de me justifier. Je lui souris en retour avec la plus grande sincérité.

– Merci.

Au bout de quelques pas et de plusieurs bouchées, Cassie reprend la parole.

– C’est à vous de nous parler de Henstridge !

– On ne sera pas vraiment objectifs, s’amuse Nathan. Mais Jasper est plutôt génial. En tant que chercheur et en tant que professeur.

C’est sûr, ils ne seront pas objectifs. J’ai presque envie de poser une main sur l’épaule de Nathan en compatissant. S’il savait que Susan et Jasper couchent très probablement ensemble, il le trouverait moins génial... Je croise d’ailleurs le regard de Cassie qui observe de près les réactions de Susan.

– Il a eu des moments très difficiles ces dernières années, après la prise d’otages, affirme Susan. Je suis contente qu’il reprenne les fouilles cette année.

Ces paroles confortent certainement mon amie dans ses soupçons de relation secrète entre le professeur et son étudiante. Pour ma part, je me dis que Henstridge a dû porter sur ses épaules un sacré poids de culpabilité pour éviter les chantiers quatre années de suite. Joan a perdu David, mais elle a repris les fouilles l’année suivante en veillant un maximum à la sécurité de ses étudiants. Si vraiment il était innocent de tout, c’est ce qu’il aurait dû faire...

– On le soutient tous en tout cas, termine Susan.

Les étudiants de Henstridge ne connaissent pas d’autre version que celle qu’il leur assène. Un

directeur de département, ça en impose. Et s'il est un grand manipulateur, rien de plus simple que de conserver son petit monde sous sa coupe. Surtout s'il couche avec ses étudiantes.

Je suis de plus en plus curieuse de voir à quoi peut bien ressembler un type pareil. Vivement la réunion qui aura lieu en milieu d'après-midi, dans le grand amphithéâtre du département ! Tous les étudiants en archéologie sont invités à écouter Joan et Henstridge parler de l'échange et des futures fouilles.

Cassie plonge sa main dans sa poche pour en sortir son portable avec un grognement.

– Encore... grommelle-t-elle.

Je me rapproche d'elle, tandis que Susan et Nathan se mettent d'eux-mêmes un peu à l'écart.

– « Je veux m'expliquer. » Je ne sais pas ce qu'il ne comprend pas au juste dans une rupture !

– Tu ne préférerais pas l'écouter et en finir ?

– Pour qu'il me dise quoi ? « Un homme a des besoins. » « Ce n'est pas moi, c'est elle. » « Je ne savais pas ce que je faisais... » Je te jure, j'en ai terminé avec ce genre de mecs.

Cassie a toujours eu un faible pour les mauvais garçons. Ça la contrarie, mais elle le reconnaît. Elle me prend le bras et me regarde dans les yeux.

– Cette année, c'est notre année, Aly. Et on va commencer par creuser le mystère Jay. Creuser, toujours creuser plus loin jusqu'à trouver ce petit éclat de poterie qui donnera tout son sens à la nuit de passion que tu viens de passer.

J'ai envie de glousser comme une ado, mais je me contente de rougir.

– Et toi, maintenant que t'en as fini avec l'autre minable, tu trouveras peut-être un lord anglais plein aux as à Londres, suggéré-je en pouffant.

Le large sourire amusé de mon amie me fait plaisir.

– Peut-être ! En attendant, tu as une tache sur ton chemisier.

Surprise, je baisse les yeux sur ma poitrine : mon manteau est entrouvert et une belle pastille de ketchup décore le jaune moutarde de mon vêtement. Zut... À quelques heures de la réunion dans l'amphithéâtre ! Je n'ai pas le temps de rentrer me changer, j'ai encore tellement à faire. Il ne me reste plus qu'à cacher la misère avec mon écharpe. J'espère que je vais passer inaperçue aujourd'hui.

6. Entre elle et lui

L'amphi est plein à craquer et tout le monde est très impatient de voir les deux ennemis se tenir côte à côte pour inaugurer le premier échange entre les deux universités. Cassie me garde une place tandis que je file dans le couloir. Joan m'a demandé d'aller lui chercher des livres à la bibliothèque, je vais probablement louper le début.

– Et voilà le premier, annonce le bibliothécaire en déposant lourdement un énorme ouvrage, aussi grand qu'épais.

Le « boum » produit sur le comptoir me fait écarquiller les yeux.

– Je vais chercher le second.

J'acquiesce en le regardant s'essuyer les mains et s'éloigner dans la réserve. Je lisse la belle couverture en cuir rouge ancienne et lis le titre en lettres d'or : *Les relevés et cartes des chantiers de fouilles de Louxor*. Je profite du comptoir désert pour le feuilleter. Je crois que Joan a l'intention de rouvrir une zone très anciennement fouillée en espérant découvrir des tombes que ses prédécesseurs n'auraient pas vues. Je tourne une à une les pages et admire les notes tapées à la machine et collées dans le coin d'un plan détaillé. Il y a même quelques retouches à l'encre de Chine, ici et là.

Je suis plutôt convaincue de ne pas vouloir partir, mais au fond de moi, j'ai envie de voir ça. Les paysages dont m'a tant parlé Joan, je les parcours souvent en pensée. On commence par accoster sur la rive ouest du Nil, puis on avance parmi les cultures zébrées de rigoles d'irrigation, les palmiers en bouquets sous lesquels les mules mâchent lentement des herbes sèches... La maison de fouilles apparaît un peu plus loin, entourée de colosses manchots et décapités, de restes de murs branlants recouverts de hiéroglyphes et de figures divines... Et derrière, la partie désertique, la montagne, les vallées, les tombes creusées dans la roche, le sable et la terre à déblayer pour trouver quelques témoignages des anciens...

Je referme le livre avec un soupir. Si je me mets en tête de partir l'année prochaine, j'aurai quelques mois pour me préparer à cette idée. C'est peut-être un objectif tout à fait raisonnable.

– Et le second, déclare le bibliothécaire en déposant un petit dictionnaire, le *Who's Who* de l'égyptologie.

– Merci, dis-je encore un peu rêveuse, avant de tenter de soulever le tout.

– Ça va aller ?

– Ça devrait.

Je serre l'ensemble contre moi. La pile de livres me bouche plus ou moins la vue, je dois lever la tête pour me diriger. Je sors de l'espace des demandes, traverse l'immense salle de lecture dans

laquelle quelques étudiants travaillent dans un silence religieux, et me retrouve devant les grands battants de la bibliothèque. Je n'avais pas pensé à la porte fermée qu'il faudrait forcément ouvrir. Je reste plantée devant quelques secondes avant de grogner. Il faut que je pose ma charge avant tout. J'aurais dû partir avec un chariot à roulettes, ou un stagiaire...

– Un coup de main ?

Oh, la brave âme !

Je pivote en direction de la voix et laisse brusquement tomber les deux livres sur le plancher. La détonation brutale résonne dans la grande salle, faisant lever le nez de tous les lecteurs concentrés. Un « chut ! » d'élève zélé retentit même un peu plus loin.

Jay ! Là, devant moi !

Je me fige sans me préoccuper des bouquins à terre. Il semble surpris lui aussi, un peu moins hébété que moi, certes. Tout se brouille dans ma tête. Depuis ce matin, il est passé d'un amant exceptionnel à un mari en escapade, avec les options « bon souvenir à conserver » et « écrivain mystérieux à découvrir ». Là, maintenant, je ne sais plus trop ce qu'il est. Bon, il est toujours aussi séduisant, ça, c'est indéniable. Ses cheveux sont un peu mieux coiffés qu'hier soir, ses yeux étincellent toujours autant, et ses délicieuses fossettes se creusent au fur et à mesure qu'il me regarde.

– Alaska.

Il jette un œil sur les livres et se baisse pour les attraper.

Si on invoque son nom toute une journée, il finit par apparaître ? Comme ça ?

Bon sang ! Il faut que je me reprenne. Je secoue la tête et attrape le petit dictionnaire qui a glissé sur le côté. Évidemment, il prend le grand ouvrage sous un seul bras et ouvre la porte de la bibliothèque pour que nous sortions. Mon cœur s'emballe violemment. Je devrais lui en vouloir d'être parti comme ça, vraiment. Mais en fait, je ne ressens que le plaisir de le revoir. D'ailleurs, nous restons plantés face à face dans le couloir. Les mots sont coincés au fond de ma gorge, je ne peux pas m'empêcher de le dévisager et de rougir. Il a enfilé un costume gris bien ajusté, avec une fine cravate noire. Il est... désespérément beau !

– Toujours aussi maladroite ?

Ses mots me sortent de ma léthargie. Sa voix est un peu taquine, mais aussi douce que cette nuit. Tout mon être tressaille sous son ton grave et complice. J'ai l'impression d'être mise à nu. Je déglutis et suis son regard : il pointe vers ma poitrine. Je m'emballe, imagine à nouveau ses caresses, puis j'aperçois ma tache. Décidément, je n'aurais pas toujours offert une image impeccable... Je réajuste mon écharpe.

– Oh, euh, oui.

Que dire d'autre ? Ça a l'avantage de le faire sourire.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demandé-je alors, bien que je me fiche pas mal de sa réponse.

J'ai juste besoin de le retenir alors que je suis attendue. Jay pose sa main inoccupée dans ses cheveux pour les lisser. Ce n'est que maintenant que je remarque la distance qu'il maintient entre nous. Il n'a peut-être pas envie de s'afficher avec une étudiante d'ici.

– J'ai un rendez-vous, répond-il simplement.

Beaucoup de visiteurs arpentent les couloirs de l'université. Trouver un écrivain ici, ce n'est vraiment pas étonnant. Il doit faire des recherches pour son roman et notre bibliothèque, qui rassemble tant d'ouvrages historiques, est un lieu privilégié pour des auteurs en quête de sources.

– Je suis désolé pour ce matin, j'ai dû partir tôt pour préparer ma venue ici, ajoute-t-il, plutôt embêté.

Une petite voix grogne au fond de moi et me répète que laisser un post-it pour prévenir, ça ne prend même pas deux minutes. Mais elle est terrassée par l'aura de Jay. Je me sens à nouveau comme un astre attiré par le Soleil. Je devrais répliquer avec un peu plus de hargne, mais c'est plus fort que moi, je hoche la tête et me dis qu'au fond, ce n'est pas si grave. S'il avait voulu m'ignorer, il ne serait pas venu à ma rescousse, il se serait terré dans la bibliothèque en attendant que je sorte.

– Je comprends.

Ma nervosité atteint à nouveau un sommet. Il m'attire toujours autant et je n'ai pas très envie de me tirer une balle dans le pied en le repoussant. Non, je vois plutôt une occasion en or de l'inviter à boire un café... et de lui demander son numéro !

– Je vais dans cette direction.

– Moi aussi.

Il garde contre lui le gros livre et j'imagine qu'il m'aurait suivie si nos directions avaient été opposées. Gentleman jusqu'au bout. Même si un vrai gentleman aurait peut-être laissé un post-it... Nous marchons donc côte à côte. L'amphi est juste au bout du couloir, je n'ai pas de temps à perdre. Comment l'inviter ?... Comment fait Cassie ? Elle trouve toujours les mots justes. Les battants de l'amphi sont déjà en vue. Pas de panique. Je me tourne vers lui en ralentissant un peu. Jay aussi a envie de dire quelque chose, mais je le devance, hésitante.

– Est-ce que...

Il s'arrête au son de ma voix devant l'amphi sans savoir que c'est là ma destination. Heureusement qu'il le fait, sinon je crois que j'aurais continué au-delà. Il plante son regard turquoise dans le mien, me faisant frissonner par la même occasion, et attend. Ce n'est pas si compliqué, je me lance.

– Est-ce que ça te dit de boire un café, ce soir ? On pourrait, hum...

J'ai subitement le regard fuyant malgré moi. Je me fais bêtement l'effet d'une collégienne devant son premier *crush*.

– ... sortir ensemble.

Mon cœur tambourine, mes mains sont à nouveau moites, je reprends mon souffle. Jay se mordille la lèvre inférieure, puis fait un pas dans ma direction. Il pose sa main sur mon bras, ce qui n'arrange pas ma nervosité. Son parfum a un peu changé, il est plus boisé le jour que la nuit, mais reste alléchant.

– Alaska, commence-t-il, l'air embêté. Je suis désolé, mais je dois refuser.

Dans mes prévisions, soit je lui demandais, soit je ne lui demandais pas. Mais je n'ai pas du tout, pas même un seul instant, prévu qu'il pourrait refuser. Je reste droite comme un piquet, incrédule. Je ne comprends pas. Pourquoi ai-je cru qu'il y avait quelque chose entre nous ? Est-ce que je me fais des films depuis le début ? C'était vraiment le coup d'une nuit, en fait. S'il ne m'a pas laissé de mot, c'est parce que, véritablement, il n'a aucune intention de revenir à moi.

– Oh.

C'est tout ce dont je suis capable. Et je vois des signes d'embarras sur son visage. Je tente alors de sourire, histoire de lui montrer que ce n'est pas la fin du monde. C'est mon fameux sourire forcé que j'ai tant employé pour rassurer mon entourage alors que rien ne va...

– OK.

J'aimerais qu'il me rende le livre pour que je puisse enfin me terrer au fond de l'amphi et ne plus penser à rien.

– Écoute, enchaîne-t-il alors. Cette nuit était fantastique.

Les mots de Cassie tournent dans ma tête. Va-t-il me sortir le fameux « c'est pas toi, c'est moi » ?

– Et j'accepterais volontiers, mais tu risques de ne pas aimer ce que tu vas découvrir.

Je fronce les yeux. De quoi parle-t-il ?

Il s'avance jusqu'à la porte, l'ouvre et entre dans l'amphithéâtre. Je le suis des yeux, incertaine. Il me tient la porte, alors j'avance mécaniquement. Joan est debout sur l'estrade, seule. Les bras croisés. Les étudiants rassemblés nous scrutent.

Mon cerveau disjoncte. J'essaie de retrouver mes esprits, mais je n'aime tellement pas ce qui semble l'évidence que je l'occulte.

– Tu t’es perdu ? lance froidement Joan.

Pendant une fraction de seconde, je crois qu’elle s’adresse à moi.

– J’ai rencontré l’une de tes élèves, réplique Jay.

Il prend doucement le *Who’s Who* de mes mains avec un sourire crispé, puis grimpe sur l’estrade pour rejoindre Joan. Elle esquisse un « merci » dans ma direction et m’encourage à aller m’asseoir. Comme un robot, je pivote, monte les marches et rejoins la place que Cassie m’a gardée un peu plus haut. Je me laisse choir, pétrifiée. Mes muscles tremblent, le bout de mes doigts est glacé.

– Je crois que je commence à changer d’avis sur lui, me glisse Cassie.

– Qui ? dis-je, perdue.

– Henstridge, là. Il n’est pas un peu trop canon pour être un ennemi ?

Mon estomac se noue, je me sens légèrement nauséuse. Je me penche en avant pour m’adresser à Nathan, assis de l’autre côté.

– C’est Henstridge ?

– Oui, répond-il en haussant les épaules.

Je reprends ma place.

Que me disait Emaline au sujet de la fuite ? Que tôt ou tard il fallait faire face ? Très bien.

J’ai donc couché avec Jasper Henstridge.

Je me lève d’un bond avec l’envie de dévaler les marches et de détalier d’ici, mais Jasper et Joan portent simultanément les yeux sur moi. Cassie me tire par la manche.

– Tu as une question ? me demande Joan penchée vers le micro du pupitre.

Jasper m’adresse un semblant de regard désolé. Je me rassois et secoue la tête.

– Ça va ? s’inquiète Cassie.

– Oui, dis-je rapidement, mortifiée.

Je bouillonne. Je n’écoute rien de leur exposé sur les fouilles. Je ne prends aucune note. Je ne vois même pas le temps passer. Je sonde ma mémoire à la recherche des conseils d’Emaline. Mais je n’arrive pas à sortir l’image du barrage de ma tête. Selon elle, à force de refouler ses émotions, on se crée un barrage et on n’est jamais à l’abri de le voir céder. Là, tout ce que je perçois en moi, ce sont des fissures énormes dans l’édifice.

J’ai emmené Jasper Henstridge chez moi. Je l’ai vu à poil, il m’a vue à poil, et nous avons couché

ensemble. Le pire ennemi de Joan. J'ai avoué au pire ennemi de Joan que je n'avais jamais eu d'orgasme. Il n'y a aucune chance que je me remette de ça. Et s'il savait qui j'étais depuis le début ? Lui, le grand manipulateur. Il va au café où travaille l'élève de Joan, la séduit, couche avec elle et s'en vante le lendemain. Si jamais Joan apprend ça...

Je plonge ma tête entre mes mains, le cœur au bord des lèvres. La fureur s'empare de moi. Il m'a utilisée pour toucher Joan. Voilà pourquoi il n'a pas laissé de mot ce matin. Il n'en avait pas besoin, il savait qu'on se verrait aujourd'hui. Et je l'ai bêtement invité à boire un café !

Les applaudissements me surprennent. La séance touche à sa fin. Impossible d'en rester là. Les fissures craquent. Cassie se lève, je l'imité, mais je reste dans l'allée pour laisser tout le monde sortir.

- On boit un verre ensemble ce soir ? propose Susan.
- Bonne idée ! s'enthousiasme Cassie.

J'accepte vaguement. Ils m'interpellent, je réponds un truc comme « j'arrive tout de suite... ». Je suis focalisée sur ce que je vais dire à Jay... ou Jasper, dès que l'amas d'étudiants aura disparu. Le fait est que je ne réussis pas à trouver mes mots quand je suis en colère. Je m'emmêle, je balbutie, j'évite donc le plus souvent de l'être. Mais là, c'est plus fort que moi. Je descends les marches lentement, Joan est heureusement accaparée par plusieurs élèves qui la traînent dans le couloir sous un flot de questions. Le problème, c'est que Jasper, qui est encore là, est bien entouré lui aussi. Les étudiantes papillonnent même.

Insidieusement, la jalousie se mêle à la rage. L'image de Susan rejailit. Le salopard ! Il aligne les étudiantes ! Il couche avec Susan et avec moi !

Le nuage qui gravite autour de lui finit par se dissiper, les derniers élèves sortent de l'amphi, me laissant seule avec lui. Il n'a pas fait un pas, il me regarde de loin et m'attend. Je m'approche, fulminante. Alors que je me plante devant lui, il met ses deux mains en avant avec une prévention clairvoyante.

- Alaska, je suis désolé.

Et là, je rugis, incapable de me contrôler.

- Ne m'appelle pas Alaska ! Tu n'es qu'un menteur ! Un manipulateur !
- Ce n'est absolument pas...
- N'essaie pas de déformer la vérité ! Tu t'es servi de moi ! Toi et ton...

Je me mets à chercher mes mots.

- ... allure sexy à deux balles !

Probablement pas la meilleure attaque. Il en reste même muet.

- Profites-en bien, c'est la dernière fois qu'on se voit !
- Tu ne viens pas à Londres ? Ni en Égypte ? me demande-t-il, surpris.
- Certainement pas, non !

Un soulagement au milieu de cette débâcle.

- C'est idiot si c'est à cause de moi.

Sa réponse déchaîne un peu plus ma fureur.

- Tout ce qui est idiot ici, c'est toi et ta ridicule tentative de magouille ! Mais tu n'auras pas ce que tu veux !

Je me rends compte que je suis blessée. C'est ça, le terme. Pour la première fois aujourd'hui, je regrette d'avoir croisé sa route.

- Écoute, je ne sais même pas de quoi...
- Tu peux le dire à Joan, ça ne changera rien !

Il pousse un soupir et baisse les yeux. Aucune chance qu'elle l'écoute de toute façon. Et moi, j'ai bien trop peur que Joan l'apprenne pour ne pas le mettre en garde

- Tu peux faire ce que tu veux, tu n'arriveras pas à sa cheville ! Elle est plus honnête, talentueuse et sincère que tu ne le seras jamais !

Il lève les yeux à cet instant, l'air agacé et tourmenté à la fois, puis les déporte derrière moi et se redresse légèrement.

- Joan !

Je jette un œil au-dessus de mon épaule, le cœur battant. Joan pose sa main sur mon bras et se poste à mes côtés. Depuis quand est-elle là ? Qu'a-t-elle entendu ? Je panique ! La sueur perle sur mon front, j'ai la gorge obstruée, je crains de fondre en larmes d'un instant à l'autre.

- Je vois que tu fais connaissance avec ma meilleure élève, dit-elle avec un sourire jubilatoire. Alaska Wick.

Elle a dû assister à mon coup de gueule, sans vraiment comprendre le fond du problème, et doit s'en réjouir intérieurement, mais je ne peux m'empêcher de rester paralysée. Je suis coincée entre eux. Entre mon cher mentor et ma désastreuse aventure d'une nuit.

- Je sais qu'elle est douée, j'ai lu ses papiers dans la revue de Boston, dit-il avant de murmurer « A. Wick » avec un demi-sourire.

Puis, il secoue la tête en serrant les dents. Son comportement, que je suis bien incapable d'interpréter, me brise le cœur. Jusque-là, je pouvais décrypter ses réactions, mais maintenant je fais

face à un inconnu. Que veut-il dire ? Qui est-il ?

– Eh bien, j'étais ravi de faire ta connaissance, Alaska.

– Aly, dis-je froidement.

– Pas si vite, reprend Joan. Vous allez vous revoir très bientôt. Aly est mon assistante sur cet échange, elle va m'aider à organiser les fouilles et elle va me seconder sur le chantier. Je suis sûre que vous saurez collaborer étroitement tous les deux.

Je tourne un visage blême vers elle. Elle se sert un peu trop vite de l'apparente mésentente entre Jay et moi pour me promouvoir au rang de bras droit ! Elle doit probablement me voir comme une infallible alliée sur cet échange, mais ce n'est vraiment, vraiment pas une bonne idée ! Et je ne peux même pas le lui dire. Comment contredire Joan devant Henstridge ?

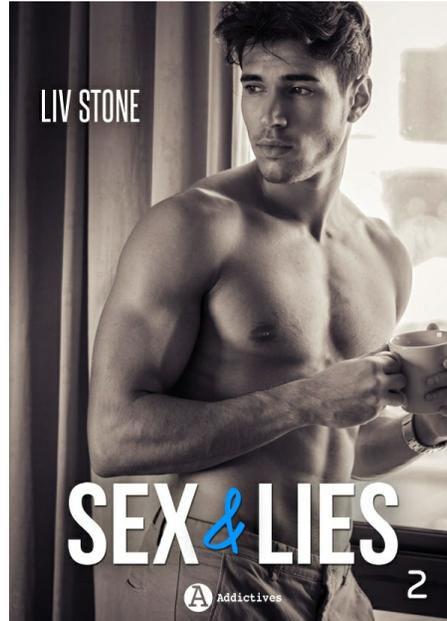
– J'espère que vous vous entendrez bien ! finit-elle en surjouant une allégresse débordante d'ironie.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Sex & lies - Vol. 2

Alaska est étudiante en archéologie, farouchement attachée à son indépendance et à sa liberté. Jasper est professeur, britannique et séduisant... Et c'est aussi l'ennemi du mentor d'Alaska, à qui elle doit tout. Alors par loyauté, elle le hait. En plus, il est arrogant et insupportable, aucun risque qu'elle change d'avis ! Quoique... Un voyage en Égypte, et tout bascule... Mais être avec Jasper, c'est trahir les siens. Alaska va-t-elle succomber à l'ennemi ?



Découvrez *Beautiful Lovers* d'Ena Fitzbel

BEAUTIFUL LOVERS

Extrait premiers chapitres

ZSAN_001

« Les circonstances qui conduisent à la pratique de l'amour sont plus intéressantes que la joute amoureuse elle-même. »

Charlie Chaplin (acteur britannique, 1889-1977)

« 33 ans, les cheveux châtain clair, les yeux bleus, un physique de rêve, Julia, la plus jeune de mes sœurs, est aussi la plus féminine, la plus secrète et surtout la plus horripilante de toutes.

Elle ne se confie jamais, même à Maman. Personne ne sait vraiment ce qu'elle fait dans la vie. Aux dires d'Audrey, qui réussit parfois à percer sa carapace, elle serait intermittente du spectacle [...]

À ma connaissance, elle n'a pas de petit ami. Qui donc pourrait supporter son sale caractère ? »

William Charleroi, frère de Julia

1. Le père de mes enfants

Julia

Un lundi après-midi de juillet

Il y a des jours où j'aimerais rentrer dans ma tanière pour ne plus en sortir. Depuis que ma sœur Audrey m'a donné l'idée du siècle pour accroître mon chiffre d'affaires, l'enfer a ouvert grande sa gueule brûlante afin de mieux me recevoir. J'aurais dû refuser. Après tout, mon entreprise marchait très bien. Mais sa proposition était si alléchante que je me suis laissé tenter.

D'une part, elle nécessitait peu d'investissements de base ; de l'autre, il existait une véritable demande du côté de ma clientèle. Quelques travaux d'aménagement, ainsi qu'un peu de mobilier, suffisaient. Il ne me restait plus qu'à embaucher un employé.

C'est d'ailleurs pour cette raison qu'Audrey et moi sommes réunies aujourd'hui. Dans quel autre but nous enfermerions-nous au sous-sol par un radieux après-midi de juillet ? Dans quelques minutes, les candidats au poste défileraient dans mon bureau. Un seul sera choisi. Je signerai alors un pacte avec le diable. Un diable d'un tout nouveau genre, puisqu'il sera jeune, beau et en pleine possession de ses moyens ! Il n'aura pas son pareil pour divertir les demoiselles et les détourner du droit chemin.

Autant vous dire que les ligues de vertu vont me tomber dessus à bras raccourcis ! Les journaux s'empareront de l'histoire. Ma photographie figurera en première page. C'en sera terminé de ma tranquillité ! À chaque repas de famille, mes sœurs jumelles me sermonneront, mon frère William ne se gênera pas pour me railler. Quant à mes parents, n'en parlons pas ! S'ils ne décèdent pas dans l'année d'une crise cardiaque, j'ai bien de la chance.

Je crois que je vais trop loin. Mais avec Audrey qui trépigne d'enthousiasme, tout à côté de moi, il m'est impossible de revenir en arrière. Et puis, ce n'est pas mon genre de fuir mes responsabilités. L'annonce sur Internet ayant porté ses fruits, ma boîte de nuit est pleine à craquer de jeunes hommes disposés à nous montrer leurs talents. Je me dois de les recevoir.

Maudite Audrey ! C'est le pire jour de ma vie, si l'on excepte bien sûr la fois où mon frère William m'a enfermée dans une cave toute sombre et m'y a laissée pendant plusieurs heures. La nature ne m'a pourtant pas dotée d'un caractère impressionnable. Je suis l'heureuse propriétaire du Pink Bikini, une discothèque sur le boulevard Saint-Laurent, au cœur d'un quartier animé de Montréal. Et, croyez-moi ou pas, chaque nuit, j'en vois des vertes et des pas mûres ! Alcool, sexe, drogue... Oui, mais là, c'est différent !

– On fait entrer le premier ? me demande ma sœur, toute guillerette, alors que je feins la

nonchalance.

En réalité, je suis proche de l'implosion. À la fin de la journée, il me manquera quelques centimètres, tant je me suis ratatinée dans mon fauteuil. Quoiqu'il fasse plutôt chaud dans mon bureau, puisque la climatisation a été arrêtée, je baigne dans un marécage de sueurs froides. Habituellement, c'est Stevie, mon homme à tout faire, qui procède au recrutement des danseurs. En l'absence d'adhésion de sa part à mon projet, aujourd'hui j'en assume seule la charge. Non que ça me déplaise de regarder de beaux apollons se déshabiller ! J'appréhende simplement la réaction de mon entourage, lorsque le Pink Bikini fera les gros titres de la presse.

– Débrouille-toi toute seule ! Je ne bouge pas d'ici, rétorqué-je, me redressant dans mon fauteuil.

– Allez, Julia ! Ne fais pas cette tête de déterrée. Tout va bien se passer.

– Tu en as de bonnes, toi ! Je joue gros dans toute cette histoire, moi ! Il y va de la réputation du Pink Bikini. Et si je perdais ma clientèle d'habitues ?

– Tu te fais du mauvais sang pour rien, me dit Audrey, qui n'a jamais eu le sens des réalités. Tes clients ont besoin d'un peu de nouveauté. Ça leur fera le plus grand bien, à tous ces croûtons !

– Ces croûtons, comme tu les surnommes, font bouillir ma marmite, ma vieille ! Alors, respect ! la rembarré-je vertement.

Parce que rien ne m'exaspère plus que sa manie de tourner en dérision l'objet de mes préoccupations.

– OK, OK ! On ne s'énerve pas contre sa sœur préférée, qui ne te veut que du bien ! Grâce à moi, tu vas augmenter ton chiffre d'affaires. Tu vas également rencontrer les plus beaux étalons du Québec. Le fin du fin en matière de reproduction !

Sur ces mots, elle me tapote l'épaule et se lève de sa chaise. Le clin d'œil satanique qu'elle me décoche me laisse pantoise. « Étalons », « reproduction » ? Que signifie donc ce langage abscons ?

À ce que je sache, le but des entretiens d'aujourd'hui est de recruter un danseur. Certes, il sera d'un genre particulier, dans la mesure où sa mission consistera à animer des enterrements de vie de jeune fille. Nous le choisirons sexy, bien bâti, excellent dans l'art du strip-tease et capable d'offrir certaines prestations à nos clientes. Ces demoiselles ne sont-elles pas censées vivre leur dernière soirée de débauche avant de se ranger définitivement ?

Pendant qu'Audrey se dirige vers la porte d'entrée, contournant mon bureau en bois, puis la table ronde en verre sur laquelle sont disposés des rafraîchissements et des gâteaux, je réfléchis au sens de ses propos. Car ce n'est pas dans son habitude de lancer des paroles en l'air. À mon avis, elle a quelque chose derrière la tête.

De deux ans mon aînée, elle a toujours été plus vive que moi. Décidément, nous ne nous ressemblons pas. Hormis nos yeux, bleus comme ceux de notre mère, nous n'avons pas les mêmes attributs physiques et mentaux.

De couleur brune, ses cheveux coupés au carré lui tombent épars sur le front, lui donnant une

allure décontractée. Les miens, d'un châtain presque blond, sont noués en queue-de-cheval. Pas une mèche ne dépasse. Elle porte des vêtements de sport tous identiques ; je possède une vaste garde-robe affriolante. Elle aime les femmes et vit en couple avec Claire ; quoique célibataire, je préfère les hommes. Bibliothécaire à Mirabel, elle dispose de beaucoup de temps libre ; ma discothèque m'accapare entièrement.

Enfin et surtout, son caractère espiègle, son tempérament enjoué lui attirent la sympathie de son entourage. William, le benjamin de notre famille, est bien le seul à la trouver antipathique. Quant à moi, je suis plutôt introvertie. Mais n'allez pas croire que je n'ai pas d'amis. Simplement, j'ai du mal à m'ouvrir aux autres. Audrey est mon unique confidente.

Pour en finir avec les comparaisons, je dirais que ma sœur détient quelques milliers de neurones de plus que moi. Aussi, lorsqu'elle atteint la porte de mon bureau, je n'ai toujours pas décrypté ses propos.

– Minute, ma vieille ! m'écrié-je brusquement, tandis qu'elle s'apprête à tirer sur la poignée. J'aimerais savoir ce que tu entends par « reproduction » ?

Même si j'adore Audrey, il m'arrive parfois de la rudoyer. Je déteste la manière qu'elle a de me démontrer sa supériorité intellectuelle.

– Ben quoi ! Tu as dépassé la trentaine, et tu n'as pas encore d'enfant.

– Je n'en veux pas.

C'est faux ! Depuis que j'ai fêté mes 33 ans, je ne pense qu'à ça. Cette lubie a germé dans mon esprit au lendemain de mon anniversaire. Désormais, ses racines sont si profondes que l'idée de mourir sans une descendance me crée un vide. Chaque matin, il se creuse un peu plus.

Comme je ne m'appelle pas Immaculée Conception, j'ai déjà commencé à étudier toutes les solutions. L'adoption ne m'intéresse pas. C'est compliqué, la procédure est bien trop longue. En outre, je désire un enfant de ma chair.

Je me suis donc renseignée sur le programme d'accès au sperme de donneur. Très bonne nouvelle : ici au Canada, une femme célibataire, souhaitant enfanter seule, peut y prétendre. Cependant, un petit détail me chiffonne, de sorte que je rechigne encore à m'y inscrire. Sauf cas particulier où une âme charitable se propose de vous offrir ses précieux spermatozoïdes, le don de sperme est anonyme. Or, je n'ai jamais aimé confier ma destinée au hasard.

– OK ! Je veux bien te croire, réplique Audrey qui, les mains sur les hanches, se tourne vers moi. Mais si j'étais toi, je sauterais sur l'occasion pour me choisir un géniteur, en plus d'un danseur.

– Il n'en est pas question ! Un enfant doit avoir une mère et un père pour se développer correctement.

Je n'en crois pas un mot. La preuve : mon frère William a bénéficié de parents exemplaires, ce qui ne l'empêche pas d'être complètement dérangé ! Néanmoins, je ne doute pas un seul instant que

l'argument fera mouche. Audrey lit tellement de livres idiots qu'elle n'y trouvera rien à redire. Fin de la discussion !

– Oh, pitié ! Pas de ça avec moi ! soupire-t-elle, tout en soufflant sur les mèches rebelles lui barrant l'œil droit. Ne joue pas tes mères la pudeur ! Un enfant a uniquement besoin d'amour. Un point c'est tout !

– Et que diront Papa et Maman ?

– Ils acceptent bien de recevoir Claire à leur table ! Je ne vois pas pourquoi ils ne baptiseraient pas un bâtard.

Pour sûr, elle n'a pas tort ! L'orientation sexuelle d'Audrey n'a jamais choqué mes parents. Je ne pense pas qu'ils refuseraient d'accueillir un enfant de père inconnu. D'autant que ce serait leur premier petit-enfant.

À 38 ans, Laurie et Émilie, mes sœurs jumelles, ne veulent pas procréer. Audrey n'est pas pressée d'adopter. Quant à ce pervers de William, il vient juste de se marier avec une journaliste parisienne adorable. Tel que je le connais, il va s'en repaître jusqu'à l'épuisement. Pauvre fille ! Plus jamais elle ne réussira à marcher et encore moins à porter un enfant.

Toujours est-il que la proposition d'Audrey a le mérite d'apporter une solution à mon problème. Je me laisserais bien tenter. Mais son regard moqueur m'exaspère. Je dois pourtant admettre qu'elle a toujours raison. Et elle le sait ! Par pur esprit de contradiction, je décide de ne pas capituler trop vite.

– Je ne veux pas d'un homme dans mon lit ni dans ma vie, rétorqué-je sèchement.

– Qui te parle d'insémination artisanale. Après avoir vérifié que ton étalon dispose de qualités intéressantes, tu lui achèteras son sperme. Et ensuite : bye-bye, l'asticot !

– Et s'il réclame la paternité ?

– Pff ! Je ne connais aucun homme assez fou pour ça !

Réprimant à grand-peine un sourire de connivence, je fais mine de ne pas adhérer à ses propos. Ce qu'elle peut être exaspérante avec sa manie d'avoir réponse à tout !

– Allez vous faire voir, toi et tes idées biscornues ! m'écrié-je, feignant la colère.

En fait, je crois bien que je vais céder au chant des sirènes.

– Donc, tu n'es pas opposée à mon projet ? me demande-t-elle, une lueur espiègle dans ses yeux vifs et brillants.

– Non ! grogné-je pour dissimuler le sourire qui commence à fleurir sur mes lèvres. Mais je te préviens, je t'étrangle si tu essaies de me caser avec le plus décérébré d'entre eux.

– Ne t'inquiète pas ! Je vais te le choisir intelligent, avec une grosse bite et de gros...

Elle n'achève pas sa phrase, puisque j'explose de rire, lui coupant ainsi la parole. Comme c'est toujours le cas dans de telles situations, elle partage mon hilarité. Ses gloussements sonores sont si

communicatifs que j'en ai mal aux côtes à force de me plier en deux. Il me faut plusieurs minutes avant de reprendre mon sérieux.

– Trêve de bla-bla ! lancé-je, après m'être tamponnée les yeux avec un mouchoir. J'aimerais bien te voir à l'ouvrage maintenant.

– À la bonne heure ! Lâchons les fauves !

2. Une soirée d'enfer

Sandro

Deux mois plus tôt – Un soir de mai

Je ne suis pas persuadé d'avoir fait le bon choix en revenant travailler ici. Ce que je vois, ce que j'entends ne me plaît pas. L'air chargé de lourdes fumées de cannabis et de tabac m'écoeure. Partout autour de moi, des hommes s'étourdissent de plaisirs égoïstes. Ils prennent ce qui leur chante, puis le jettent. Leurs proies sont ces filles dénudées qui se plient à tous leurs caprices. Elles sont toutes consentantes, bien évidemment. On les paie bien. Mais je ne peux m'empêcher de les plaindre. Comment ont-elles pu en arriver là ?

Dans toutes ces soirées auxquelles je participe depuis trois mois, je n'interviens qu'en tant que serveur. De moi, on attend juste que je sois sexy et que j'alimente ces messieurs en petits fours et boissons. Et c'est bien assez ! La vue des scènes d'orgies qui s'y succèdent m'est certes épargnée, mais le simple fait de les imaginer me donne la nausée. En ces lieux, il n'y a pas de place pour l'amour. Le sexe tarifé règne en maître.

Le chalet où se déroulent ces parties fines est à moins d'une heure de route de Montréal. Niché dans une épaisse forêt, qui protège son intimité, il est construit en rondins de bois et fait plutôt penser à un empilement désordonné de cubes. Rien de vraiment impressionnant. L'intérieur, en revanche, vaut le détour. Pas moins de vingt salons et chambres le composent. Ils sont tous équipés de cheminées et d'écrans plats géants. Des peaux de bêtes, ainsi que des têtes d'animaux empaillées, les décorent. Il y a aussi plusieurs jacuzzis, un sauna et une grande piscine intérieure chauffée. On peut s'y baigner en toute saison – y compris quand dehors le thermomètre affiche les moins vingt degrés.

De même que mes autres collègues, je déambule de salle en salle, un plateau garni de mets délicats à la main. Seul le salon rouge m'est interdit. Il s'y passe de drôles de choses, à ce qu'il paraît. Je m'attarde un moment dans une pièce où l'odeur de cannabis est moins forte qu'ailleurs. Une foule de chandelles électroluminescentes éclairent ardemment la bonne dizaine d'hommes présents. Assis dans des fauteuils répartis sur le pourtour de la salle, un verre de liqueur ou un cigare à la main, ils sont tous encapuchonnés dans des capes sombres. Leurs masques leur confèrent une immobilité de statue. Ils semblent hypnotisés par le spectacle qui se déroule devant eux.

Au centre de la pièce, deux femmes entièrement nues, le corps huilé et le visage caché derrière un loup noir de dentelle, se caressent lascivement, tandis qu'un éphèbe, tout aussi dénudé et masqué, fornique avec l'une d'elles à croupetons. Hormis les halètements sonores de l'homme, pas un bruit ne vient perturber l'action en cours.

Je ne suis guère plus habillé qu'eux. Sauf que moi, je ne me livrerai jamais à ce genre d'ébat. Mon

costume se résume à un slip en latex bien ajusté, un nœud papillon autour du cou et un masque qui me couvre entièrement le visage. Ici, je ne suis personne. Juste un élément du décor, qui saura tenir sa langue en toutes circonstances. Il arrive parfois que l'une de ces prostituées de luxe vienne se coller à moi. Même si je pose mon plateau pour l'entraîner dans une danse lascive – histoire de ne pas paraître trop guindé et de mériter ma place ici –, je ne fais rien d'autre que d'onduler des hanches.

Certains de mes collègues vont plus loin et font l'amour en public. Ils reçoivent ainsi de généreux pourboires. Je serais bien incapable de les imiter, je ne sais pas bander avec l'argent pour seul levier. En outre, toutes ces filles nues ne m'excitent pas.

J'ai peine à me souvenir de la dernière fois que j'ai désiré une femme. Une vraie ! Douce et tendre. Je ne suis même pas sûr d'y parvenir à nouveau. C'était il y a dix mois, je venais juste de démissionner d'un emploi bien payé, mais affreusement assommant, au service comptabilité d'une société spécialisée dans la construction aéronautique. Pour fêter l'événement, ainsi que mes projets de reconversion professionnelle, j'avais passé la soirée en compagnie de mes deux meilleurs amis, Liam et Nathan Fletcher, puis la nuit avec une superbe blonde rencontrée en discothèque. Je me voyais déjà en tête du classement *Forbes* des hommes d'affaires les plus riches du Québec. Ce n'est que le lendemain que j'ai commencé à déchanter !

Avec le pécule amassé pendant mes sept années de travail, je me suis lancé à corps perdu dans une nouvelle carrière de consultant free-lance en communication. Au bout de seulement deux mois, j'avais englouti toutes mes économies, et les clients ne se pressaient pas au portillon. Il me fallait plus de temps pour développer mon activité et la pérenniser. Pour cela, je devais me trouver une source de revenus substantielle. Une de mes connaissances m'a alors suggéré de m'adresser à une agence d'*escort boys*, ce que j'ai fait sans tarder.

Ne vous y trompez pas ! Il s'agissait là d'un emploi très sérieux, où mon rôle consistait à accompagner des femmes de 30 à 50 ans dans des soirées d'affaires ou des repas de transactions commerciales. Pour cent cinquante dollars de l'heure, je devenais le beau Darcy, ce fiancé ou petit ami attentionné et romantique, qui les mettait en valeur. Mon contrat excluait toute relation sexuelle. Rien ne m'aurait empêché de les négocier en direct avec mes clientes, mais je n'ai jamais eu envie de franchir le pas.

J'ai ainsi passé quelques soirées fort sympathiques et bien rémunérées en compagnie de femmes cultivées et spirituelles. Et ce, sans avoir à payer de ma personne. Pendant la journée, je disposais de tout mon temps pour concrétiser mon projet professionnel. Le rêve !

Mais trois mois après mes débuts dans le métier d'*escort boy*, un certain Kevin – je ne pense pas que ce soit son vrai prénom – m'a contacté. Il m'a proposé d'augmenter mes gains en devenant serveur dans les parties fines qu'il organisait. Des orgies où n'était admise que la crème de la crème du Québec. Seuls prérequis : être bien bâti, ne pas avoir honte de son corps et savoir se taire. Car l'anonymat des participants devait être préservé. Après mûre réflexion, j'ai accepté, croyant qu'il me suffirait de me boucher les oreilles et de mettre des œillères. Grossière erreur ! C'était sans compter mes scrupules de gentil garçon et mon incapacité à me priver d'aussi bons revenus.

Dès la première soirée, j'ai compris qu'il me serait difficile d'ignorer tout ce qui se passait au chalet. Quoiqu'un peu dégoûté par les scènes de luxe auxquelles j'avais malencontreusement assisté, j'ai rempilé pour d'autres fêtes comme celle-là. Ma rémunération pour ma prestation de serveur correspondait au quadruple de ce que je touchais lors d'une soirée classique d'*escort boy*. Comment y résister ? Ainsi, je n'avais plus à sortir aussi souvent pour joindre les deux bouts. Je disposais de plus de temps pour prospecter le marché de la communication, même si parfois ma conscience me tourmentait.

– Tu sais que tu pourrais te faire beaucoup plus de blé, si tu acceptais de te rendre dans le salon rouge, me dit quelqu'un derrière moi, me tirant de mes réflexions.

Je reconnais immédiatement la voix caverneuse de fumeur de mon employeur. Fuyant la scène de copulation qui concentre toutes les attentions, mon regard se tourne vers un homme enroulé dans une cape toute noire lui arrivant aux chevilles. Il porte un masque doré qui le différencie de ses invités.

– Kevin ?

– Lui-même ! Alors, qu'en penses-tu, Darcy ? Si tu acceptes, tu seras rétribué grassement. Tu ne le regretteras pas.

À travers son loup, ses yeux sombres me fixent avec dureté. Je ne le rencontre jamais ailleurs que dans ces soirées où il est déguisé. Je ne connais donc pas son visage, mais je l'imagine avec des traits burinés par une vie de débauche.

– Je suppose qu'on n'y sert pas que des petits-fours !

– Pas seulement ! Mais ça rapporte beaucoup. Une heure passée dans le salon rouge équivaut à trois fois ce que je te paie pour la nuit. Et puis, ça change un peu du quotidien !

– La nouveauté ne m'a jamais attiré. J'aime bien ma routine, décrété-je, bravache.

– Darcy a peur de découvrir de nouvelles expériences ?

– Darcy a surtout peur d'esquinter son cul !

Je l'entends s'esclaffer derrière son masque. S'il pouvait me ficher la paix, ce serait encore mieux. Ce type me donne la chair de poule. Je n'ai pourtant rien à lui reprocher. Il paie rubis sur l'ongle. Ceux de mes collègues qui le côtoient depuis plus longtemps que moi disent que c'est un patron réglo. Il n'empêche que ses sollicitations répétées pour me voir franchir le seuil du salon rouge me donnent envie de détalier comme un lapin.

– À ta guise. Mais si tu changes d'avis, fais-moi signe.

Sur ce, il pivote sur ses talons et disparaît aussi vite qu'il était venu. Oh que non ! Je ne changerai pas d'avis ! Le salon rouge est un lieu où je ne mettrai jamais les pieds. Une seule de mes connaissances y est déjà entrée. Par la suite, il n'a plus voulu retravailler ici. Je n'ai jamais pu lui faire avouer ce qui s'y était passé. Mais à sa mine renfrognée, j'ai compris qu'il n'avait pas apprécié le traitement qu'on lui avait réservé.

Las de jouer les voyeurs, je décide de quitter la pièce et d'aller distribuer mes petits fours à des

personnes plus réceptives. Une fois dans le couloir, je prends la direction de la piscine. Là-bas, l'atmosphère y est bon enfant. Les filles se contentent de poser en maillot de bain dans des transats et attendent qu'on leur propose une partie de jambes en l'air dans une chambre. Certains clients vont jusqu'à ôter leur masque pour faire quelques longueurs, bravant ainsi la peur d'être reconnus.

En chemin, je passe devant une salle un peu plus enfumée que la précédente, et beaucoup plus sombre, puisque éclairée par une lumière ultraviolette. Le claquement d'un fouet et des gémissements me convainquent de ne pas y pénétrer. La dernière fois que je m'y étais aventuré, j'en étais ressorti illico presto, le cœur au bord des lèvres. Encore aujourd'hui, j'ai beau savoir que tous ces geignements sont feints, ils m'écorchent toujours autant les oreilles.

Arrivé au bout du couloir, je descends quelques marches et me retrouve dans l'aile qui abrite la piscine. Là-bas, au moins, ma sensibilité sera épargnée. Après avoir tourné à droite, je remonte un nouveau couloir. Mais j'ai le malheur de jeter un œil sur une chambre dont la porte est habituellement fermée. Le regard que je croise me force à m'arrêter. Je ne l'oublierai jamais. Il est encore plus sinistre et désespéré que celui qui hante mes nuits.

Profitant de l'anonymat de son déguisement, un homme trousse sans ménagement une jeune femme blonde, bâillonnée et attachée à un lit. Je demeure immobile à observer la scène. Le maquillage de la prostituée, qui a coulé sous ses larmes, soulève mon incompréhension. Ses yeux d'un bleu très clair me lancent des éclairs de détresse, ce qui me pousse à m'interroger.

Les femmes embauchées pour ces soirées sont toutes consentantes, n'est-ce pas ? La dernière fois que je m'en inquiétais, Kevin m'a certifié que tous les actes qui se déroulaient dans ce chalet étaient consensuels. Alors, pourquoi cette fille pleure-t-elle ? Elle a visiblement dépassé son seuil de tolérance. Mais si c'est le cas, n'a-t-elle pas la possibilité d'utiliser un *safe word* ? Un mot ou un geste pour signaler à son partenaire qu'elle souhaite arrêter ?

Mon questionnement s'interrompt, comme l'homme qui la pilonne se raidit. Tout en émettant un râle de jouissance, il place ses mains autour de son cou et le serre très fort. La prostituée s'agite, essaie de crier sous son bâillon. Un son rauque sort de sa poitrine, mais son client ne s'en émeut pas. Le visage masqué tourné vers le plafond, il continue de l'étrangler.

Cette fille va mourir si personne n'intervient. Si je n'interviens pas ! Ses yeux exorbités par la terreur sont toujours rivés aux miens et m'implorant. Je connais ce regard ! Ma mère avait le même, lorsqu'elle me suppliait de l'aider. Du haut de mes 9 ans, je n'ai pas pu la sauver. Aujourd'hui, la situation est totalement différente. Comme quand j'étais enfant, de la glace coule dans mes veines, mais je suis plus fort. Je suis un adulte en pleine possession de ses moyens. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher cette fille de mourir. Elle respire encore. Je peux y arriver. Oui, je peux y arriver ! Je refuse d'être le spectateur impuissant de son agonie.

Abandonnant mon plateau par terre, je me précipite dans la chambre, la rage au ventre. Il n'est pas question que j'échoue.

– Lâchez-la immédiatement ! crié-je, tout en saisissant son agresseur par le collet pour le tirer en arrière.

Comme il fallait s’y attendre, il ne m’obéit pas et reste cramponné au cou de la prostituée, ce qui me fait entrer dans une fureur noire. Je le secoue, j’enfonce mon poing dans son abdomen, je le frappe aux bras. Il finit par lâcher prise et se tourne vers moi. Le regard hagard qu’il me lance derrière son masque ainsi que son haleine avinée me convainquent de son état d’ébriété. Je devrais l’épargner, maintenant qu’il ne s’attaque plus à la fille. C’est ce que ferait un type sensé ! Mais le besoin viscéral de lui ôter l’envie de recommencer m’enlève tout jugement, toute mesure. Je lui décoche un uppercut dans la mâchoire qui rejette sa tête en arrière. Ses yeux se révulsent. Il pousse une sorte de long mugissement et s’effondre. Ne souhaitant pas le meurtrir davantage, je le retiens pour amortir sa chute.

La suite des événements se déroule comme dans un rêve, ou plutôt comme dans un cauchemar, vu que je suis toujours sous le choc de ce qui vient de se passer. Je me dépêche de coucher sur le sol l’homme que j’ai assommé, et je récupère sa cape. Puis je pars m’occuper de la fille. Elle tremble comme une feuille. Après avoir bataillé contre ses liens trop serrés, je réussis à la délivrer de ses entraves. Tout du long, ses yeux remplis de gratitude demeurent fixés sur moi. Je l’ai sauvée d’une mort certaine. Ah, si seulement j’avais pu en faire autant avec ma mère !

Une fois son bâillon ôté, elle fond en larmes et s’accroche à moi avec l’énergie du désespoir. J’ai toutes les difficultés du monde à me libérer. Aussi, après l’avoir enroulée dans la cape, je l’assois près de moi sur le lit et la prends dans mes bras. La pauvre, elle a eu la peur de sa vie !

– Merci... Merci... répète-t-elle, secouée par des sanglots muets.

– Là ! Calme-toi ! Tu ne risques plus rien désormais, lui dis-je gentiment, tout en la berçant.

– Je ne veux... je ne veux pas... plus...

– Il ne peut plus rien t’arriver. Détends-toi ! Comment te nommes-tu ?

– Florence... Je veux... Je veux rentrer chez moi.

– Moi, c’est Darcy ! Écoute-moi, Florence. Est-ce que tu me fais confiance ?

Sans cesser de sangloter en silence, elle hoche la tête en guise de réponse.

– Je vais t’accompagner au vestiaire, où tu te rhabilleras. Ensuite, tu pourras rentrer chez toi. Es-tu venue jusqu’ici avec ta propre voiture ?

– Non... C’est le chauffeur de Kevin... Il m’a conduite au chalet... avec les autres filles, hoquette-t-elle de plus belle.

– Alors je t’appellerai un taxi.

– Mais je n’ai pas d’argent, gémit-elle.

Que faire ? Lui payer la course ? Je ne roule pas sur l’or. La ramener chez elle et abandonner mon poste ? Kevin ne me le pardonnerait pas et me licencierait sur-le-champ. D’un autre côté, je ne peux pas la laisser tomber maintenant. Elle semble si désespérée. Ma sœur Chiara a à peu près son âge. S’il lui était arrivé la même chose qu’à Florence, j’aurais sincèrement apprécié que quelqu’un prenne

soin d'elle.

– Ne te fais pas de soucis pour ça. C'est moi qui le paierai. Viens, suis-moi !

Sur ces mots, je l'aide à se lever. Elle tient à peine sur ses jambes et continue de s'accrocher à moi. Je la soutiens afin de lui éviter tout effort. Une fois dans le couloir, nous n'avons pas avancé de trois pas que Kevin se matérialise devant nous. Ce type a le chic pour surgir de nulle part et tomber comme un cheveu dans la soupe ! Je m'attends à essayer de grosses remontrances de sa part. Et elles seront méritées. N'ai-je pas frappé l'un de ses clients ?

– Que se passe-t-il, Darcy ? Florence, tu as un problème ? nous demande-t-il durement, ce qui nous fige sur place.

– Un client l'a agressée. J'ai été obligé de l'assommer pour le neutraliser. Il allait la tuer.

– Est-ce que Darcy dit vrai, Florence ?

Comme la jeune femme tarde à lui répondre, il hausse le ton :

– Parle !

– Mon client... Celui qui buvait à votre table... Il m'étranglait... Je ne pouvais plus respirer... entends-je Florence haleter, tout à côté de moi. Darcy m'a sauvée.

Pendant un court instant, le temps paraît s'arrêter. Kevin reste sans bouger à nous dévisager, ses yeux sombres oscillant entre la fille et moi. Avec sa cape noire, encombrant toute la largeur du couloir, il personnifie à merveille la Mort. Il ne lui manque plus qu'une faux pour parfaire le tableau. Lorsque son verdict tombe enfin, l'atmosphère se détend.

– Tu as fait ce qu'il fallait, Darcy ! Je n'en attendais pas moins de toi, me dit-il de sa voix d'outre-tombe. Comment vas-tu, Florence ?

– Je veux rentrer chez moi.

– C'est tout à fait normal ! Repars à ton poste, Darcy. Je m'occupe de tout. Mon chauffeur va la raccompagner chez elle.

Sentant l'étreinte de la fille se desserrer, je m'écarte et laisse Kevin prendre le relais. Il fait passer le bras de Florence autour de ses épaules et s'éloigne d'un pas pesant, sans un regard en arrière.

– Et le gars qui l'étranglait ? ne puis-je m'empêcher de lui demander.

– Mon service d'ordre va se charger de l'expulser. Il ne remettra plus jamais les pieds ici, réplique-t-il, tout en continuant à cheminer lentement. La sécurité de mes employés passe avant tout !

Il n'est peut-être pas le genre de type avec qui j'irais siroter une bière à la terrasse d'un café, mais comme patron, il est plus que correct. Fidèle à sa réputation de probité ! La fille est entre de bonnes mains. Alors qu'il arrive au niveau du coude que forme le couloir, il s'arrête brusquement et tourne son masque doré vers moi.

– Ah, j’oubliais, Darcy ! Il va de soi que personne ne doit apprendre ce qui s’est passé tout à l’heure.

– Pas de problème ! Je serai muet comme une tombe.

– Je n’en attends pas moins de toi !

Oui, je n’en parlerai à personne, pour la simple et bonne raison que j’ai bien l’intention d’oublier au plus vite cette mésaventure. Ce sera chose facile, dans la mesure où je ne remettrai plus jamais les pieds ici.

3. Sueurs froides

Julia

Retour au présent – Un lundi après-midi de juillet

Alors qu’Audrey s’apprête à quitter mon bureau pour aller chercher le premier candidat, Stevie apparaît dans l’encadrement de la porte, lui barrant le passage.

Tour à tour danseur, vider et serveur la nuit, il m’aide le jour à équilibrer les comptes. Au fil des années, nous sommes devenus amis. Ses conseils me sont très précieux. Sauf que pour la première fois depuis que je le connais, je n’ai pas écouté ses avertissements en ce qui concerne mes nouveaux projets.

Mon petit doigt me dit qu’il n’est pas ici pour me parler de la pluie et du beau temps ni des derniers traitements contre la calvitie précoce. À seulement 40 ans, il est déjà chauve comme un œuf, ce qui le désole sincèrement.

– Il faut qu’on discute, patronne ! me lance-t-il par-dessus l’épaule de ma sœur.

Grand, athlétique, il la dépasse d’une tête. Ses muscles, qui saillent sous son débardeur et son jean serrés, n’effraient cependant pas Audrey, puisqu’elle essaie de se faufiler au-dehors. Plus rapide qu’elle, il met ses bras en travers de sa route, l’empêchant ainsi de sortir.

– Hé ! L’armoire à glace ! Ça t’embêterait de me laisser passer ? lui demande-t-elle de sa voix grave.

– Plutôt, oui ! mâchonne-t-il.

Sur ce, il la repousse à l’intérieur avant de verrouiller la porte. Qu’est-ce qu’ils peuvent être tordants, ces deux-là, quand ils se disputent !

– Tout dans les muscles, rien dans la cervelle ! maugrée ma sœur, qui part se servir un Coca-Cola en guise de remontant.

De son côté, Stevie vient se planter devant moi. Il n’a pas besoin d’ouvrir la bouche pour se faire comprendre. Ses yeux d’un bleu acier expriment la contrariété. Les traits anguleux de son visage, qu’accentuent ses mâchoires crispées, manifestent une vive opposition au recrutement que je m’apprête à faire. Du coup, mon envie de rire s’évanouit comme par enchantement.

Il ne m’intimidera pas. Je croise les bras dans une attitude de défi et soutiens son regard. Quels que soient ses arguments, il ne me fera pas plier. À 33 ans bien sonnés, j’ai passé l’âge d’essayer des remontrances.

– Tout a déjà été dit, Stevie ! décrété-je, me décidant enfin à briser ce silence pesant, que seuls les bruits de déglutition d’Audrey troublent. Si nous n’entrons pas sur le marché des enterrements de vie de jeune fille, nos concurrents le feront à notre place. Il faut aller de l’avant. C’est ainsi que fonctionne le monde !

– Ah, tu vois que tu es d’accord avec moi, sœurlette ! me lance Audrey, qui revient à la charge.

– Ils étaient trente-deux à répondre à ta petite annonce. Alex et moi en avons chassé vingt-cinq. Des trop maigres, pas assez sexy, trop lubriques, trop moches ! Il en reste sept. Tu ne pourras pas tous les recevoir. Je viens t’assister.

– Hé ! Oh ! Je suis là, moi !

– Ils voudront se déshabiller. Entièrement ! poursuit Stevie, ignorant ma sœur qui agite les bras derrière lui. En as-tu conscience ?

– Ça me paraît inévitable, non ? répliqué-je d’un ton buté.

– Les pissettes ne nous font pas peur, fanfaronne mon aînée.

– Audrey ! grondé-je. Laisse-le finir.

Je suis obligée de me mordre l’intérieur des joues pour ne pas m’esclaffer. C’est plus fort qu’elle ! Elle ne peut pas s’empêcher de se quereller avec les représentants de la gent masculine. À des degrés divers, mes jumelles et moi lui ressemblons. Émilie et Laurie ont épousé des pantins qu’elles surnomment « mon bichon », s’épargnant ainsi les larmes et les disputes. J’ai choisi de ne pas me marier. Il faut dire qu’une enfance passée à affronter William, ce grand chercheur de noises qui nous tient lieu de frère, nous a suffisamment échaudées pour induire ces types d’attitude.

– Ben quoi ! Ce ne sera pas le premier levier de vitesse que je verrai, rétorque Audrey.

Sur ces mots, elle se ressert un verre de Coca-Cola, tandis que je ravale un hoquet de rire. Bien que ma sœur l’excède au plus haut point, Stevie s’efforce de ne pas le montrer. Le visage impavide, il pose les mains sur mon bureau et se penche vers moi. Il est clair que son comportement intimidant vise à me dissuader de mes projets.

– Tu auras besoin de quelqu’un pour te protéger. Ce sont tous des pervers. De gros pervers ! lâche-t-il brusquement.

– C’est pour cette raison que, contrairement à toi, ils nous sont indispensables, le rembarre Audrey qui, les yeux à demi fermés, sirote sa boisson.

– Ils ne font que leur métier, intervient-je dans un esprit d’apaisement. Rien d’autre que leur métier. Ce sont des danseurs qui gagnent leur vie honnêtement. Un peu comme Alex et toi.

– Ne me compare plus jamais à eux ! gronde Stevie d’une voix trop vibrante pour ne pas recéler de la colère.

– Ne te fâche pas, Stevie. Je suis d’accord avec toi. Mais il se trouve que je ne peux plus reculer. J’ai déjà engagé de grosses dépenses. Je te propose donc un marché. Tu resteras derrière la porte. Et en cas de problème, je t’appellerai. On fait comme ça !

Il ne s’agit pas d’une question, mais d’un ordre que Stevie ne discutera pas. Il est bien trop loyal pour ça. Aussi, acquiesce-t-il d’un signe de tête.

– Tu bois trop de Coca-Cola, ma belle ! C’est mauvais pour ta santé, glisse-t-il à ma sœur, avant de rejoindre la sortie.

Il a déjà disparu, lorsque Audrey commence à l’injurier.

– Va te crosser, espèce d’abruti...

– Audrey ! S’il te plaît, garde ta salive pour nos candidats. Je te rappelle qu’ils sont au nombre de sept ! la coupé-je, tout en m’efforçant de ne pas éclater de rire.

Si les excès verbaux de ma sœur déclenchent toujours mon hilarité, je ne peux pas vraiment dire que ces entretiens d’embauche me réjouissent à cent cinquante pour cent. Certes, la présence d’Audrey nous promet de bonnes tranches de rire. En revanche, à la perspective de rencontrer le futur père de mon enfant, j’aurais presque envie de pleurer. N’oublions pas qu’en marge de ce recrutement ma sœur a décidé de me trouver un géniteur !

Le premier candidat à pénétrer dans mon bureau me fait regretter de ne pas avoir écouté Stevie. De taille moyenne et excessivement musclé, Yuma, un Amérindien à la peau mate et aux cheveux soyeux noués en catogan, dépose son curriculum vitae devant moi, ignorant Audrey – cette lâcheuse ! –, occupée à scruter les anfractuosités du plafond. Il est plutôt bel homme et pourrait fort bien faire l’affaire comme strip-teaseur. Toutefois, je n’aime pas beaucoup la manière dont il me dévisage.

De sa voix rocailleuse, il entame une description détaillée de sa personne. Tout y passe, depuis ses mensurations jusqu’à l’emplacement de ses tatouages. Enfoncée dans mon fauteuil, les ongles crispés sur les accoudoirs, je feins de m’intéresser à son discours. En réalité, je me sens trop gênée pour l’écouter. Ses yeux noirs me lancent toutes sortes d’invitations. À l’évidence, il a réellement besoin de ce job. Sinon, pourquoi aurait-il entrepris cette opération séduction ?

Étrangement, son verbiage laisse ma sœur songeuse, vu qu’elle ne l’interrompt pas. Que mijote-t-elle exactement ? J’espère qu’elle n’envisage pas de lui acheter son sperme. Ce type ne me plaît pas du tout.

– Voulez-vous que je vous fasse une petite démonstration de mes talents ? me demande subitement Yuma, m’arrachant brutalement à mes réflexions.

– Pardon ? Non, ce n’est pas la peine.

Ouvrant des yeux tout ronds, je m’aperçois qu’il a déjà ôté son tee-shirt jaune, révélant un buste lisse et musclé. Mes paroles ne paraissent pas avoir atteint ses oreilles, puisqu’il tire sur son pantalon à attaches velcro. Avant que j’aie pu protester, il se retrouve en slip aux couleurs canadiennes et se met à onduler des hanches tout en se rapprochant du bureau.

Un peu nerveuse, je jette un coup d’œil vers Audrey, qui maintenant observe avec attention ses ongles.

Merci, ma vieille, je te revaudrai ça ! grogné-je entre mes dents.

J'ai pourtant l'habitude de regarder des danseurs à moitié nus se trémousser. Au Pink Bikini, ils se produisent sur scène une grande partie de la nuit. Le plus souvent ils miment un acte sexuel. Cependant, leurs prestations ne sont jamais vulgaires. Et surtout, ils se tiennent toujours à bonne distance des spectateurs, ce qui n'est pas le cas de Yuma, qui semble vouloir venir se coller à moi. Je n'aime vraiment pas ça.

– Sans la musique, c'est forcément moins convaincant, me dit-il de sa voix rauque. Mais attendez un peu la suite. Ça dépote !

– Nous n'avons pas besoin d'une démonstration, répliqué-je, la gorge sèche. Une vidéo suffira.

– J'en ai apporté une sur une clé USB. Je vous la donnerai, une fois mon strip-tease achevé.

Sans cesser de se déhancher, il fait le tour du bureau. Audrey se recule pour le laisser passer. La contemplation de ses ongles l'occupe toujours autant. Je devrais me lever et me montrer beaucoup plus ferme, comme commander à Yuma de se rhabiller. Mais j'en suis incapable. Une sorte d'angoisse me serre la poitrine et m'empêche de parler. Il faut que je me ressaisisse avant qu'il atteigne mon fauteuil. Trop tard ! Il l'a déjà attrapé par le dossier et le fait pivoter vers lui. Nous nous retrouvons face à face.

– En général, quand j'en suis à ce stade de l'action et que je suis tout près de la future mariée, la salle est en délire, m'explique-t-il tout en remuant langoureusement son bassin. Les jeunes filles frappent dans leurs mains en rythme avec la musique et ont de grands yeux ébahis. Ça m'excite.

Et moi, j'ai envie de le repousser violemment, lorsqu'il vient se placer au-dessus de mes cuisses. Son slip n'est plus qu'à quelques centimètres de mon visage. Je regarde dans la direction de ma sœur pour implorer son aide, mais tout est devenu flou autour de moi. Tout en m'enfonçant un peu plus dans mon siège, j'ouvre la bouche pour crier à Yuma de se reculer. Malheureusement, aucun son n'en sort. Que m'arrive-t-il ? J'inspire profondément dans le but de me calmer. Aussitôt, une pleine bouffée de son parfum citronné me monte aux narines et me pénètre à m'en donner la nausée. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours détesté l'odeur du citron.

– Ensuite, je fais un massage sensuel à ma cliente et je lui montre comment elle devra agir avec son mari pendant la nuit de noces, poursuit Yuma, de plus en plus enthousiaste.

Joignant le geste à la parole, il pose ses mains sur mes épaules. Tandis qu'il les fait glisser jusqu'à mes poignets, ma vue continue de se brouiller. Je ne veux pas qu'il me touche. Un coup de genou réussirait certainement à le déloger. Encore faudrait-il que je puisse bouger. Un sentiment d'urgence me pousse à m'enfuir, mais j'en suis incapable. Mes muscles sont tétanisés. Je tremble comme une feuille, alors qu'il m'attrape les mains pour les plaquer contre son torse. Il est brûlant. Je suis transie. Une sueur froide perle sur mon front.

Il promène mes doigts sur ses pectoraux. Au contact de sa peau moite, je perds tout contrôle sur moi-même. Ma tête se met à tourner. De la glace coule dans mes veines. J'ai envie de sortir de mon corps pour m'échapper de cette prison de chair. C'est bien sûr impossible. Mon cœur bat trop fort, trop vite, comme si je venais d'avaler un litre de café. Je ne suis plus moi-même. C'est la panique

totale !

À mesure que Yuma me fait descendre vers son nombril, j'ai de plus en plus de mal à respirer. J'assiste, impuissante, à l'altération de mes facultés sensitives, motrices et vitales. Mon champ de vision s'est à ce point rétréci que je ne vois plus que cet horrible slip rouge et blanc danser devant mes yeux. Cette odeur de citron me suffoque. J'ai des picotements dans tous mes membres.

Yuma continue de me décrire le déroulement d'un enterrement de vie de jeune fille. C'est à peine si je l'écoute. J'ai tellement peur de mourir. Au secours ! Sauvez-moi ! Que quelqu'un me vienne en aide ! Non, en fait, que personne ne m'approche. Dites-moi que je ne vais pas devenir folle ! Je crois que je suis en train de faire une grosse crise d'angoisse.

– À partir de là, tout devient chaud bouillant. On se caresse partout. La cliente n'en peut plus. Elle me supplie de lui en donner plus. Ses copines m'encouragent en hurlant comme des cinglées. Elles veulent du sexe et elles savent qu'elles en auront, dès que j'en aurai terminé avec la future mariée. Je sors donc ma...

– Oui, mais non ! Je pense qu'on a bien compris, mon garçon, l'interrompt brusquement Audrey. On va s'arrêter là. Lâchez ma sœur et rhabillez-vous !

– Vous ne voulez vraiment pas la...

– Pas la peine ! On en a déjà eu un bel aperçu. Reculez maintenant.

Je ne vois pas exactement ce qui se passe autour de moi, puisque j'ai encore l'impression de traverser un tunnel trop sombre et trop étroit, mais je peux sentir la pression sur mes poignets se relâcher. Soudain, plus rien n'entrave mes mouvements. Yuma m'a libérée. Mes bras retombent le long de mon corps. L'odeur de citron se dissipe. J'ai toujours autant peur de mourir, mais je peux de nouveau respirer normalement.

– Ça ne prendrait que quelques secondes, insiste le strip-teaseur d'un ton passionné. Regardez-moi ça ! C'est du premier choix !

– Rangez votre attirail ! Il va prendre froid, se fâche Audrey.

Des bruits de pas retentissent autour de moi, puis s'éloignent. Yuma s'en va. Des froissements de tissu m'indiquent qu'il se rhabille. Même si mon cœur bat beaucoup moins vite, ma terreur panique me glace toujours autant d'effroi.

– Posez votre clé USB sur le bureau et dites au prochain candidat d'attendre qu'on vienne le chercher, ajoute ma sœur, qui n'a plus du tout envie de plaisanter.

– J'espère que ma prestation vous a convaincues.

– Oui, oui. Elle était parfaite. À très bientôt. On vous rappellera.

– Quand ? s'obstine Yuma. Il ne faudrait pas trop tarder. Je suis très prisé dans le milieu.

– Bientôt.

– On n'a même pas discuté du salaire ni des horaires.

– Nous aborderons ces questions au téléphone, le rembarre Audrey. À bientôt.

Une porte s'ouvre et se referme. Yuma est parti. Enfin ! Pour autant, ma crise d'angoisse n'est pas près de se dissiper. J'en ressens encore les effets dévastateurs. Mes jambes flageolent. Un halo de brume continue de m'envelopper. À ma peur de mourir s'ajoute maintenant une immense fatigue.

– Julia, Julia. Que t'arrive-t-il ? Réponds-moi, Julia, me dit ma sœur, tout en me secouant par les épaules.

– Je ne me sens pas... très bien, parviens-je à articuler. Je crois que je vais mourir, Audrey.

– Mais non, tu as une attaque de panique. Ce n'est rien. Ça va passer.

– Tu en es sûre ? lui demandé-je, loin d'être rassurée.

– Mais oui.

– Juré ?

– Sur la tête de William ! réplique-t-elle avec un brin de raillerie qui m'aurait fait sourire en temps normal.

Un verre d'eau atterrit entre mes mains. Pendant que je l'avale par petites gorgées, Audrey me tamponne le visage avec un mouchoir.

– Tu vas aller t'asseoir dans un coin du bureau, me commande-t-elle gentiment. Et tu vas me laisser gérer la suite des entretiens.

J'acquiesce en silence. Ma sœur s'en sortira très bien sans moi. De toute façon, je ne suis plus bonne à rien.

4. La captive aux yeux clairs

Sandro

Ça fera bientôt trois heures que j'attends dans cette boîte de nuit climatisée – à me les geler ! –, alors que dehors il fait si beau et si chaud. Debout, vu que je tourne comme un lion en cage. Ne sachant comment m'occuper, j'essaie de décrypter les séquences d'apparition des faisceaux lumineux colorés. Bleus, rouges, jaunes, violets, verts. Éclairant tantôt le podium, tantôt le bar. Balayant le *dancefloor* avec violence ou mollement. Bousculant jusqu'à mes certitudes. Plus le temps passe, plus je me demande si je ferai l'affaire. La petite annonce cherche un danseur expérimenté pour animer des soirées entre femmes. Que faut-il comprendre exactement ?

Les candidats avec qui j'ai discuté n'ont cessé de me parler d'enterrements de vie de jeune fille. Est-ce que mes compétences en danse de salon me seront utiles ou vais-je devoir me déshabiller ? Je pencherais plutôt pour la seconde proposition. Espérons que je réussirai à convaincre mes recruteurs !

Nous étions une bonne trentaine à postuler à cet emploi en début d'après-midi. Après un bref entretien avec un chauve hyper baraqué et un blond du même acabit, nous n'étions plus que sept. Le fait d'avoir passé ce premier barrage est encourageant. Cependant, d'un point de vue anatomique, je me sens un peu désavantagé. Les candidats restants sont tous plus musclés les uns que les autres. N'étant pas un adepte de la gonflette, je fais figure de gringalet en comparaison d'eux. Je dispose néanmoins d'un atout de taille : je suis hyper motivé. Oui, je crève d'envie de décrocher un job comme celui-ci. Un job qui m'octroierait suffisamment de temps libre pour développer mon activité de consultant free-lance en journée.

Août arrive à grands pas. Bientôt, je ne pourrai plus exercer mon métier d'*escort boy*, puisque beaucoup de mes clientes seront en vacances. Comment réglerai-je mes factures ? Cet emploi de danseur un peu particulier serait le bienvenu, car je commence à manquer singulièrement de liquidités.

Deux mois plus tôt, je n'aurais pas hésité à endosser le rôle de serveur dans les parties fines organisées par Kevin. Mais après avoir assommé un client pour sauver une prostituée, je me suis promis que jamais plus je n'y participerais. Une fille a failli mourir. Ce n'est pas rien ! Je ne peux pas continuer à fermer les yeux sur les agissements sordides de certains *invités* de Kevin. De toute façon, ce dernier m'a récemment annoncé qu'il ne pouvait plus m'embaucher. Selon ses dires, son affaire ne se porterait plus aussi bien qu'avant. Il a donc été contraint de se séparer de tout son personnel masculin.

Maintenant, il me faut en assumer les conséquences. Je dépends uniquement de mon métier d'*escort boy* pour arrondir mes fins de mois. Mais aussi pour renflouer Nathan Fletcher, mon

meilleur ami. Il est dans le besoin. Je me dois de l'aider. Nous sommes, comme qui dirait, des frères d'infortune. Le lien qui nous unit s'est forgé dans les foyers d'hébergement pour orphelins et ne souffre aucune démission.

Depuis sa majorité, Nathan habite avec son frère Liam, de deux ans son aîné et qui est également mon meilleur ami. L'an dernier, il est devenu le beau-frère de ma jeune sœur Chiara. Allez savoir pourquoi, elle ne le supporte pas. Elle ne le tolère dans sa nouvelle maison que par amour pour Liam. Aussi, de temps en temps, Nathan craque et vient dormir chez moi. Il en profite au passage pour me soutirer de l'argent. Je devrais lui dire d'aller travailler. Lui préfère mener sa carrière d'acteur à son rythme. *Piano, piano !* Sans se stresser. Au grand jamais il n'accepterait le genre d'emploi auquel je postule aujourd'hui. Il a bien trop d'amour-propre, ce dont je suis dépourvu depuis trop longtemps déjà.

– C'est votre tour, Vittadini, m'annonce subitement l'un des hommes qui m'ont fait passer un mini-entretien. La patronne vous attend dans le bureau au fond du couloir.

J'étais tellement plongé dans mes réflexions que je n'avais pas vu la salle se vider. Ainsi, je suis le dernier candidat. Je suis également le seul à avoir revêtu un costume-cravate. Mes concurrents étaient si fiers de leur musculature qu'ils avaient opté pour des débardeurs et des pantalons moulants.

Suivant le chemin qui m'est indiqué, je quitte la discothèque et ses éclairages psychédéliques, ma pochette sous le bras, pour m'engager dans un couloir sombre. À son bout se présente une porte à laquelle je frappe énergiquement. Une voix grave de femme me demande d'entrer. Je pénètre dans une pièce sans fenêtre. Décidément, il est écrit que je n'apercevrai pas le soleil de tout l'après-midi.

Derrière un grand bureau en bois se tient la « patronne ». Une brunette plutôt jolie d'une trentaine d'années, mais pas vraiment avenante. Elle n'a pas l'air commode. Tout à fait l'idée que je me faisais d'une tenancière de boîte de nuit. Je sens qu'il va y avoir des étincelles.

– Asseyez-vous, me dit-elle d'un ton péremptoire qui me donnerait presque de l'urticaire.
– Je préfère demeurer debout, répliqué-je sèchement.
– Vous avez déjà hâte de partir ? C'est d'accord, commençons tout de suite ! Votre C.V., s'il vous plaît.

Tout en me dévisageant de la tête aux pieds, elle tapote sur son bureau, souhaitant être obéie prestement. Je ne lui donnerai pas satisfaction. J'ai toujours détesté qu'on me donne des ordres. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'ai démissionné de mon précédent emploi et que j'ai voulu devenir mon propre patron. J'ai un réel problème avec l'autorité. Sans me presser, je sors le document demandé de ma pochette et le défroisse. Tout du long, elle trépigne d'impatience. Si mon petit manège parvient à l'agacer, c'est tant mieux !

Comme je me rapproche lentement d'elle – histoire d'imposer mon tempo –, je prends le temps de regarder autour de moi. C'est alors que j'aperçois une jeune femme blonde dans un coin de la pièce. Elle paraît absorbée dans la contemplation de son verre d'eau. Elle est si discrète que je ne l'avais

pas vue en entrant.

– Voyons un peu ça ! me dit sa patronne, tout en soufflant sur les mèches qui retombent dans ses yeux.

D'un geste vif, elle m'arrache des mains mon curriculum vitae. Pendant qu'elle se lance dans sa lecture, j'ai tout le loisir d'observer son employée. Vêtue d'un jean et d'un débardeur, elle a une silhouette de danseuse classique. Elle n'est pas bien grande. Du moins, je le devine, vu qu'elle est assise.

Son visage ovale aux traits gracieux, sa bouche finement charnue, presque boudeuse, et son nez droit exaltent la fragilité. Ses cheveux tirés en arrière auraient dû lui donner un air sévère, s'il n'y avait ces mèches échappées de sa queue-de-cheval et ondulant contre ses tempes. Ainsi penchée sur son verre, elle ressemble à la Vénus de Botticelli. L'expression candide de sa physionomie la rend impénétrable. Je me demande si elle nous écoute. Certainement. Sa présence en ces lieux signifie qu'elle participe au recrutement en cours. Dans ce cas-là, pourquoi ne prend-elle pas de notes ?

– Donc, vous vous appelez Sandro Vittadini. 35 ans. Célibataire, me dit soudain sa patronne, qui fixe toujours mon C.V. Vous habitez Montréal. À Hampstead, plus exactement. Ce n'est pas très loin d'ici. Vous n'aurez pas d'excuses pour arriver en retard ?

Son ricanement bête fait lever les yeux de la nymphe sur moi. Des yeux bleus en amande étonnamment doux. Nous échangeons un regard qui me touche jusqu'au plus profond de mon être. Elle semble si triste. Triste et un rien perdu. Aussitôt, ma colère contre mon examinatrice s'apaise. Je lui adresse un sourire. Elle incline la tête sur le côté en guise de réponse et entrouvre les lèvres. Le souffle qui s'en exhale me pénètre, éveillant en moi une sensation étrange de malaise et de plaisir aigu. Captivé par ce que je ressens et que je ne comprends pas, j'écoute à peine sa patronne.

– Je vois que vous avez fait vos études à l'université de McGill, poursuit cette dernière d'une voix mordante et ironique. Mazette ! Quel pedigree ! Vous avez obtenu un doctorat en communication. Bravo ! Je suis impressionnée. Vous êtes le plus diplômé de tous nos candidats. Je ne pense pas vraiment que vos connaissances vous seront utiles ici.

Tandis qu'elle analyse en détail ma formation et mon parcours professionnel, je continue de contempler son employée. Les yeux de la belle nymphe ne quittent pas les miens et parlent un langage cryptique qui me fait frissonner. Pourquoi suis-je autant bouleversé ?

Ma sœur me considère comme un Don Quichotte, toujours prêt à se battre pour défendre la veuve et l'orphelin. Je ne me suis jamais reconnu dans ce portrait. Dans le regard que la nymphe pose sur moi, j'ai l'impression de voir cet homme que Chiara admire tant. Un homme qui pourrait faire des folies pour venir en aide à cette demoiselle en détresse. Oui, je pourrais soulever des montagnes pour la sauver. Mais la sauver de quoi exactement ?

– Si j'ai bien compris, vous êtes au chômage depuis dix mois, monsieur Vittadini. Depuis que Bombardier vous a licencié ! conclut sa patronne sur un ton plus dur, mais toujours aussi railleur.

Elle lève le nez de mon curriculum vitae, ce qui m'oblige à me détourner de son employée et à affronter son regard scrutateur.

– Je ne suis pas au chômage. Et je n'ai pas été licencié, répliqué-je calmement, souhaitant ainsi donner à la nymphe une image positive de ma personne. C'est moi qui ai démissionné pour créer ma propre agence de conseil en communication.

– Ça revient au même. Le résultat, c'est que votre affaire ne marche pas et que vous avez désespérément besoin d'argent. Sinon, pourquoi seriez-vous ici ?

Touché ! Ses propos me font l'effet d'un coup de poing dans le ventre, mais ils sont vrais. Je pourrais céder à la colère et monter sur mes grands chevaux. À quoi bon ? Je perdrais toute chance de décrocher ce job, et son employée me prendrait pour un individu ombrageux. Aussi, je me contente d'acquiescer d'un hochement de tête, tout en évitant de regarder du côté de la nymphe. Rien ne serait plus terrible que de découvrir dans ses jolis yeux une expression de pitié, ou pire, de dégoût.

– Bien, bien ! poursuit sa patronne, qui se remet à tapoter sur son bureau.

Elle me dévisage longuement, avant de lâcher tout à trac :

– Avez-vous des enfants, monsieur Vittadini ?

– Non.

– Quelles sont vos préférences sexuelles ?

Je ne comprends pas pourquoi elle me pose ce genre de questions. Elles dépassent le cadre d'un entretien d'embauche. Cependant, je décide de jouer le jeu et de lui répondre en toute franchise. Qui sait si la nymphe n'a pas envie d'en apprendre un peu plus sur moi ?

– Je suis hétérosexuel.

– Avez-vous déjà été marié ?

– Je n'ai pas eu cette chance.

– Parce que vous estimez que c'est une chance d'être marié ? me demande mon examinatrice avec sérieux.

– Quand on a trouvé son âme sœur, un mariage est ce qui peut vous arriver de mieux.

Ce disant, je revois le bonheur qui rayonnait sur les visages de Chiara et de Liam, tandis qu'ils échangeaient leurs alliances. Un tel bonheur se mérite, n'est-ce pas ? Je ne suis pas digne d'y prétendre.

– De quelle origine êtes-vous ? continue mon examinatrice, insatiable, ne me laissant pas une seule seconde pour reprendre mon souffle ou regarder du côté de son employée. Sandro, c'est un prénom italien, non ?

– Oui. Mon père était italien. Ma mère française.

– Vous avez bien dit « était » ? Il est mort ?

– Mes parents sont morts dans un accident de voiture, lorsque j'avais 9 ans.

En lui parlant en ces termes, j'ai conscience de lui en révéler bien plus que ce qu'elle désire entendre. Peu m'importe ! En réalité, je m'adresse à la nymphe. Je ressens le besoin de me confier à elle. En revanche, je lui épargnerai les détails sordides qui ont entouré la disparition de mes parents. Personne ne les connaît. Même pas ma sœur. Elle n'avait que 1 an lors de la tragédie. Comment s'en souviendrait-elle ? De toute manière, je ne veux plus y penser. Toute cette histoire me fait mal.

– Toutes mes condoléances, monsieur Vittadini.

Mon examinatrice paraît sincère. Le sourire moqueur qui errait stupidement sur ses lèvres s'est effacé. Souhaitant m'assurer de l'effet produit sur son employée, je jette un coup d'œil de côté. Le visage de la nymphe est toujours aussi impénétrable, mais son regard exprime de la compassion. L'aurais-je émue autant qu'elle me trouble ?

– C'est du passé. On ne peut rien y changer, décrété-je tout en balayant l'air d'un revers de main.

Si ce seul geste pouvait écarter mes regrets et mes remords, mes nuits n'en seraient que moins agitées. Malheureusement, il me faudra vivre éternellement avec le sentiment de n'être qu'un sombre minable.

– Êtes-vous atteint d'une maladie grave ou orpheline ?

Et voilà que l'interrogatoire reprend ! Je pensais avoir suffisamment apitoyé mon examinatrice pour la dissuader de s'immiscer dans mon intimité. Apparemment, j'ai ouvert la boîte de Pandore en acceptant de me prêter au jeu de la vérité.

– Non. Aucune à ma connaissance, répliqué-je laconiquement, essayant ainsi de la décourager.

– Pas de MST ou d'herpès ?

– Non plus.

– Avez-vous déjà contracté des maladies infantiles ? Oreillon, rougeole ?

– Uniquement la varicelle et quelques otites.

– Vos vaccins sont-ils à jour ?

– Oui.

– Votre groupe sanguin.

Elle ne désarme pas, l'acharnée ! Et je n'ai d'autre choix que de satisfaire sa curiosité, si je ne veux pas me montrer désagréable.

– B plus.

– La taille de votre sexe ?

Une petite toux, provenant du fond de la pièce, fait taire mon examinatrice. C'est la nymphe qui vient de se manifester. Je l'en remercie infiniment. Cet entretien devenait vraiment scabreux. Sans son intervention, j'aurais été obligé de rembarquer sa patronne. Cette dernière se tourne vers son employée en levant un sourcil. La nymphe lui répond en secouant la tête. Je n'ai pas le loisir de m'interroger sur le sens de cet échange silencieux, puisque mon examinatrice reporte son attention sur

moi et m'assène le coup de grâce :

– En fait, le poste de strip-teaseur est déjà pris. Mais j'ai un autre emploi à vous proposer. Que diriez-vous de devenir donneur de sperme ?

– Pa... pardon ?

– Ne faites pas cette tête d'enterrement, monsieur Vittadini, me dit mon examinatrice, qui semble se réjouir de ma légère indisposition. Ma proposition est tout à fait honnête. Vous seriez rémunéré largement pour votre prestation. Ce qui vous permettrait de vivre confortablement le temps que votre agence de conseil se mette à prospérer.

– Et que comptez-vous en faire ? rétorqué-je vivement.

– Ne vous inquiétez surtout pas pour ça. Il sera utilisé à bon escient.

Je jette un coup d'œil sur la nymphe. Elle regarde ses pieds tout en triturant son verre. Ainsi, elle a bien conscience de l'énormité de cette requête, mais n'intervient pas.

– Trouvez-vous un autre pigeon !

Sur ces mots prononcés avec rage, je récupère ma pochette et sors du bureau en claquant la porte. Moi, donneur de sperme ? Et pourquoi pas éleveur d'escargots dans la Saskatchewan, tant qu'on y est ? Je n'ai rien contre donner mon sang pour sauver des vies. Je pourrais même faire don d'un rein, si ma sœur en avait besoin. Mais du sperme ? N'y comptez pas ! Il est hors de question que j'engendre des enfants à qui il manquera un père. Je refuse de leur infliger la souffrance d'en être privé.

Il faut avoir perdu ses parents dans son jeune âge pour savoir de quoi je parle. Chiara et moi avons été trimbalés de famille d'accueil en famille d'accueil. Et nous ne riions pas tous les jours, croyez-moi ! Un an et demi avant ma majorité, nous avons échoué dans un foyer d'hébergement pour orphelins. En effet, vu mon rapport conflictuel avec l'autorité, plus aucune famille ne voulait de nous. C'est là que j'ai rencontré Liam et Nathan, qui étaient dans le même cas de figure que moi.

Je ne ferai pas don de mon sperme. Rien ni personne ne me fera changer d'avis. Que cette foldingue se cherche un autre géniteur !

5. Sur la route

Julia

Besoin d'air ! Je n'ai jamais eu autant besoin d'air qu'aujourd'hui. J'ai également envie d'être seule. Ne plus encourir les reproches de Stevie. Fuir ces odeurs de transpiration masculine qui imprègnent mon bureau. Et surtout, ne plus entendre ma sœur me vanter les mérites de tel ou tel candidat. Nous nous sommes mises d'accord pour retenir deux d'entre eux. Dès le mois prochain, ils animeront des enterrements de vie de jeune fille dans ma discothèque. Bien évidemment, Yuma ne fait pas partie des heureux élus. Je lui dois la plus « belle » crise d'angoisse de ces dix dernières années. Hors de question de croiser de nouveau sa route !

Souhaitant me vider la tête et calmer mes nerfs, je prends le bus 55 à la station Saint-Zotique, avec la ferme intention de rejoindre la place des Arts. Pendant toute la seconde quinzaine de juillet s'y tient le festival Juste pour rire, dédié à l'humour et à la comédie. Dès midi, l'endroit est très animé. Une scène à l'air libre a été dressée sur l'esplanade, qu'entourent plusieurs théâtres. L'on y donne des concerts ou des spectacles comiques en fin de journée. Une foule de gens s'y pressent. Les terrasses de cafés qui bordent la place sont bondées. Rien n'est plus propice à la solitude qu'un agglomérat humain. Anonymat et tranquillité garantis !

Une vingtaine de minutes plus tard, je descends à la station Sainte-Catherine et remonte la rue éponyme jusqu'à la place des Arts. J'y serais probablement arrivée plus rapidement en prenant la ligne 2 du métro, mais je n'aurais pas profité de ce soleil d'été qui réchauffe les corps et les cœurs. Le mien – de cœur – a été mis à rude épreuve. Audrey s'y est employée avec tout le dévouement dont elle est capable.

Du moment où je lui ai laissé les rênes des entretiens, elle n'a eu de cesse de me chercher un géniteur. Chaque candidat – Yuma excepté – a été soumis à un questionnaire des plus intrusifs sur sa vie privée. La plupart d'entre eux s'en sont amusés. Un seul a refusé d'y répondre. Le dernier, un certain Sandro Vittadini, est parti en courant. C'est dommage, il aurait été parfait.

Élégant, l'allure souple et la carrure athlétique, il était plutôt bel homme. Ses cheveux bruns ébouriffés, son teint hâlé, son nez légèrement aquilin et son menton volontaire lui conféraient un aspect farouche, qu'atténuait la douceur de son regard. En plus de ses qualités physiques, il aurait transmis à sa descendance un caractère que je devinais affirmé.

Je ne dis pas que j'aurais forcément accepté de l'engager comme donneur de sperme. L'idée de faire appel à quelqu'un dont on connaît l'identité n'a pas encore fait son chemin dans ma tête. Certes, je la trouve intéressante, mais elle comporte tout de même quelques inconvénients. Qui peut m'assurer que, dans un élan de ferveur paternel, mon géniteur ne viendra pas un jour réclamer son enfant ? Mon enfant. Si cela devait arriver, je ne le supporterai pas.

Parvenue sur l'esplanade, je repère la terrasse d'un café à l'écart des haut-parleurs. Ils diffusent de la musique funky, qui ne tardera pas à me rendre folle. Je crois me souvenir que les frères Jackson se produisent ce soir et offrent un spectacle gratuit en plein air. Ceci explique cela ! Je me cherche une place. Le bar est plein à craquer. Je décide donc d'attendre. Au bout d'une dizaine de minutes, une table à l'ombre se libère. Je me dépêche d'aller m'y asseoir.

Après avoir commandé une *piña colada*, je laisse mon regard se perdre dans la foule de passants inconnus, et mon esprit se met à divaguer. C'est alors que les yeux sombres de Sandro me reviennent à la pensée. Des yeux qui ne s'oublient pas. De quelle couleur étaient-ils exactement ? Je ne saurais le dire. Marron, peut-être noirs. Quoi qu'il en soit, chaque fois qu'ils me fixaient, ils brillaient d'un quelque chose qui ressemblait à l'espérance ou à la curiosité. Un peu comme s'ils essayaient de me percer à jour.

Quand je me remémore la façon dont cet homme considère le mariage, je ne peux m'empêcher de songer au couple que forment mes parents. Ils s'aiment. Vraiment. Ce sont deux âmes sœurs. Ceux de Sandro devaient également s'aimer pour qu'il porte aux nues cette institution. De mon côté, je ne m'imagine pas un seul instant avec un fil à la patte.

Les hommes vont et viennent dans ma vie, mais n'y restent pas. C'est ainsi ! Je ne m'en plains pas. Je tiens trop à ma liberté. Le besoin de m'attacher à l'un d'eux ne m'a jamais tourmentée. En revanche, celui d'avoir un enfant, de l'élever, de le chérir tendrement s'accroît de jour en jour. Pour tout vous dire, je me verrais bien mettre au monde un enfant rien qu'à moi. Et je ne serais pas contre le fait qu'il ait les yeux de Sandro.

– Bonsoir, mademoiselle !

En reconnaissant la voix qui me parle, je sursaute et me rends compte que l'objet de mes pensées se trouve debout devant ma table. Sa haute silhouette obstrue mon champ de vision. Je relève le menton, focalise mon regard sur son visage et tombe sur des yeux qui me dévisagent. Des yeux avides et perçants, qui tentent de deviner mes secrets.

– Euh, oui... Bonsoir, monsieur... Vittadini, bredouillé-je, gênée par cette soudaine apparition.

– Deux fois dans la même journée : ce n'est plus du hasard.

Je suis entièrement d'accord avec lui. Quelle chance y avait-il pour que nos routes se croisent de nouveau ? Une sur un million ? Sur un milliard ? À croire que la providence a daigné m'écouter !

– Non, en effet, répliqué-je précipitamment.

– Vous attendiez quelqu'un ? Puis-je m'asseoir ? me demande-t-il, une main sur le dossier de la chaise d'en face.

– Non. Oui.

N'ayant pas pris le temps de respirer avant de m'exprimer, je m'interromps brusquement pour inspirer profondément. Si je ne me calme pas un peu, Sandro va finir par se douter que sa présence m'intimide.

– Oui, bien entendu. Vous pouvez vous asseoir, ajouté-je plus lentement.

Sans cesser de me fixer, il s’installe en face de moi. Ses lèvres fines esquissent un sourire, qui me fait l’effet d’un rayon de soleil dirigé droit sur moi. Au même instant, un serveur apporte ma *piña colada*, ce qui m’épargne la honte d’être surprise en train de m’empourprer. Sandro en profite pour commander une bière. Je l’observe tout du long. Malgré la chaleur qui règne en cette fin d’après-midi, il porte toujours le costume qu’il avait lors de l’entretien, mais il a retiré sa cravate. Il n’y a pas à tortiller : en plus d’être bourré de charme, il a beaucoup de classe. Ce poste de strip-teaseur ne lui aurait pas convenu.

– Pourquoi vouliez-vous ce job ? lui demandé-je tout à trac, une fois le serveur parti.

– Il faut bien gagner sa vie.

– Avec un C.V. comme le vôtre, il existe de nombreuses autres manières d’y parvenir, vous ne croyez pas ?

– C’est pourquoi j’ai ouvert une agence de conseil en communication, répond-il tout en m’adressant un nouveau sourire désarmant. Mais en attendant que mon activité décolle, je suis obligé de cumuler les emplois.

– Et c’est tout ce que vous avez trouvé pour boucler vos fins de mois ?

– Dans la mesure où un job me laisse assez de temps en journée pour démarcher des clients, je ne suis pas très regardant sur ce qu’on me demande de faire.

– Mais enfin, savez-vous seulement ce qu’exige ce genre de poste ? insisté-je, une octave plus haut.

– Vous parlez des enterrements de vie de jeune fille ou du don de sperme ?

Pour susurrer ces mots, il s’est penché vers moi, comme s’il craignait les oreilles indiscretes. En réalité, les discussions vont bon train aux tables attenantes à la nôtre. Les gens parlent fort pour contrer la musique des frères Jackson. Personne ne nous prête attention. Le niveau sonore est si élevé que l’on s’entend à peine.

– Des enterrements de vie de jeune fille ! répliqué-je, tout en déglutissant avec peine.

Troublée par cette promiscuité et par l’intensité de son regard, j’avale une gorgée de ma *piña colada* afin de garder une contenance assurée. Maintenant, je peux vous le dire : ses yeux sont d’une nuance de bleu très foncé. Un fin liseré noir entoure ses iris.

– Vous auriez été obligé d’aller beaucoup plus loin qu’un simple strip-tease, ajouté-je d’une voix plus calme. Les clientes paient pour avoir du sexe.

– Je vous l’accorde : ce poste n’aurait pas été dans mes cordes. De vous à moi, s’il m’avait été proposé, je l’aurais refusé.

Je me doutais bien qu’un homme tel que lui ne pouvait pas faire ce métier. Le fait qu’il ait osé me l’avouer témoigne de son intégrité. Honorée de cette marque de confiance, je me sens dans l’obligation de m’excuser.

– Je suis désolée pour tout à l’heure. Nous n’aurions pas dû vous poser toutes ces questions.

– Pourquoi vous excusez-vous ? Ce n’est pas votre faute, mademoiselle... Je ne connais même pas votre nom.

– Julia Charleroi. Mais je préférerais que vous m’appeliez par mon prénom.

– Seulement si vous acceptez d’en faire autant, Julia.

Il me gratifie d’un autre sourire charmeur. J’avale ma salive avant de reprendre la parole.

– Sandro ? C’est bien ça ?

– Oui.

Le serveur dépose une chope de bière devant mon interlocuteur, ce qui interrompt notre échange de civilités. Tant mieux ! J’étais sur le point d’étouffer. J’en profite pour me replonger dans mon cocktail. Cette rencontre fortuite m’a quelque peu déstabilisée. Je ne m’attendais pas à revoir cet homme, dont je sais presque tout. C’est réellement déroutant.

J’ai lu son C.V. après son départ précipité de mon bureau. Presque toute l’histoire de sa vie y était relatée. Généralement, lorsqu’une personne n’a plus de secrets pour moi, je m’en désintéresse. Je devrais finir mon verre en toute hâte et feindre d’avoir un rendez-vous, pour m’en aller en courant. La raison pour laquelle je reste n’est pas très claire. On ne peut pas vraiment dire que je me sente à l’aise en sa compagnie. Est-ce son regard qui m’hypnotise et me maintient en place ? Audrey, qui est plus futée que moi, comprendrait de quoi il retourne. Ne comptez pas sur moi pour lui en parler !

– Où en étions-nous déjà ? me demande Sandro, après avoir payé nos consommations.

– Je vous disais que j’étais désolée de vous avoir soumis à cet interrogatoire de mauvais goût. Combien vous dois-je ?

– Pour la *piña colada* ? C’est offert par la maison.

Sur ce, il me sourit encore. Décidément, je ne me lasse pas du spectacle de ses fossettes qui se creusent sur ses joues.

– Comme je vous le disais moi aussi : vous n’y êtes pour rien, continue-t-il. Ce n’est pas votre faute si votre patronne a perdu la tête.

Je ne sais pas pourquoi, mais son interprétation des événements de tout à l’heure me rend hilare. J’éclate de rire, ce qui fait ouvrir de grands yeux à Sandro. Audrey, une tenancière de boîte de nuit ? Et pourquoi pas une danseuse de *pole dance*, tant qu’on y est ? Je ne l’imagine pas un seul instant exercer mon métier. Elle est certes plus diplômée que moi. Je me suis arrêtée une fois mon diplôme d’études collégiales (baccalauréat) en poche, elle a une maîtrise en littérature comparée. Mais elle est bien trop dilettante. Comme mon frère William, elle ne vit qu’au gré de sa fantaisie.

– J’aime votre rire, me dit Sandro, lorsque ma crise de rire se calme enfin.

Je feins de ne pas l’avoir entendu. Le rouge qui me monte aux joues trahit déjà suffisamment mon embarras. Je ne me rappelle pas avoir été autant troublée par les compliments d’un homme.

Certainement parce que je n'en reçois plus depuis longtemps. Audrey pense que je fais fuir les éventuels prétendants. Ma conscience m'oblige à acquiescer.

Diriger une discothèque implique de nombreux sacrifices, comme celui de ne se laisser attendrir par personne. Je dois me montrer intransigeante, si je veux que mes employés me respectent et que ma petite entreprise fonctionne à plein rendement. C'est à cette seule condition que j'ai réussi à m'imposer dans le milieu. Je ne peux pas me permettre de fainéanter, j'ai encore un gros prêt à rembourser.

– Celle que vous prenez pour ma patronne est en fait ma sœur. Elle est bibliothécaire de son état. En réalité, c'est moi qui possède le Pink Bikini.

– Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. C'est vous la patronne ? me demande-t-il, visiblement perdu.

Je hoche la tête. Il se repousse contre le dossier de sa chaise et se met à me regarder avec plus d'intensité. J'ai subitement le sentiment de l'avoir déçu et d'être tombée du piédestal sur lequel il m'avait hissée. En plus de me laisser sans voix, ça ne me fait pas plaisir du tout.

– C'était pourtant elle qui menait l'entretien, ajoute-t-il, l'air incrédule.
– Seulement parce que je souffrais d'une légère indisposition et qu'elle essayait de se rendre utile.
– Ainsi, c'est vous la patronne, répète-t-il, une lueur inquiète dans les yeux.
– Oui. Est-ce que ma réponse vous choque ?
– Non... Enfin, peut-être un peu ! En vérité, je n'aurais jamais cru qu'une femme telle que vous aurait besoin de faire appel à un inconnu pour procréer.

Si je ne me dépêche pas de lui expliquer les dessous de l'affaire, il va s'enfuir en courant. Comme tous les hommes qui m'approchent. Étrangement, j'en serais peinée.

– À l'origine, je comptais seulement embaucher quelqu'un pour animer des enterrements de vie de jeune fille. Rien de plus, je vous le jure. Mais ma sœur a voulu profiter de l'occasion pour me trouver un géniteur. Pour me faire plaisir. Parce qu'elle sait que je désire un enfant. C'était idiot, je m'en aperçois maintenant et...

– Donc, l'idée ne vient pas de vous ? m'interrompt Sandro.
– Non.
– Vous m'en voyez rassuré, Julia. Pourquoi ne pas procréer par les méthodes traditionnelles ? Avec votre mari. Mais je suis trop indiscret, n'est-ce pas ? Si votre mari était stérile, il n'apprécierait pas que la nouvelle s'ébruite.

– Je ne suis pas mariée.
– À moins que ce soit votre petit ami qui ne puisse pas concevoir, insiste-t-il, tout en se décollant du dossier.
– Et je n'ai pas de petit ami.
– Une petite amie, alors ?

Sur ces mots, il se penche en avant. L'espace se réduit de plus en plus entre nous. Comme je

m'étais avancée pour mieux l'entendre, le souffle de sa respiration me caresse le visage. Il sent bon le malt. Je détecte également son odeur d'homme. Elle est loin d'être désagréable.

– Je vis seule.

– Je ne sais pas vraiment si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter, me dit-il après un long silence pendant lequel nous ne nous sommes pas lâchés du regard.

– Je ne vous suis pas.

– Parce que d'une part, j'ai le champ libre pour vous courtiser.

Rouge jusqu'aux oreilles, j'avale une autre gorgée de ma *piña colada*. La dernière ! Mes joues brûlent. Sandro ne semble pas s'en apercevoir, puisqu'il ne s'appesantit pas sur le sujet et poursuit sa démonstration.

– Mais d'autre part, vous vous apprêtez à faire une énorme bêtise. J'aimerais tellement vous convaincre de ne pas avoir recours à un géniteur. Vous pourriez par exemple vous trouver un petit ami.

– Je ne veux pas d'un petit ami.

– C'est dommage ! Je me serais peut-être porté candidat.

Mon verre est vide. Je ne peux plus m'y plonger pour cacher mes joues cramoisies. Dorénavant, il me faudra employer un autre subterfuge. Comme feindre de me fâcher.

– Ne dites pas de sottises. Nous nous connaissons à peine, rétorqué-je sèchement.

Aussitôt, je me mords la langue, regrettant de m'être montrée aussi cassante avec lui. Qu'est-ce qui m'a pris ? Si j'avais souhaité le faire fuir, je ne lui aurais pas parlé autrement. Heureusement, il ne s'en offusque pas. Ainsi qu'il l'aurait fait avec une enfant récalcitrante, il me sourit gentiment et me répond avec douceur :

– Vous avez probablement raison. Excusez-moi, Julia. Je ne cherchais pas à vous manquer de respect. Mais vous comprendrez que je me sens obligé de vous mettre en garde. Comme je l'ai déjà expliqué à votre sœur, j'ai perdu mes parents à l'âge de 9 ans. À partir de là, ma vie a basculé dans la précarité. Ma sœur et moi ne sommes jamais restés plus d'un an dans la même famille d'accueil. C'était l'horreur ! Je ne voudrais pas que mes enfants connaissent un sort identique au mien.

– Oui, bien sûr, dis-je tout en tentant cette fois-ci de modérer mes propos. Je suis sincèrement désolée pour vous et votre sœur. Mais je vous assure que ce ne sera pas le cas. Quand j'aurai un enfant, je saurai m'en occuper.

– Je n'en doute pas ! Mais que lui arriverait-il si, par malheur, vous disparaissiez ?

– Je ne compte pas disparaître. En outre, même si je n'ai pas l'intention de la solliciter de mon vivant, je peux m'appuyer sur une très grande famille.

– Et si nous allions nous promener, plutôt que de nous disputer ? me suggère subitement Sandro.

Soulagée qu'il ne se soit pas vexé de nos différences de points de vue, j'accepte sur-le-champ.

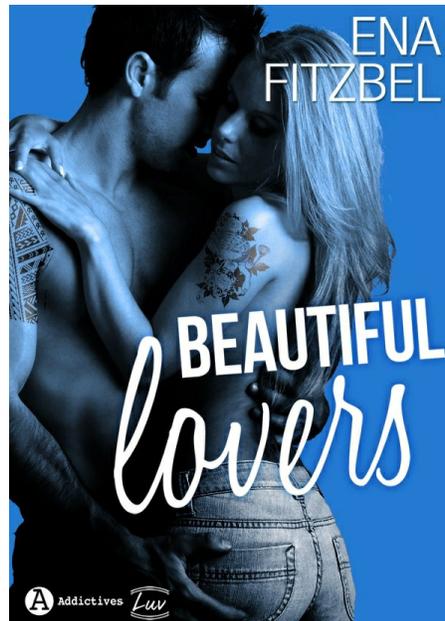
**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Également disponible :

Beautiful Lovers

Propriétaire d'une boîte de nuit en vogue, Julia désire à tout prix un enfant. Un enfant rien qu'à elle ! Pas question de s'encombrer d'un homme dans sa vie déjà bien remplie. Au cours du recrutement d'un danseur, elle jette son dévolu sur Sandro, célibataire, diablement sexy mais surtout complètement fauché. Alors quand Julia lui demande d'endosser le rôle d'étalon reproducteur contre rémunération, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Mais comme il a sa petite fierté et que la demoiselle lui plaît bien, les choses se dérouleront à sa façon : pas d'éprouvettes ni de magazines olé olé ! Ils feront un bébé à l'ancienne. Julia n'avait pas prévu ça, et encore moins de tomber sous le charme de cet homme mystérieux, au cœur brisé, au sombre passé... Après le succès de *Sexy Disaster*, retrouvez Ena Fitzbel dans une romance à suspense aussi torride que bouleversante.

[Tapotez pour télécharger.](#)



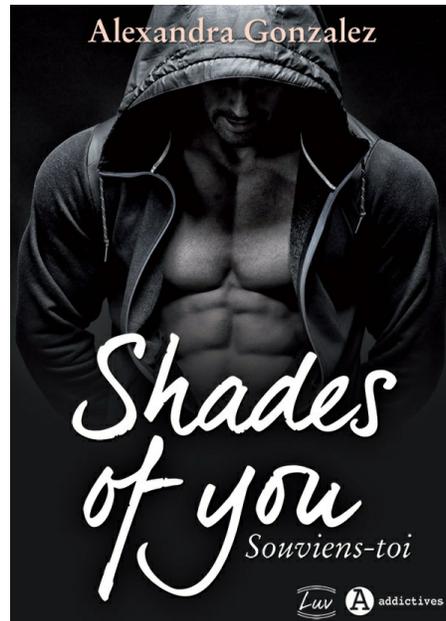
Également disponible :

Shades of You

Cara est de retour dans sa petite ville natale pour y vendre la maison de ses parents décédés un an plus tôt. Elle y retrouve Luca et Reed, ses amis d'enfance, deux frères au tempérament opposé. Cara, Luca et Reed étaient inséparables et s'étaient promis de ne jamais se quitter, mais aujourd'hui, douze ans plus tard, bien des choses ont changé. À commencer par Reed, autrefois doux et prévenant, aujourd'hui sauvage et égoïste.

Reed ayant été éperdument amoureux de Cara durant l'adolescence, Lucas se méfie et n'aime pas le voir auprès de la jeune femme. Et si les retrouvailles ne se passaient pas comme prévu ? Cara se doit de découvrir ce qui a bouleversé la vie des deux frères et qui va peut-être changer son destin à jamais.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Décembre 2017

ISBN 9791025741412

ZAID_001